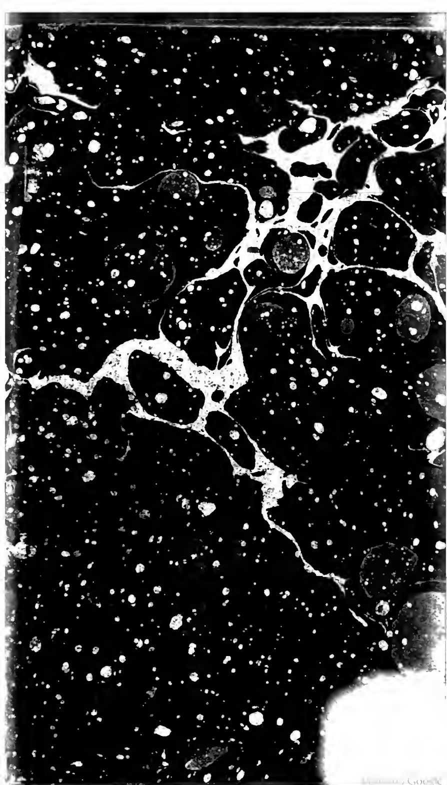






ŒUVRES
DE
M. BOILEAU DESPRÉAUX.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

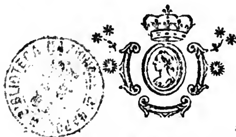
DE

M. BOILEAU DESPRÉAUX.



TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez { DAVID, rue des Mathurins, à la Plume d'or.
DURAND, rue du Foin, au Griffon.



M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

ON sait combien M. l'Abbé Renaudot & M. de Valincour, tous deux de l'Académie Françoise, étoient intimement liés avec M. Despréaux. Quand les remarques sur ses œuvres imprimées à Geneve en 1716, parurent, ils s'enfermerent quelques matinées pour les lire. Le zele dont ils étoient animés pour la gloire de leur illustre ami, leur fit crayonner impitoyablement tout ce qui parut la blesser dans ce vaste Commentaire. Ils corrigerent tout ce qui n'étoit pas d'une exacte vérité dans plusieurs remarques, ils en abrégerent un grand nombre, & supprimerent entiérement toutes celles qui n'étoient d'aucune utilité pour l'intelligence de l'Auteur.

Une Dame de leur connoissance emprunta d'eux l'exemplaire sur lequel ils avoient fait leurs corrections, & ce même exemplaire m'étant tombé dans les mains, des connoisseurs à qui je l'ai communiqué, m'ont assuré que je ne pouvois mieux faire que de m'y conformer. Car, m'ont-ils dit, il n'en est pas de la Poésie comme des ouvrages historiques ou dogmatiques. A l'égard de ceux-ci, les notes d'un Commentateur peuvent être utiles, sans jamais pouvoir nuire. Mais la Poésie, qui veut être lue de suite, ne souffre de notes, que celles qui sont absolument nécessaires pour l'entendre. Les notes superflues, quoique savantes d'ailleurs & bien écrites, partagent trop l'attention du lecteur, & ne font qu'éteindre mal-à-propos son feu.

Je me suis donc déterminé sans peine à suivre ici

l'exemplaire des deux célebres Académiciens, en ce qui concerne les remarques.

Pour les imitations, je les ai conservées avec respect, sur-tout celles qui sont tirées d'Horace & de Juvénal. M. Despréaux lui-même se faisoit honneur de s'être enrichi des dépouilles de ces deux anciens poëtes, & bien loin de rougir de ces ingénieux larcins, il osoit en proposer le défi à ceux de ses adversaires qui les lui reprochoient. Ces imitations en effet ne sont point des imitations serviles, dont on doive se défendre. Les génies médiocres traduisent les bons Auteurs plutôt qu'ils ne les imitent: n'ayant pas assez de feu pour fondre la matiere, ils sont réduits à la souder grossiérement. M. Despréaux au contraire, savoit s'approprier les pensées qu'il empruntoit des autres: il les créoit en quelque sorte, & ne manquoit jamais de les embellir en les employant. Ses imitations sont des modeles que je me ferois fait un scrupule de refuser aux jeunes poëtes, & même aux autres écrivains en tout genre.

Quant aux changemens, je les ai supprimés en entier pour me conformer aux intentions de l'Auteur même. Je me suis fait une loi de le rendre tel qu'il a desiré de paroître aux yeux du public, & je n'ai point hésité de proscrire après sa mort, ce qu'il a jugé digne de changement durant sa vie, dans la derniere édition qu'il a fait faire de ses ouvrages. Ainsi j'espere que le Savant & l'homme du monde seront également contents de la mienne. Elle est, je l'ose dire, la plus correcte qu'on ait donnée jusqu'à présent des Oeuvres de ce célebre Poëte.



ABREGÉ

DE LA VIE

DE M. DESPRÉAUX.

NICOLAS BOILEAU, sieur Despréaux, naquit à Paris le premier jour de Novembre 1635, & fut l'onzieme des enfans de Gilles Boileau, Greffier de la Grand-Chambre du Parlement de Paris, homme célebre par sa probité & par son expérience dans les affaires. Il fit ses premieres études au collége de Harcourt, & il y achevoit sa quatrieme, lorsqu'il fut attaqué de la pierre. Il fallut le tailler, & l'opération, quoique faite en apparence avec beaucoup de succès, lui laissa cependant pour tout le reste de sa vie, une très-grande incommodité. Dès qu'il fut en état de reprendre ses exercices, il alla en troisieme au collége de Beauvais, sous M. Sevin, habile homme, qui régentoit cette classe depuis près de cinquante ans, & qui passoit pour l'homme du monde, qui jugeoit le mieux de l'esprit des jeunes gens. Il fut le premier qui reconnut dans son nouveau disciple, un talent extraordinaire pour les vers, & qui crut pouvoir assûrer sans restriction, qu'il se feroit

un nom fameux en ce genre d'écrire. La lecture continuelle des poëtes & des romans décéla son goût pour la poésie. On le surprenoit quelquefois au milieu de la nuit sur ces livres favoris, & l'on étoit souvent obligé de l'avertir aux heures du repas. Mais cette lecture que lui-même appelloit une fureur, loin de lui gâter l'esprit, comme il arrive ordinairement, par un amas confus d'idées bisarres, & toutes fausses, ne servit qu'à lui inspirer une critique plus exacte, & des traits plus vifs contre le ridicule en général, & contre celui des auteurs en particulier. Aussi les ouvrages qu'il lisoit avec le plus de goût & de plaisir, étoient-ils ceux où il trouvoit une satire fine & judicieuse.

Quand il eut fini son cours de Philosophie, il étudia en droit, & se fit recevoir Avocat. Nul état ne paroissoit mieux lui convenir : il avoit une mémoire heureuse, beaucoup de vivacité & de pénétration, un jugement sûr, une élocution facile. Mais l'inclination, le premier de tous les talens, lui manquoit. Les détours de la chicane ne convenoient point à sa candeur naturelle. Il ne put s'accomoder d'une science, où l'on se trouve souvent obligé de revêtir le mensonge des caracteres de la vérité. Il résolut donc de prendre un autre parti, & se détermina à la Théologie. Il commença un cours : mais il ne put soutenir long-tems les leçons d'une Scholastique épineuse, & s'imaginant que pour le suivre plus adroitement, la chicane n'avoit fait que changer d'habit, il renonça pour

toujours à la Sorbonne, & se livra à son génie poétique, que la mort de son pere lui laissoit d'ailleurs toute liberté de suivre.

Il y avoit alors en France un grand nombre de poëtes qui, quoique très-médiocres, ne laissoient pas de faire du bruit; il s'en trouvoit même quelques-uns de ce rang, que l'on osoit vanter comme des modeles. M. Despréaux ne put souffrir que ce mauvais goût triomphât, & qu'on se laissât tromper par des auteurs sans génie, & qui sembloient écrire en dépit du bon sens & de la poésie. Il crut devoir venger l'un & l'autre; & ce noble dessein lui arracha quelques satires, qui, en lui acquérant une grande réputation, lui attirerent en même-tems la haine & le ressentiment de tous ceux qu'il attaquoit, ou qu'il laissoit au-dessous de lui. Son attachement pour la vertu, l'engagea aussi à ne pas épargner le vice dans ses satires, ce qui ne fit que multiplier ses approbateurs & ses ennemis.

Il se contentoit au commencement de lire ses pieces à ses amis, & quelque applaudissement qu'il en reçût, on ne pouvoit l'obliger à les rendre publiques. Il souffrit même assez long-tems les mauvaises copies que l'on en répandoit dans le monde: mais sa constance l'abandonna enfin, à la vue d'une édition pleine de fautes, & dans laquelle on avoit de plus mis sous son nom quelques pieces supposées & indignes de sa plume. Ces enfans défigurés réveillerent la tendresse de leur pere, & l'obligerent à donner lui-même ses satires, d'abord séparément, & ensuite dans un recueil qu

en comprenoit huit. Cette édition parut en 1666. Elle excita de grands mouvemens ſur le Parnaſſe François. Les auteurs qu'on attaquoit dans cet ouvrage, irrités de ſe voir tourner en ridicule, après avoir joüi d'une réputation qu'ils croyoient mériter, s'en vengerent par des critiques & des libelles ſans nombre. Les écrivains d'un ordre ſupérieur, que M. Deſpréaux eſtimoit, ne laiſſerent pas de redouter ſa plume: & ſi dans le fond ils penſoient comme lui, ſa maniere d'écrire & la liberté qu'il ſe donnoit de nommer les perſonnes, leur parurent une eſpece de crime, qu'ils condamnerent avec vivacité. M. Deſpréaux tranquille au milieu de ces attaques, crut cependant être obligé de ſe défendre; il le fit, mais avec ſa modération ordinaire. Il allégua en ſa faveur l'exemple de Lucilius, celui d'Horace, de Perſe, de Juvenal, & du ſage Virgile. Ce fut dans la même vue qu'il commença ſa neuvieme ſatire, où ſous l'ingénieuſe apparence d'une reprimande ſévere à ſon Eſprit, il prouve de cent manieres, que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience, on peut trouver de méchans vers méchans, & s'ennuyer à la lecture de certains livres, & divulguer même les raiſons de ſon ennui & de ſon dégoût.

Après cette juſtification qui fut bien reçue de tous ceux que la prévention ne dominoit point, il n'oppoſa plus à ceux qu'il n'avoit pu perſuader, que le mépris qu'ils méritoient. Il s'aviſa ſeulement d'un moyen aſſez ſingulier, pour les rendre ridicules: ce fut de recueillir les pieces qu'ils pu-

blioient contre lui, & de les envoyer à ses amis, qui las enfin de ces rapsodies, l'accuserent presque d'en avoir fait lui-même une partie pour rendre l'autre plus méprisable, à l'exemple de l'Abbé Cotin & de quelques autres qui croyoient avoir trouvé le secret de décrier entiérement ses satires, en lui attribuant les leurs.

La réputation naissante de M. Despréaux ne fut pas la seule chose qui le dédommagea de la haine de quelques auteurs. Ces satires même, source de tant de plaintes, lui firent des amis, & des amis illustres. Il compta parmi eux les beaux génies de son tems, les Cossart, les Rapin, les Commire, les Bourdaloue, les fléchier, & quantité d'autres, dont le mérite est universellement connu, & qu'il seroit trop long de nommer ici. MM. Arnauld & Nicole, ces vastes génies, ces profonds Théologiens, dont le nom seul fait l'éloge, avoient avec lui une liaison étroite. M. le premier Président de Lamoignon l'honora d'une estime particuliere. Ce sage & savant Magistrat, dont l'amitié étoit la meilleure de toutes les apologies, loin d'être effrayé du nom de satire que portoient les ouvrages de M. Despréaux; & où en effet il n'y avoit guéres que des vers & des livres attaqués, fut charmé d'y trouver ce sel, ce goût précieux des Anciens, plus charmé encore de voir comment il avoit soumis aux loix d'une pudeur scrupuleuse, un genre de poésie, dont la licence avoit jusqu'alors fait le principal caractere. Il admira sa retenue dans les matieres les plus délicates, & n'esti-

ma pas moins son attention à distinguer toujours dans la même personne, l'honnête homme d'avec le mauvais auteur.

Nous n'entrerons point dans le détail des satires de M. Despréaux. Que pourrions-nous dire qui ne fut très-connu? Elles furent à peine rendues publiques, qu'elles firent les délices de toutes les personnes judicieuses & de bon goût; & ceux qui étoient intéressés à les décrier, étoient forcés d'y admirer, au moins en secret, cette justesse d'esprit, cette élégance & cette facilité de versification, ce naturel, & cette force d'expressions que le tems ne lui ôtera point, & qui ont fait de chacune un ouvrage immortel. Devenues l'appui ou la ressource de la plûpart des conversations, combien de maximes, de proverbes ou de bons mots ont-elles fait naître dans notre langue? & de la nôtre, combien en ont-elles fait passer dans celle des Etrangers?

L'Art poétique succéda aux neuf satires. Il étoit juste qu'après avoir fait sentir le ridicule ou le faux de tant d'ouvrages, M. Despréaux donnât des regles & des préceptes pour éviter l'un & l'autre; qu'il s'occupât à perfectionner la poésie, & qu'il montrât la voie qu'il falloit suivre, pour tenir sur le Parnasse cette place distinguée, qui mérite seule de faire considérer ceux qui ont assez d'industrie, de talens, de génie & de goût pour y arriver. Plus ce rang étoit dû à peu de poëtes, plus il étoit difficile de monter à ce sommet, au-dessous duquel on ne fait presque que ramper: plus il y

avoit de difficultés à entreprendre d'être ce guide sûr, ce guide éclairé qui pouvoit y conduire. Il est souvent plus facile de découvrir les fautes des autres, que de les surpasser soi-même. Tel qui juge excellemment des ouvrages d'autrui, n'en fait lui-même que de médiocres, quand il entreprend de courir la même carriere; & les critiques les plus judicieux, ne sont pas souvent les mêmes dans leurs propres ouvrages. Il semble qu'il étoit réservé à M. Despréaux de réunir en lui ces divers talens, d'être un critique judicieux & un auteur excellent, de faire connoître toutes les qualités qui sont nécessaires à un grand poëte, & d'être lui-même un poëte d'un rang supérieur. Horace avoit réuni ces qualités; rien de mieux dicté, & de plus sensé que sa poétique. Mais il ne suffisoit pas de répéter sous un tour nouveau & dans une autre langue les préceptes qu'il a donnés: notre poésie beaucoup plus variée que celle des Latins, a pris différentes formes qui leur étoient inconnues; il falloit les bien connoître toutes, pour en parler avec justesse, & tout le monde sait combien M. Despréaux y a réussi. Son Art poétique, amas aussi prodigieux que bien choisi, de regles & d'exemples, est lui-même un poëme excellent, un poëme agréable & si intéressant, que quoiqu'il renferme une infinité de choses qui sont particulieres à la langue, à la nation & à la poésie Françoise, il a trouvé des admirateurs dans toutes les nations, où il s'est trouvé de justes estimateurs d'un ouvrage excellent.

L'Art poétique parut pour la premiere fois dans la nouvelle édition que M. Defpréaux donna de fes ouvrages en 1673 : il y joignit le Traité *du Sublime ou du merveilleux dans le difcours*, qu'il avoit traduit du grec de Longin : cette traduction eft accompagnée d'une préface, où le traducteur élégant & correct, donne d'abord un abregé de la vie de Longin. Il fait enfuite l'éloge du Sublime, qui eft le feul de plufieurs ouvrages, que cet habile rhéteur avoit compofés, qui foit paffé jufqu'à nous. Après avoir parlé de quelques-unes des traductions latines qui en avoient été faites, il marque la méthode qu'il a fuivie dans la fienne, & les difficultés qu'il a rencontrées ; & il fit fuivre cet ouvrage de quelques remarques, où il explique le texte de Longin, & rend un compte plus particulier de fa traduction. On trouve dans cette édition une chofe trop finguliere & trop glorieufe à M. Defpréaux pour ne pas la rapporter ici. Louis XIV, qui a toujours été attentif à faire fleurir les Sciences & les Belles-Lettres dans fon Royaume, s'étoit fait lire les ouvrages de notre Auteur à mefure qu'il les compofoit. Mais peu content de l'approbation qu'il leur donnoit en particulier, il voulut rendre public ce témoignage de fon bon goût & de fon eftime. Il ordonna que l'on feroit connoître dans le privilége que M. Defpréaux demandoit pour faire réimprimer fes premieres piéces, & en publier de nouvelles, le plaifir qu'il avoit pris à la lecture de ces ouvrages : diftinction glorieufe, très-louable dans celui qui la donnoit, & infiniment honorable à celui qui la recevoit.

L'Art Poétique avoit déjà porté la réputation de son Auteur dans les pays les plus éloignés, lorsque M. le Président de Lamoignon engagea M. Despréaux dans un ouvrage d'une autre espece. Un *Pupitre* placé & déplacé avoit extrêmement brouillé le Chantre & le Trésorier de la Sainte-Chapelle, situé au Palais à Paris, & cette bagatelle commençoit à devenir la matiere d'un procès fort sérieux, lorsque M. de Lamoignon qui sentoit mieux que tout autre le ridicule de cette affaire, demanda à M. Despréaux s'il pourroit bien faire un poëme sur ce sujet. Tout est facile aux grands génies. La seule proposition du Magistrat fit naître au Poëte une foule d'idées ingénieuses, qu'il ne lui fut pas plus difficile d'arranger, qu'il ne lui avoit été de les concevoir. Il dressa un plan, il y ajouta un début de 30 à 40 vers, comme un gage plus certain de la facilité de l'exécution. M. de Lamoignon surpris, feignit de n'être pas convaincu; & c'est à cette feinte obstination que l'on est redevable des six Chants qui composent le Poëme intitulé *le Lutrin*. De tous les ouvrages de M. Despréaux, il n'y en a point où il ait mieux fait voir la beauté & la fécondité de son génie. C'est-là qu'il a rempli d'une maniere particuliere la véritable idée de poëte, & il seroit étonnant, si la supériorité de son esprit n'étoit pas aussi connue que ses ouvrages, qu'il ait sû faire naître une si grande variété d'incidens, d'un sujet aussi stérile, & les orner de beaux épisodes. Les traits de critique & de satire qui y sont répandus, montrent en même temps qu'il n'a pas moins en vue d'instruire que de divertir les lecteurs.

La rapidité des conquêtes de Louis XIV, les glorieuses actions de ce Grand Prince, ont aussi plusieurs fois été chantées par M. Despréaux, soit dans ses épîtres, soit dans quelques odes particulieres, & dans toutes ses pieces, on ne trouve pas seulement le grand Poëte, mais aussi l'Historien fidele, le zélé Citoyen, & l'ami de la patrie. Louis XIV en étoit si convaincu, qu'il ne se contenta pas seulement de donner à l'Auteur des éloges stériles, quoique toujours flatteurs : il lui donna une pension considérable, & voulut qu'il s'appliquât à écrire l'Histoire de son régne ; & les Académies Françoise & des Belles-Lettres attachées à la gloire de ce Prince, se firent un honneur d'admettre dans leur sein un homme, qui avec tous les talens dignes de ces deux Sociétés, avoit la faveur & la bienveillance de son Roi.

On ne s'étonnera pas si nous passons si légérement sur les différens ouvrages de M. Despréaux ; nous ne pourrions être engagés à en parler que pour les faire connoître, & il n'y a rien de plus connu, ni qui doive moins appréhender de ne pas l'être toujours.

M. Despréaux avoit toujours eu une santé fort délicate, mais au commencement de 1706 l'altération s'en fit sentir d'une maniere à faire douter que le siécle en dût jouir encore long-tems. Une surdité se joignit à cet affoiblissement : il sentit sa situation, & le reste de sa vie ne fut plus, à proprement parler, qu'une retraite, dont la ville & la campagne ont partagé le loisir. Peu répandu dans le grand monde, qu'il n'avoit jamais trop aimé, & content d'un certain nombre d'amis, dont il faisoit toujours ses délices,

il a attendu tranquillement la mort que lui annonçoient chaque jour des douleurs aiguës, des évanouissemens, & une fievre presqu'habituelle. Elle l'emporta le 13 de Mars 1711, âgé de 74 ans & quelques mois. Tout ce qui a caractérisé la mort des justes, a accompagné celle de M. Despréaux. Une piété sincere, une foi vive & une charité si grande, qu'elle ne lui a presque fait reconnoître d'autres héritiers que les pauvres. Une fin exemplaire a été dans lui, comme il arrive ordinairement, la suite presque naturelle, quoique toujours gratuite de la part de Dieu, d'une vie toujours sage & toujours chrétienne.

Jamais homme ne fut plus pénétré que lui de cette crainte salutaire, que l'on ne connoît presque plus que sous le nom de délicatesse de conscience. En voici une preuve que M. Boze rapporte dans le bel & sincére éloge qu'il a fait de M. Despréaux, & qui se trouve dans le Tome troisieme de l'Histoire & des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. Dans le tems que l'aversion du Palais tourna M. Despréaux du côté de la Sorbonne, on lui conféra un bénéfice; il en jouit pendant huit à neuf ans. Au bout de ce tems-là, comme il se sentoit tous les jours moins de disposition à l'état ecclésiastique, il quitta le bénéfice qui étoit un Prieuré simple, & poussant le désintéressement au point de ne pas même s'en vouloir faire un ami dans le monde, il le remit entre les mains du Collateur, qui étoit un saint Prélat. Il fit plus; il supputa à quoi se montoit tout ce qu'il avoit reçu, & l'employa en différentes œuvres de piété, & principalement des pauvres du

lieu. A l'égard de son respect pour la Religion, tout le monde convient, c'est-à-dire, tout le monde qui l'a connu, que ce respect étoit en lui fort grand. Loin que les devoirs du Christianisme passâssent dans son esprit pour des œuvres de surérogation, ou dont il falloit renvoyer la pratique dans les Cloîtres, il les aimoit, & sa fidélité à les remplir, étoit un exemple qu'il donnoit continuellement à ses amis, à son domestique & au public. Les liaisons étroites qu'il a eues avec M. Arnauld & avec la plupart des Solitaires de Port-Royal, en sont une nouvelle preuve; & l'on voit briller par-tout son zèle & son amour pour la saine Doctrine de l'Eglise, & la pureté de sa morale, dans sa belle Epître sur l'Amour de Dieu, & dans sa Satire contre l'Équivoque. Ces deux piéces suffiroient pour immortaliser un poëte chrétien, quand elles seroient seules. On trouve sur-tout dans la premiere, l'onction de la piété jointe avec les expressions les plus exactes par rapport à un dogme qui fait le caractere distinctif de la Religion qu'il professoit, & dont l'observance a toujours fait & fera toujours la consolation la plus solide d'un vrai fidele. Il porte ce respect pour Dieu & pour la Religion, jusques dans ses Satires mêmes. Il est aisé d'y remarquer avec quelle attention & quelle avidité il saisit l'occasion d'attaquer le froid & ridicule badinage des indévots, les jeux impies de l'Athéisme, & le langage insensé des libertins, lors même qu'il semble n'avoir à faire qu'à ses ennemis ordinaires, c'est-à-dire, au galimatias, à l'enflure ou à la bassesse du style poétique. Ses ennemis l'ont représenté comme un médi-

ſant, un envieux, un calomniateur, [illegible]me qui ne ſongeoit qu'à établir ſa rép[illegible]oit ſur la ruine de celle des autres ; [illegible] jamais homme ne fut plus exempt que l[illegible]e ces défauts, & ne fut attaché plus forte[illegible]nt à toutes les vertus oppoſées. C'eſt par-là principalement qu'il a mérité l'eſtime de tant de perſonnes, non moins diſtinguées par leur rang que par leur mérite. Son équité, ſa droiture & ſa bonne foi, étoient ſi bien établies, qu'il n'y a que l'envie de calomnier, & la démangeaiſon de décrier ce que l'on n'a pas la force d'imiter, qui ayent pu l'attaquer de ce côté-là. On peut dire même que c'eſt ſa probité & ſon innocence, qui lui ont en quelque ſorte acquis le droit de compoſer des Satires. Un auteur, comme le remarque judicieuſement M. Deſmaiſaux, dans la vie de M. Deſpréaux, un auteur qui reprendroit dans les autres des défauts dont il ſeroit lui-même coupable, s'expoſeroit à la riſée publique, & ne ſeroit écouté de perſonne. Il faut qu'un poëte ſatyrique joigne à un grand fond d'équité & de droiture, un entier éloignement des vices qu'il attaque dans ſes écrits. C'eſt par-là qu'il gagne la bienveillance des honnêtes gens, & qu'il ſe met à couvert de la malice de ſes ennemis. On ſe repréſente ordinairement un auteur ſatirique, comme un homme né malin, envieux, chagrin & miſantrope ; mais rien de plus mal fondé que ce préjugé, & ce portrait ne convenoit nullement à M. Deſpréaux. Ce n'étoit ni la malignité, ni l'envie, ni une humeur biſarre & farouche qui le portoient à écrire : il n'étoit animé que du deſir de faire connoître les défauts, pour en mon-

trer le [illegible] afin qu'ils fissent moins d'impression, & même que l'on [illegible] corrigeât. Son espece d'aigreur ne venoit que du déplaisir [illegible] avoit de voir triompher le vice, l'erreur & le ridicule.

Tel a été M. Despréaux, au jugement de tous ceux qui l'ont le mieux connu; & tel on l'apperçoit quand on lit ses ouvrages sans prévention, & sans amour propre intéressé, qui ne voit jamais le bien où il est, & qui croit toujours voir le mal où il n'est pas. Simple & naturel dans ses manieres, plein de sentimens d'humanité, de douceur & de droiture, il a fortement censuré le vice, il a vivement attaqué le mauvais goût, sans y être porté par aucun mouvement d'envie, ni par aucun esprit de médisance. Mais, dit M. de Valincourt, dans sa réponse au discours que fit M. l'abbé d'Estrées, successeur de M. Despréaux dans l'Académie Françoise, tout ce qui choquoit le bon sens ou la vérité, excitoit en lui un chagrin dont il n'étoit pas le maître; & auquel peut-être sommes-nous redevables de ses plus ingénieuses compositions: mais en attaquant ce défaut des écrivains, il a toujours épargné leurs personnes; & l'on ne sauroit nier que le public n'ait confirmé le jugement qu'il a porté sur tous ces auteurs: ce qui montre en même-tems, & la justesse de sa critique, & son parfait éloignement de toute sorte d'envie & de médisance. Il aimoit ceux dont il attaquoit les défauts, & dont il censuroit les écrits, jusqu'à leur rendre toutes sortes de services. La vûe d'un homme de Lettres dans le besoin lui faisoit tant de peine, qu'il ne pou-

s'empêcher de prêter de l'argent à Liniere-mê-
, qui souvent du même pas alloit au cabaret fai-
ne chanson contre son créancier. Ce n'est pas
ul exemple de générosité que M. Despréaux
donné : il employoit plus volontiers pour au-
que pour lui-même, le crédit que son mérite
voit acquis. Il ne pardonnoit pas seulement les
res qu'il avoit reçues, il se réconcilioit encore
onne grace, pourvû qu'on le recherchât, com-
on fait qu'il a fait avec M. Perrault, après tou-
vivacité de leur dispute sur la préférence des
iens & des Modernes.

ans l'avoir vû on devenoit son ami par l'estime
ique, ou par de bons ouvrages, & il y avoit au-
de fonds à faire sur cette amitié, que sur celle
d'autres liaisons avoient formée. La maniere
il agit avec M. Patru, en est un exemple entre
ieurs autres. Ce grand homme avocat au Parle-
t de Paris, un des plus beaux esprits de son
e, s'étant entiérement livré à la passion qu'il
t pour les Belles Lettres, & ayant préféré ses
es & son cabinet aux occupations du Barreau,
ba enfin dans l'indigence, sort trop ordinaire
gens de Lettres. Il lui restoit ses livres, la plus
able & presque la seule chose dont il se vit en-
possesseur. M. Despréaux apprit qu'il se trou-
obligé de les vendre, & qu'il étoit sur le point
es donner pour une somme assez modique. Il
d'abord lui offrir près d'un tiers davantage :
l'argent compté, il mit dans son marché une
dition qui étonna fort M. Patru, ce fut qu'il

garderoit ses livres comme auparavant, & que sa bibliothéque ne feroit qu'en survivance à M. Despréaux. Il ne fut pas moins généreux envers M. Cassandre, auteur d'une excellente traduction de la *Réthorique d'Aristote*, & sa bourse fut ouverte à beaucoup d'autres. Boursault rapporte dans une de ses lettres, qu'ayant appris à Fontainebleau, que l'on venoit de retrancher la pension que le Roi donnoit au grand Corneille, il courut avec précipitation à Madame de Montespan, & lui dit que le Roi, tout équitable qu'il étoit, ne pouvoit, sans quelque apparence d'injustice, donner pension à un homme comme lui, qui ne commençoit qu'à monter sur le Parnasse, & l'ôter à M. Corneille, qui depuis si long-tems étoit arrivé au sommet. Qu'il la supplioit, pour la gloire de Sa Majesté, de lui faire plutôt retrancher la sienne, qu'à un homme qui la méritoit incomparablement mieux que lui, & qu'il se consoleroit plus facilement de n'en avoir point, que de voir un homme tel que Corneille, cesser de l'avoir. Il lui parla ensuite si avantageusement de celui pour qui il sollicitoit, & Madame de Montespan trouva sa générosité si grande & si peu commune, & sa maniere d'agir si honnête, qu'elle lui promit de faire rétablir la pension de M. Corneille, & lui tint parole. Quoique rien, ajoûte M. Boursault, ne soit si beau que les poësies de M. Despréaux, je trouve cette action encor plus belle. On ne finiroit pas si l'on vouloit ainsi s'arrêter sur tout ce qui marquoit dans M. Despréaux l'homme de bien inséparable de l'homme d'esprit, & le sage toujours uni

ec le poëte : il faut cependant dire encor un mot : tout ce qui caractérise son esprit. Ses ouvrages n sont un portrait fidele. Il n'avoit pas cette foue d'imagination que l'on remarque en d'autres poëes. Il paroît au contraire un peu sec, & il lui est rrivé quelquefois de répéter la même pensée. Mais e qu'il perdoit du côté de l'imagination, il le regagnoit avec usure par l'ordre & la justesse des pensées, par la pureté du style, par la beauté du tour, & par la netteté de l'expression : qualités bien plus estimables que la premiere, & qui ne l'accompagnent que rarement. On voit néanmoins par le poëme du *Lutrin*, & par plusieurs autres de ses pieces, qu'il avoit l'imagination belle, vive & féconde. Cela paroît encor de ce qu'il composoit presque toujours de mémoire, & ne mettoit souvent ses productions sur le papier que lorsqu'il les vouloit donner au public.

Il travailloit beaucoup ses ouvrages, comme il l'a souvent insinué lui-même, & comme il ne faisoit pas difficulté de l'avouer à ses amis. Quelque facilité que l'on remarque dans ses vers, on ne laisse pas de sentir qu'ils lui ont coûté beaucoup ; & que ce n'est qu'à force de les retoucher qu'il leur a donné cet air libre & naturel qui fait une partie des grandes beautés que l'on y trouve, & qui y sont de plus d'une sorte. Les piéces qu'il a publiées depuis l'*Ode sur Namur*, ne sont ni si vives, ni même si exactes que celles dont il avoit fait présent au public avant ce tems-là. Cependant on trouvera dans tout ce qui est sorti de sa plume, un goût exquis, un sens droit, &

une politesse infinie. Lorsqu'il a emprunté quelque chose des Anciens, il s'en est servi en maître, & se l'est rendu propre par le nouveau tour qu'il y a donné. Ceux qui ont prétendu que son Art Poëtique n'étoit qu'une traduction d'Horace, à laquelle il avoit ajouté quelques réflexions tirées de Jérôme de Vida, qui a écrit sur le même sujet, se sont assurément trompés. Dans l'ouvrage de M. Despréaux qui est d'onze cens vers, il y en a au plus cinquante ou soixante qui soient imités d'Horace : pour Vida, il ne l'avoit jamais lu, il l'a assuré plus d'une fois, & on doit d'autant plus l'en croire, que ceux qui compareront l'ouvrage du poëte Italien avec celui de M. Despréaux, ne trouveront rien dans le dernier qui soit seulement imité du premier. Mais une critique fausse n'y regarde pas de si près; & dans l'envie de décrier ceux que l'on n'aime pas, ou dont la réputation fait ombrage, on trouve que tout est bon, pourvu qu'on satisfasse la démangeaison de calomnier. On en impose toujours à quelques lecteurs superficiels, qui n'approfondissent rien, & qui souvent ne sont point capables de rien approfondir, & l'on se fait un mérite de ce qui est un vrai sujet de honte. M. de la Bruyere, critique judicieux, en jugeoit bien autrement. M. Despréaux, dit-il, dans son Discours à Messieurs de l'Académie Françoise, passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui, & se rend propre tout ce qu'il manie. Il a, dans ce qu'il emprunte des autres, toutes les graces de la nouveauté & tout le mérite de l'invention. Ses vers forts & harmonieux, faits de génie, quoique travaillés

.és avec art, pleins de traits & de poësie, se-
t lûs encore quand la langue aura vieilli, & en
ɔnt les derniers débris. On y remarque une cri-
.ıe sûre, judicieuse & innocente, s'il est permis
moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est
uvais.

Mais ce ne sont pas seulement les François qui
t loué M. Despréaux. Son éloge a été fait par
us les habiles gens qui ont pû lire ses ouvra-
s, de quelque nation qu'ils fussent. M. Bayle,
ns sa République des Lettres, & M. le Baron
: Spenheim dans sa préface sur la satyre des Cé-
rs de l'Empereur Julien, ont donné mille éloges
la beauté du génie & à la circonspection de notre
.iteur, & n'ont pas hésité de dire que par lui
ı France l'emporte pour la satyre sur toutes les
angues, & qu'elle en dispute même la gloire à
'ancienne Rome. Il n'y a pas jusqu'au Dialogue
les Morts, ou M. Despréaux s'attachoit à mon-
trer le ridicule de quelques pieces de théatre & de
quelques romans qui avoient alors beaucoup de
cours, qui ne mérite des éloges. Quoique nous
n'ayions cet écrit qu'imparfaitement, il ne laisse
pas, tel qu'on l'a, d'avoir encore de fort beaux
endroits.

Le poëme *de la Pucelle*, de Chapelain, n'y étoit
pas épargné: mais le fort de la critique tomboit
sur le Roman du *Grand Cyrus*, & celui de la Clé-
lie de Mademoiselle de Scuderi. L'estime que M.
Despréaux avoit pour cette Demoiselle, & son
respect pour quelques personnes distinguées, que

cette piece auroit pû intéreſſer, l'ont empêché de la donner au public. Il ne la mit même par écrit que peu de tems avant ſa mort. Mais comme il la récitoit à ſes amis, elle fut écrite ſur ce que l'on en put retenir, & on la trouve ainſi imprimée dans quelques recueils.

Pour ce qui eſt de l'hiſtoire de Louis XIV, à laquelle il a travaillé pendant quelque tems, elle méritoit d'être confiée à la ſincérité & à la candeur de M. Deſpréaux. Mais cet ouvrage auquel pluſieurs auteurs ont mis la main, n'a jamais été achevé, & il n'y a pas d'apparence que ce qui en eſt fait, s'il exiſte encore, voie jamais le jour. M. Deſpréaux ſentoit mieux que perſonne la difficulté de tels ouvrages, & il avouoit quelquefois ingénuement qu'il ne ſavoit pas trop bien qu'elles raiſons il pourroit alléguer pour juſtifier certaines entrepriſes de ce grand Monarque. C'étoit une marque bien ſenſible de ſa bonne foi, & il ſeroit à ſouhaiter que tous ceux qui entreprennent d'écrire l'hiſtoire de quelque Prince que ce ſoit, euſſent un caractere ſi eſtimable. Mais cette ſincérité même eſt ſouvent ce qui oblige à recourir à des plumes étrangeres, ou à ne publier jamais de telles hiſtoires, que long-tems après la mort de ceux qui en ſont les objets. C'étoit encore une réflexion de M. Deſpréaux, & c'eſt celle que ſont tous ceux qui penſent ſenſément ſur ces matieres délicates.

ÉLOGE
DE
M. DESPREAUX,

Tiré du discours que M. DE VALINCOUR, *Secrétaire du Cabinet du Roi, Chancelier de l'Académie, prononça à la reception de Monsieur l'Abbé d'*ESTRÉES, *à présent Archevêque de Cambray, &c.*

JE ne crains point ici, MESSIEURS, que l'amitié me rende suspect sur le sujet de M. Despréaux. Elle me fourniroit plutôt des larmes hors de saison, que des louanges exagérées. Ami dès mon enfance, & ami intime de deux des plus grands personnages, qui jamais ayent été parmi vous, je les ai perdus tous deux. * dans un petit nombre d'années. Vos suffrages m'ont élevé à la place du premier, que j'aurois voulu ne voir jamais vacante. Par quelle fatalité faut-il que je sois encore destiné à recevoir aujourd'hui en votre nom l'homme illustre qui va remplir la place de l'autre, & que dans deux occasions où ma douleur ne demandoit que le silence & la solitude, pour pleurer des amis d'un si rare mérite, je

* M. Racine en 1699. M. Despréaux mort en 1711.

me fois trouvé engagé à paroître devant vous pour faire leur éloge!

Mais quel éloge puis-je faire ici de M. Defpréaux, que vous n'ayez déja prévenu! J'ofe attefter, Messieurs, le jugement que tant de fois vous en avez porté vous-mêmes. J'attefte celui de tous les peuples de l'Europe, qui font de fes vers l'objet de leur admiration. Ils les favent par cœur; ils les traduifent en leur langue, ils apprennent la nôtre pour les mieux goûter, & pour en mieux fentir toutes les beautés. Approbation univerfelle, qui eft le plus grand éloge que les hommes puiffent donner à un écrivain, & en même tems la marque la plus certaine de la perfection d'un ouvrage.

Par quel heureux fecret peut-on acquérir cette approbation fi généralement recherchée, & fi rarement obtenue? M. Defpréaux nous l'a appris lui-même; c'eft par l'amour du vrai.

En effet, ce n'eft que dans le vrai feulement que tous les hommes fe réuniffent. Différens d'ailleurs dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs manieres de penfer, d'écrire, & de juger de ceux qui écrivent, dès que le vrai paroît clairement à leurs yeux, il enleve toujours leur confentement & leur admiration.

Comme il ne fe trouve que dans la nature, ou pour mieux dire, comme il n'eft autre chofe que la nature même, M. Defpréaux en avoit fait fa principale étude. Il avoit puifé dans fon fein ces graces qu'elle feule peut donner, que l'art emploie toujours avec fuccès, & que jamais il ne fauroit con-

efaire. Il y avoit contemplé à loisir ces grands modeles de beauté & de perfection, qu'on ne peut voir qu'en elle ; mais qu'elle ne laisse voir qu'à ses Favoris. Il l'admiroit sur-tout dans les ouvrages d'Homere, où elle s'est conservée avec toute la simplicité, & pour ainsi dire, avec toute l'innocence des premiers tems; & où elle est d'autant plus belle qu'elle affecte moins de le paroître.

Il ne s'agit point ici de renouveller la fameuse guerre des Anciens ou des Modernes, où M. Despréaux combattit avec tant de succès en faveur de ce grand Poëte.

Il faut espérer que ceux qui se sont fait une fausse gloire de résister aux traits du défenseur d'Homere, se feront honneur de céder aux graces d'une nouvelle traduction * qui le faisant connoître à ceux-mêmes à qui sa langue est inconnue, fait mieux son éloge que tout ce qu'on pourroit écrire pour sa défense. Chef-d'œuvre véritablement digne d'être loué dans le sanctuaire des Muses, & honoré de l'approbation de ceux qui y sont assis.

Mais c'est envain qu'un auteur choisit le vrai pour modele ; il est sujet a s'égarer, s'il ne prend aussi la raison pour guide.

M. Despréaux ne la perdit jamais de vûe : & lorsque pour la venger de tant de mauvais livres, où elle étoit cruellement maltraitée, il entreprit de faire des satires, elle lui apprit à éviter les excès de ceux qui en avoient fait avant lui.

Juvenal, & quelquefois Horace même (avouons-

* Traduction de Madame Dacier.

ſe de bonne foi,) avoient attaqué le vice de leur tems avec des armes qui faiſoient rougir la vertu.

Regnier, peut-être en cela ſeul, fidele diſciple de ces dangereux maîtres, devoit à cette honteuſe licence une partie de ſa réputation; & il ſembloit alors que l'obſcénité fût un ſel abſolument néceſſaire à la ſatire; comme on s'eſt imaginé depuis que l'amour devoit être le fondement, & pour ainſi dire, l'ame de toutes les pieces de théatre.

M. Deſpréaux ſut mépriſer de ſi mauvais exemples dans les mêmes ouvrages qu'il admiroit d'ailleurs. Il oſa le premier faire voir aux hommes une ſatire ſage & modeſte. Il ne l'orna que de ces graces auſteres, qui ſont celles de la vertu même; & travaillant ſans ceſſe à rendre ſa vie encore plus pure que ſes écrits, il fit voir que l'amour du vrai conduit par la raiſon, ne fait pas moins l'homme de bien que l'excellent poëte.

Incapable de déguiſement dans ſes mœurs, comme d'affectation dans ſes ouvrages, il s'eſt toujours nommé tel qu'il étoit, aimant mieux, diſoit-il, laiſſer voir de véritables défauts, que de les couvrir par de fauſſes vertus.

Tout ce qui choquoit la raiſon ou la vérité, excitoit en lui un chagrin dont il n'étoit pas maître, & auquel peut-être ſommes-nous redevables de ſes plus ingénieuſes compoſitions. Mais en attaquant les défauts des écrivains, il a toujours épargné leurs perſonnes.

Il croyoit qu'il eſt permis à tout homme qui ſait parler ou écrire, de cenſurer publiquement un mau-

ais livre, que son auteur n'a pas craint de rendre ublic; mais il ne regardoit qu'avec horreur ces angereux ennemis du genre humain*, qui sans resect, ni pour l'amitié, ni pour la vérité même, déhirent indifféremment tout ce qui s'offre à l'imagiation de ces sortes de gens, & qui du fond des téebres qui les dérobent à la rigueur des lois, se font n jeu cruel de publier les fautes les plus cachées, c de noircir les actions les plus innocentes.

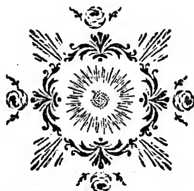
Ces sentimens de probité & d'humanité n'étoient as dans M. Despréaux des vertus purement civiles. 's avoient leur principe dans un amour sincere pour i religion, qui paroissoit dans toutes ses actions & ans toutes ses paroles; mais qui prenoit encore de ouvelles forces, comme il arrive à tous les hom-ies, dans les occasions où ils se trouvoient confor-ies à son humeur & à son génie.

C'est ce qui l'animoit si vivement contre un cer-ain genre de poësie, où la religion lui paroissoit articulierement offensée.

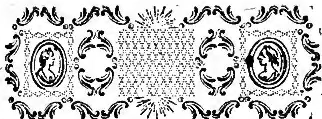
Quoi, disoit-il, à ses amis, des maximes qui fe-oient horreur dans le langage ordinaire, se produi-ent impunément dès qu'elles sont mises en vers. lles montent sur le théatre à la faveur de la musi-ue, & y parlent plus haut que nos lois. C'est peu 'y étaler ces exemples qui instruisent à pécher, & ui ont été détestés par les payens mêmes: on en-ait aujourd'hui des conseils & même des préceptes; c loin de songer à rendre utiles les divertissemens ublics, on affecte de les rendre criminels. Voilà de uoi il étoit continuellement occupé, & dont il eût

voulu pouvoir faire l'unique objet de toutes ſes ſatires.

Heureux d'avoir pu d'une même main imprimer un opprobre éternel à des ouvrages ſi contraires aux bonnes mœurs ; & donner à la vertu, en la perſonne de notre auguſte Monarque, des louanges qui ne périront jamais.



DISCOURS



DISCOURS
AU ROI.

Quoique cette Piéce ſoit placée avant toutes les autres, elle n'a pourtant pas été faite la premiere. L'Auteur la compoſa au commencement de l'année 1665, & il avoit déja fait cinq Satires. La même année ce Diſcours fut inſeré dans un Recueil de Poéſies, avant que l'Auteur eût le tems de le corriger. Il le fit imprimer lui-même l'année ſuivante 1666. avec les ſept premieres Satires.

JEUNE & vaillant Héros, dont la haute ſageſſe
N'eſt point le fruit tardif d'une lente vieilleſſe,
Et qui ſeul, ſans Miniſtre, à l'exemple des Dieux,

Et qui ſeul, ſans Miniſtre, &c.] Après la mort du Cardinal Mazarin, arrivée en 1661. le Roi, âgé ſeulement de vingt-deux ans & demi, ne voulut plus avoir de Premier Miniſtre, & commença à gouverner par lui-même.

Soutiens tout par Toi-même, & vois tout par tes
yeux,
GRAND ROI; si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble silence,
Ce n'est pas que mon cœur, vainement suspendu,
Balance pour t'offrir un encens qui t'est dû.
Mais je sai peu louer, & ma Muse tremblante
Fuit d'un si grand fardeau la charge trop pesante,
Et dans ce haut éclat où Tu te viens offrir,
Touchant à tes lauriers, craindroit de les flétrir.
Ainsi, sans m'aveugler d'une vaine manie,
Je mesure mon vol à mon foible génie :
Plus sage en mon respect, que ces hardis mortels,
Qui d'un indigne encens profanent tes autels?
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les amene,
Osent chanter ton nom sans force & sans haleine;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de tes propres exploits.
L'un en style pompeux habillant une Eglogue,
De ces rares vertus Te fait un long prologue,
Et mêle en se vantant soi-même à tout propos,

Soutiens tout par Toi-même,] Horace, Liv. 2. Ep. 1.
Cum tot sustineas & tanta negotia solus.

L'un en stile pompeux habillant une Eglogue.] Charpentier avoit publié en 1663, un Dialogue en vers fort pompeux, intitulé *Louis, Eglogue Royale*; Cette Piece étoit un composé ridicule des louanges du Roi, & de celles de l'Auteur.

Les louanges d'un Fat à celles d'un Héros.
  L'autre en vain se lassant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,
Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil!
Dans la fin d'un sonnet Te compare au Soleil.
  Sur le haut Hélicon leur veine méprisée,
Fut toujours des neuf Sœurs la fable & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pegase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflés de tant d'audace,
Te promette en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit, qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de ta gloire,
Et ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plutôt sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere;
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourrir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de ton nom ils trouvent leur asile;
Comme on voit dans les champs un arbrisseau débile,
Qui, sans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit tristement sur la terre couché.
  Ce n'est pas que ma plume injuste & téméraire,
Veuille blâmer en eux le dessein de te plaire:

L'autre en vain se lassant.] C'est Chapelain, qui avoit fait un Sonnet, à la fin duquel il comparoit le Roi au Soleil.

Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer;
Appollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, jè sai qu'entre ceux qui t'adressent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis souffrir, qu'un Esprit de travers,
Qui pour rimer des mots pense faire des vers,
Se donne en Te louant une gêne inutile.
Pour chanter un Auguste, il faut être un Virgile.
Et j'approuve les soins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit souffrir qu'un Artisan grossier
Entreprît de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait réservé pour le pinceau d'Appelle.
Moi donc, qui connois peu Phébus & ses douceurs,
Qui suis nouveau sevré sur le mont des neuf Sœurs:
Attendant que pour Toi l'âge ait mûri ma Muse,

Parmi les Pelletiers.] Pierre *Du Pelletier*, Parisien, étoit un misérable Rimeur, dont la principale occupation étoit de composer des Sonnets à la louange de toutes sortes de gens.--- *On compte des Corneilles.*] Pierre *Corneille*, un de nos plus grands Poëtes, est mis en opposition avec *Pelletier*. Quoique le grand Corneille doive principalement sa réputation aux excellentes Tragédies qu'il a faites, il est connu aussi par de très-beaux Poëmes qu'il a composés à la louange du Roi; c'est à quoi on fait allusion en cet endroit.

Et j'approuve les soins du Monarque guerrier.] Alexandre le Grand n'avoit permis qu'à *Apelle* de le peindre, à *Lysippe* de faire son image en bronze, & à *Pyrgotele* de le graver sur des pierres précieuses: il étoit défendu à tout autre de faire le portrait ou l'effigie d'Alexandre. *Plin*, 37. *nat. hist.* 1.

Sur de moindres sujets je l'exerce & l'amuse :
Et tandis que ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les méchans par la peur des supplices :
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices ;
Et gardant pour moi-même une juste rigueur,
Je confie au papier les secrets de mon cœur.
Ainsi, dès qu'une fois ma verve se réveille,
Comme on voit au printems la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va composer son miel,
Des sotises du temps je compose mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et sans gêner ma plume en ce libre métier,
Je la laisse au hazard courir sur le papier.
Le mal est, qu'en rimant, ma Muse un peu légere,
Nomme tout par son nom, & ne sauroit rien taire.
C'est-là ce qui fait peur aux Esprits de ce temps,
Qui tous blancs au dehors, sont tous noirs au dedans.

Qui ne pouvoit souffrir, &c.] Horace, 2. Ep. 1. v. 239.

> *Edicto vetuit, ne quis se, præter Apellem,*
> *Pingeret, &c.*

Je confie au papier, &c.] Horace, parlant du poëte Lucilius :

> *Ille, velut fidis arcana sodalibus, olim,*
> *Credebat libris*, L. 2. Sat. 1. v. 30.

Ils tremblent qu'un Censeur, que sa verve encourage,
Ne vienne en ses écrits démasquer leur visage,
Et fouillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du puits tirer la vérité.
Tous ces gens éperdus au seul nom de Satire,
Font d'abord le procès à quiconque ose rire.
Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De jouer des Bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux;
C'est offenser les Loix, c'est s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zele ils masquent leur foiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austere vertu:
Leur cœur qui se connoît, & qui fuit la lumiere,
S'il se moque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi sur ce point sans raison m'écarter?

N'aille du fond du puits tirer la Vérité.] Démocrite disoit que la Vérité étoit au fond d'un Puits, & que personne ne l'en avoit encore pû tirer.

——— *Qu'un Auteur les menace*, &c.] En 1664. Moliere composa son Tartuffe; mais la Cabale des faux Dévots porta le Roi à défendre la représentation de cette Comédie: & cette défense subsista jusqu'en l'année 1669.

.and Roi, c'est mon défaut, je ne saurois flatter.
ne sais point au Ciel placer un Ridicule,
ın nain faire un Atlas, ou d'un lâche un Hercule,
sans cesse en esclave à la suite des Grands,
les Dieux sans vertu prodiguer mon encens.
ne me verra point d'une veine forcée,
me pour Te louer, déguiser ma pensée:
quelque grand que soit ton pouvoir souverain,
non cœur en ces vers ne parloit par ma main,
ı'est espoir de biens; ni raison, ni maxime,
i pût en ta faveur m'arracher une rime.
Mais lorsque je Te vois, d'une si noble ardeur,
ppliquer sans relâche aux soins de ta grandeur,
re honte à ces Rois que le travail étonne,
qui sont accablés du faix de leur Couronne.
.and je voi ta sagesse, en ses justes projets,
ıne heureuse abondance enrichir tes Sujets;
uler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre,
us faire de la Mer une campagne libre;
tes braves Guerriers secondant ton grand cœur,
ndre à l'Aigle éperdu sa premiere vigueur,

Fouler au pieds l'or-eil & du Tage & du bre.] Le Roi se fit isfaction des deux in-tes faites à ses Ambas-leurs, à Londres, par ımbassadeur d'Espagne, 1661. & à Rome, r les Corses de la Gar-du Pape, en 1662.

Nous faire de la mer une campagne libre.] La mer fut purgée des Pira-tes par la victoire rem-portée en 1665. sur les Corsaires de Thunis & d'Alger, aux côtes d'A-frique.

Rendre à l'Aigle éper-du, &c.] En 1664. les

La France ſous tes loix maîtriſer la fortune ;
Et nos vaiſſeaux domptant l'un & l'autre Neptune ,
Nous aller chercher l'or , malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant.
Alors ſans conſulter ſi Phébus l'en avoue ,
Ma Muſe tout en feu me prévient & Te loue.

Mais bientôt la raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours ,
Et me fait concevoir , quelqu'ardeur qui m'emporte ,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-tôt je m'effraye , & mon eſprit troublé
Laiſſe là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin , finiſſant mon ouvrage ,
Comme un Pilote en mer , qu'épouvante l'orage ,
Dès que le bord paroît, ſans ſonger où je ſuis ,
Je me ſauve à la nage , & j'aborde où je puis.

Troupes que le Roi envoya au ſecours de l'Empereur , défirent les Turcs ſur les bords du Raab.

Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant ,] En l'année 1665. Le Roi établit la Compagnie des Indes Orientales , à laquelle Sa Majeſté accorda de grands priviléges , fournit des ſommes conſidérables , & prêta des vaiſſeaux pour le premier embarquement.



SATIRE I.

Cette Satire est une imitation de la troisieme Satire de Juvenal, dans laquelle est aussi décrite la retraite d'un Philosophe qui abandonne le séjour de Rome, à cause des vices affreux qui y régnoient. Juvenal y décrit encore les embarras de la même Ville; & à son exemple, M. Despréaux, dans cette premiere Satire, avoit fait la description des embarras de Paris; mais il s'apperçut que cette description étoit comme hors d'œuvre, & qu'elle faisoit un double sujet. C'est ce qui l'obligea à l'en détacher; & il en fit une Satire particuliere, qui est la sixieme.

DAMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-tems & la Cour & la Ville:

Damon, ce grand Auteur, &c.] *Damon*: François Cassandre, Auteur célebre de ce tems là. Il étoit savant en Grec & en Latin, & faisoit assez bien des Vers François, mais son humeur bourrue & farouche, qui le rendoit incapable de toute société, lui fit perdre tous les avantages que la fortune put lui présenter; de sorte qu'il vécut d'une maniere très-obscure, & très-misérable. Il a traduit en François les derniers volumes de l'Histoire de M. de Thou, & la *Rhétorique d'Aristote*. Cette derniere traduction est fort estimée; & M. Despréaux en parle très-avantageusement à la fin de sa Préface sur le Sublime de Longin.

Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau,
Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau,
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée:
Las de perdre en rimant & sa peine & son bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, sans argent, ne sachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de sa seule misere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Justice ennemie
L'enferme en un cachot le reste de sa vie;

Passe l'été sans linge, & l'hiver sans manteau.] Quoique Cassandre sous le nom de *Damon*, soit le héros de cette Satire, l'Auteur n' pas laissé de charger ce caractere de plusieurs traits qu'il a empruntés d'autres Originaux. Ainsi c'est Tristan l'Hermite, qu'il avoit en vue dans ces vers, & non pas Cassandre; car celui-ci portoit un manteau en tout tems, & l'autre n'en avoit point du tout: témoin cette Epigramme de Monsieur de Montmort, Maître des Requêtes.

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son Manteau comme de son Esprit,
Récompensa son serviteur fidele.
Tristan eût suivi ce modele;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un Prophete,
En laissant à Quinaut son esprit de Poëte,
Ne put lui laisser un Manteau.

ı que d'un bonnet vert le salutaire affront
étrisse les lauriers qui lui couvrent le front.
Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême,
ıe n'est un Pénitent sur la fin du Carême,
colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
distila sa rage en ces tristes adieux.
Puisqu'en ce lieu, jadis aux Muses si commode,
mérite & l'esprit ne sont plus à la mode,
ı'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;
lons du moins chercher quelque antre ou quelque
roche,
où jamais ni l'Huissier, ni le Sergent n'approche;
sans lasser le Ciel par des veux impuissans,
ettons-nous à l'abri des injures du tems;

Ou que d'un bonnet -t le salutaire affront.] : vers exprime figuré- :nt la *Cession de biens*; st-à-dire, l'abandonment que fait un débi- ır, de tous ses biens à : créanciers, pour évi- : la prison, ou pour sortir. On s'avisa en elques endroits d'Ita- d'obliger tout Cessionnaire de biens de porter un bonnet ou un chapeau orangé; & à Rome un bonnet vert: pour marquer, dit Pasquier, (*Recherches, liv.* 4. *c.* 10.) que celui qui fait cession de biens est devenu pauvre par sa folie. Cette peine ne s'est introduite en France que depuis la fin du 16e. siecle.

Puisqu'en ce lieu jadis aux Muses si commode.] est ici particulierement que commence l'imitation Juvenal, Sat. 3. v. 21.

——— *Quando artibus, inquit, honestis ullus in orbe locus, nulla emolumenta laborum, &c.*

Tandis que libre encor, malgré les destinées,
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.
C'est là dans mon malheur le seul conseil à suivre.
Que George vive ici, puisque George y fait vivre,
Qu'un million comptant, par ses fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, à fait Comte & Marquis.
Que Jacquin vive ici, dont l'adresse funeste
A plus causé de maux que la guerre ou la peste,
Qui de ses revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aisément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris! Eh, qu'y voudrois-je faire?
Je ne sai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis consentir.

Tandis que libre encor, &c.] Juvenal au même endroit;

Dum nova canities, &c.

Que George vive ici,] Juvenal au même endroit
——— *Vivant Arturius illic*,
Et Catulus, &c.

Que Jacquin, &c.] Sous ces noms là l'Auteur désigne les Partisans en général.

Mais moi vivre à Paris, &c.] Juvenal, la même, v. 31.

Quid Romæ faciam? mentiri nescio.

ne sai point en lâche essuyer les outrages
'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ses gages,
e mes sonnets flatteurs lasser tout l'Univers,
: vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
our un si bas emploi ma Muse est trop altiere.
suis rustique & fier, & j'ai l'ame grossiere.
ne puis rien nommer, si ce n'est par son nom.
ppelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
e servir un Amant, je n'en ai pas l'adresse.
gnore ce grand art qui gagne une Maîtresse,
je suis à Paris, triste, pauvre & reclus,
nsi qu'un corps sans ame, ou devenu perclus.
Mais, pourquoi, dira-t-on, cette vertu sauvage,
ui court à l'hôpital, & n'est plus en usage?
richesse permet une juste fierté.
ais il faut être souple avec la Pauvreté.
est par-là qu'un Auteur que presse l'indigence,
ut des astres malins corriger l'influence,

Je ne sai point en lâche, &c.] Terence dans
unuque:

At ego infelix, neque ridiculus esse, neque plagas pati possum. Act. 2. sc. 3. v. 14.

——— *Et Rolet un pon.*] Charles Rolet, ocureur au Parlement, oit fort décrié, & l'on ppelloit communément Palais *l'ame damnée.* M. le premier Président de Lamoignon employoit le nom de *Rolet*, pour signifier un fripon insigne: *C'est un Rolet*, disoit-il ordinairement.

Ainsi qu'un corps sans ame ou devenu perclus. J venal, dans la même Satire troisieme.

——— ——— ——— *Tanquam Mancus, & extinctæ corpus non utile dextræ.*

Et que le sort burlesque, en ce siecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, fait faire un Duc & Pair.
Ainsi de la vertu la fortune se joue.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa roue,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eût ravagé la France.
Je sai qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelque mois disparoître à nos yeux:
Mais envain pour un tems une taxe l'exile,
On le verra bien-tôt pompeux en cette Ville,

Et que le sort burlesque, &c.] Juven. Sat. 7. v. 197.
Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul:
Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.

D'un Pédant, ... fait faire un Duc & Pair.] En 1655. L'Abbé de la Riviere, Louis Barbier, fut fait Evêque de Langres, Duc & Pair de France. Il avoit été Régent au Collége du Plessis, & ensuite Aumônier de M. Habert, Evêque de Cahors, Premier Aumônier de Gaston Duc d'Orléans, qui le mit auprès de ce Prince. L'Abbé de la Riviere entra si habilement dans toutes les inclinations de son Maître, qu'il devint lui-même le maître absolu de son cœur & de son esprit; mais il ne se servit de la confiance du Prince, que pour le trahir, en découvrant tous ses secrets au Cardinal Mazarin. Pour récompense, il obtint successivement plusieurs Abbayes, & enfin l'Evêché de Langres. Il mourut à Paris en 1670. Il avoit été nommé au Cardinalat.

cher encor chargé des dépouilles d'autrui,
ouir du Ciel même irrité contre lui.
dis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
va chercher son pain de cuisine en cuisine :
ant en ce métier, si cher aux beaux esprits,
it Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.
est vrai que du Roi la bonté secourable

't jouir du Ciel même irrité contre lui.] Juvenal, I. v. 47.

——— *Damnatus inani Judicio*, &c.

Dont Monmaur autre-fit leçon dans Paris.] nmaur, étoit un Pro-eur en Grec, fameux asite, qui après avoir bu & bien mangé, nettoit à médire des ans, tant vivans que ts. Tous les beaux rits de son tems se haînerent contre lui, 'on peut dire qu'il fut ablé des traits de leurs ires.

I logeoit au College Cholets, sur la Mon-ne de Sainte Genevie- Il étoit né dans la vince de la Marche, avoit été Avocat : uite il eut une Chaire Professeur Royal en igue Grecque au College de Cambrai : C'est pourquoi on le surnommoit *Monmaur le Grec.*

——— *Du Roi la bonté secourable.*] En ce tems-là le Roi, à la sollicitation de M. Colbert, donna plusieurs pensions aux Gens de Lettres dans le Royaume, & dans les Pays etrangers. Ces gratifications commencerent en 1663. M. Colbert chargea Chapelain de faire la liste de ceux que leur mérite rendoit dignes des bienfaits de Sa Majesté. Cette commission fit beaucoup d'honneur à Chapelain, & lui attira les respects intéressés d'une infinité d'Auteurs de toute espece.

Jette enfin fur la Mufe un regard favorable ;
Et réparant du Sort l'aveuglement fatal,
Va tirer déformais Phébus de l'hôpital.
On doit tout efpérer d'un Monarque fi jufte.
Mais fans un Mécénas, à quoi fert un Augufte ?
Et fait comme je fuis, au fiecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abbaiffer à me fervir d'appui ?
Et puis comment percer cette foule effroyable
De Rimeurs affamés dont le nombre l'accable,
Qui, dès que fa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviffent un bien qu'on devoit aux derniers ?
Comme on voit les Frêlons, troupe lâche & ftérile,
Aller piller le miel que l'Abeille diftille.
Ceffons donc d'afpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du Ciel que fa veine en partage :
L'habit qu'il eut fur lui fut fon feul héritage :
Un lit & deux placets compofoient tout fon bien ;
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,

Saint-Amand n'eut du Ciel, &c.] Marc-Antoine Gérard de Saint-Amand, né à Rouen, fils d'un Gentilhomme Verrier. Il étoit de l'Académie Françoife, & mourut en 1660. ou 1661.

Saint-Amand n'eut du Ciel.] Juven. Sat. 3. v. 208.
Nil habuit Codrus, qui enim negat ? & tamen illiud
Perdidit infelix totum nihil.

»ut chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
duit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
arriva-t-il enfin de sa Muse abusée ?
n revint couvert de honte & de risée ?
a Fievre au retour terminant son destin,
par avance en lui ce qu'auroit fait la Faim.
Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
is des Fous aujourd'hui c'est le plus incommode :
l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
r parviendra jamais au fort de l'Angeli.
Faut-il donc désormais jouer un nouveau rôle ?
is-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
feuilletant Loüet allongé par Brodeau,
une robe à longs plis balayer le Barreau ?
ais à ce seul penser je sens que je m'égare.

N'y parviendra jamais ı fort de l'Angeli.] Angeli étoit un fou, qui roit suivi en Flandre I. le Prince de Condé, n qualité de valet d'écu-ie. Ce Prince l'ayant ra-nené en France, le donna u Roi. L'Angeli, quoi-que fou, avoit de l'esprit. l trouva le secret de plaire aux uns, & de se faire craindre des autres, & tous lui donnoient de l'argent; de sorte qu'il amassa environ vingt-cinq mille écus. Mais ses railleries piquantes le firent enfin chasser de la Cour.

Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole ?] C'est-à-dire, dois-je quitter la Poésie pour la Jurisprudence ? Bartole étoit un célebre Jurisconsulte d'Italie, qui a fait d'amples Commentaires sur le Droit.

Et feuilletant Loüet allongé par Brodeau.] George Loüet, Conseiller au Parlement de Paris, a fait un recueil d'Arrêts, qui est fort estimé ; & Julien Brodeau, Avocat au même Parlement, y a ajouté un savant Commentaire.

Moi ? que j'aille crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un Dédale de Loix,
Et dans l'amas confus de chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes;
Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier,
Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier?
Avant qu'un tel dessein m'entre dans la pensée,
On pourra voir la Seine à la Saint-Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,

Ce qui fut blanc au fond, rendu noir dans les formes.] C'est une maniere de Proverbe.

Candida de nigris, & decandentibus atra. Ovid. Metam. 11. v. 136. & Juvenal, Sat. 3. en ces mots que notre Auteur a eu en vue.

——*Maneant quæ nigra in candida vertunt.*

Où Patru gagne moins qu'Huot & le Mazier.] Olivier Patru, Avocat au Parlement, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise. *Huot & le Mazier;* deux Avocats d'un mérite fort médiocre.

Et dont les Cicerons se font chez Pé-Fournier?] Pierre Fournier, Procureur au Parlement, signoit *P. Fournier*, pour se distinguer de quelques-uns de ses confreres, qui portoient aussi le nom de *Fournier.* Dans la Comédie Italienne d'*Arlequin-Procureur*, Arlequin pour imiter ce vers, se nommoit *Pé-Arlequin.*

Arnauld à Charenton devenir Huguenot.] Messire Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne. Les Ouvrages que ce savant Docteur a publiés contre les Calvinistes, prouvent assez, combien il étoit éloigné d'embrasser leurs sentimens.

-Sorlin Janséniste, & Saint-Pavin bigot.
.uittons donc pour jamais une Ville importune,
'honneur a toujours guerre avec la Fortune:
le vice orgueilleux s'érige en Souverain,
a la mître en tête & la crosse à la main:
la Science triste, affreuse, délaissée,
par tout des bons lieux comme infame chassée?
le seul art en vogue est l'art de bien voler:
tout me choque: enfin, où... Je n'ose parler.
uel homme si froid ne seroit plein de bile
'aspect odieux des mœurs de cette Vile!
. pourroit les souffrir? & qui, pour les blâmer,
gré muse & Phébus n'apprendroit à rimer?
n, non; sur ce sujet pour écrire avec grace,
e faut point monter au sommet du Parnasse,
sans aller rêver dans le double Vallon,
colere suffit & vaut un Apollon.
ut beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
quoi bon ces grands mots? Doucement; je vous prie:

Saint Sorlin Janséte.] Jean Desmarêts de int Sorlin, de l'Académie Françoise, après oir cessé d'écrire pour théatre, publia un écrit 1665. contre les Relieuses de Port-Royal, qui étoient accusées de *Jansénisme.*

—— *Et Saint Pavin bigot.*] Sanguin de Saint Pavin, étoit un fameux Libertin, Disciple de Théopile, aussi bien que Des-Barreaux, Bardouville, & quelques autres.

La colere suffit, & vaut un Apollon.] Juvenal, en e vers célebre, Sat. I. v. 79.

i natura negat, facit indignatio versum.

Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos sermons endormir l'Auditeur.
C'est-là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainsi parle un esprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ses défauts croit être en sureté,
En raillant d'un Censeur la triste austérité:
Qui fait l'homme intrépide, & tremblant de foiblesse,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le presse;
Et toujours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dès que l'air est calmé, rit des foibles Humains.
Car de penser alors qu'un Dieu tourne le Monde,
Et regle les ressorts de la machine ronde,
Ou qu'il est une vie au-delà du trépas,
C'est-là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.
Pour moi qu'en santé même un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'est Dieu qui tonne:
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

Attend pour croire en Dieu que la fievre le presse.] Ce vers désigne particuliérement le fameux *Des-Barreaux*, qui, selon le langage de Bourfault dans ses Lettres, *ne croyoit en Dieu que quand il étoit malade.*



SATIRE II.

À M. DE MOLIERE.

Le sujet de cette Satire est, la difficulté de trouver la Rime, & de la faire accorder avec la raison. *Mais l'Auteur s'est appliqué à les concilier toutes deux en n'employant dans cette Piece que des Rimes extrêmement exactes.*

Cette Satire n'a été composée qu'après la septieme ; ainsi elle est la quatrieme dans l'ordre du tems. Elle fut faite en 1664.

RARE & fameux esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts
Et qui sait à quel coin se marquent les bons vers ;
Dans les combats d'esprit savant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la Rime.
On diroit, quand tu veux qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arrête ou t'embarrasse.
A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes péchés, je crois, fit devenir Rimeur ;
Dans ce rude métier, où mon esprit se tue,
En vain, pour la trouver, je travaille & je sue.
Souvent j'ai beau rêver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,

Si je veux d'un Galant, &c.] Michel de Pure,

Ma plume pour rime trouver l'abbé de Pure :
Si je pense exprimer un Auteur sans défaut,
La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoique je fasse, ou que je veuille faire,
La bizarre toujours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois ne pouvant la trouver,
Triste, las, & confus, je cesse d'y rêver :
Et maudissant vingt fois le Démon qui m'inspire,
Je fais mille sermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit & Muses & Phébus ;
Je la vois qui paroît, quand je n'y pense plus.
Aussi-tôt, malgré moi, tout mon feu se rallume :
Je reprens sur la champ le papier & la plume,
Et de mes vains sermens perdant le souvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor si pour rimer, dans sa verve indiscrete,
Ma Muse au moins souffroit une froide épithete :
Je ferois comme un autre, & sans chercher si loin,
J'aurois toujours des mots pour les coudre au besoin.
Si je louois Philis, *En miracles féconde :*
Je trouverois bien-tôt, *A nulle autre seconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil :*
Je mettrois à l'instant, *Plus beau que le Soleil.*

Auteur d'une mauvaise traduction de Quintilien, étoit de Lyon, où son Pere avoit été Prévôt des Marchands en 1634.

La Raison dit Virgile, & la Rime Quinaut.] Philippe Quinaut, Auteur de plusieurs Tragédies, imprimées en deux volumes, mais qui sont absolument tombées dans l'oubli. Il a depuis composé des Operas. Il fut reçu à l'Académie Françoise en l'année 1670, & mourut en 1688.

parlant toujours d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
hef-d'œuvres des Cieux, de *Beautés ſans pareilles*;
: tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
ourrois aiſément, ſans génie & ſans art,
anſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
mes vers recouſus mettre en pieces Malherbe.
mon eſprit, tremblant ſur le choix de ſes mots,
dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
e ſauroit ſouffrir qu'une phraſe inſipide
me à la fin d'un vers remplir la place vuide.
i recommençant un ouvrage vingt fois,
écris quatre mots, j'en effacerai trois.
laudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
s les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
lonnant à ſes mots une étroite priſon,
lut avec la Rime enchaîner la Raiſon.
cè métier, fatal au repos de ma vie,
jours pleins de loiſir couleroient ſans envie;
n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
omme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
er tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
uit à bien dormir, & le jour à rien faire.
n cœur exemt de ſoins, libre de paſſion,
donner une borne à ſon ambition;
uyant des grandeurs la préſence importune;
ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette frénéſie,
ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
qu'un Démon jaloux de mon contentement,

M'inſpira le deſſein d'écrire poliment :
Tous les jours malgré moi, cloué ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.

Bienheureux Scuderi dont la fertile plume,
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume !
Tes écrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens :
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des ſots pour les lire.
Et quand la Rime enfin ſe trouve au bout du Vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers ?
Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon génie !
Un ſot en écrivant fait tout avec plaiſir :
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en ſoi-même il s'admire.
Mais un eſprit ſublime en vain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver :
Et toujours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaît à tout le monde, & ne ſauroit ſe plaire.
Et tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.

Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la Rime :
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y ſeroient ſuperflus,
Moliere enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

Bienheureux Scuderi, &c.] George de Scuderi, de l'Académie Françoiſe.

SATIRE

SATIRE III.

ette Satire a été faite en l'année 1667. Elle con- le récit d'un Festin donné par un homme d'un faux & extravagant, qui se piquoit néanmoins finer sur la bonne chere. Horace, dans la Satire '. du Livre 2. fait pareillement le récit d'un repas ule: & Regnier, dans sa dixieme Satire, l'a aussi :.

Quel sujet inconnu vous trouble & vous
altere ?
vous vient aujourd'hui cet air sombre & severe,
: visage enfin plus pâle qu'un Rentier ,
pect d'un Arrêt qui retranche un quartier ?
st devenu ce teint, dont la couleur fleurie
loit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie ;
ı joie en son lustre attiroit les regards,
vin en rubis brilloit de toutes parts ?
'ous a pu plonger dans cette humeur chagrine,
n par quelque Édit reformé la cuisine ?
uelque longue pluie, inondant vos vallons,
lle fait couler vos vins & vos melons ?

Cette Lettre, qui est ommencement du er vers, signifie teur, ou celui qui oge ; & la lettre *P.* t devant le quator- vers dénote le

A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier.?] En 1664. le Roi supprima un quartier des Rentes constituées sur l'Hôtel-de-Ville.

Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment, souffrez que je respire;
Je sors de chez un Fat, qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avois bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludois tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, & me serrant la main;
Ah Monsieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux..... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priseroit sa séve & sa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle:
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole.

—— *Boucingo n'en a point de pareilles.*] Boucingo fameux Marchand de vin.

—— *Chez le Commandeur.*] Jacques de Souvré, Commandeur de S. Jean de Latran, & ensuite Grand-Prieur de France. Il étoit fils du Maréchal de Souvré, Gouverneur de Louis XIII. & Oncle de Madame de Louvois.

Villandri priseroit.] Mr. de Villandri étoit fils de Baltazar le Breton, Seigneur de Villandri, Conseiller d'État, Gentilhomme de la Chambre du Roi.

Moliere avec Tartuffe.] La Comédie du Tartuffe avoit été défendue en ce tems-là, & tout le monde vouloit avoir Moliere pour la lui entendre réciter.

Et Lambert, qui plus est.] Michel Lambert, fameux Musicien, que l'on regardoit comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris, au mois de Juin 1696. âgé de 87. ans. Son corps a été mis dans le tombeau de Jean-Baptiste Lulli, son Gendre.

eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
ıoi Lambert? Oui, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
: matin donc; ſéduit par ſa vaine promeſſe,
' cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.
peine étois-je entré, que ravi de me voir,
›n homme en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir,
montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
›us n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere :
ais puiſque je vous vois, je me tiens trop content,
›us êtes un brave homme : entrez : on vous attend.
:es mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
ì malgré les volets le Soleil irrité
rmoit un poële ardent au milieu de l'été.
couvert étoit mis dans ce lieu de plaiſance ;
ì j'ai trouvé d'abord pour toute connoiſſance,
:ux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
ıi mont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
nrageois. Cependant on apporte un potage.
coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
ıi changeant ſur ce plat & d'état & de nom,
: tous les Conviés s'eſt appellé chapon.
ux aſſiettes ſuivoient, dont l'une étoit ornée
ıne langue en ragoût de perſil couronnée :
utre d'un godiveau tout brûlé par dehors,
nt un beure gluant inondoit tous les bords.
s'aſſied : mais d'abord, notre Troupe ſerrée
noit à peine au tour d'une table quarrée,
chacun malgré ſoi, l'un ſur l'autre porté,

Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de côté.
Jugez en cet état, si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chere,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux Sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.
Notre Hôte, cependant, s'adressant à la Troupe:
Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette
soupe?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs mêlés dans du verjus?
Ma foi, vive Mignot, & tout ce qu'il apprête!
Les cheveux cependant me dressoient à la tête:
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût reparer le reste.

Qu'aux sermons de Cassagne, ou de l'Abbé Cotin.] Jacques Cassagne, de la Ville de Nismes, fut reçu à l'Académie Françoise en l'année 1661. & mourut au Mois de Mai 1679. Charles Cotin, Parisien, étoit aussi de l'Académie Françoise, dès l'année 1656. & mourut au mois de Janvier 1682.

Ma foi, vive Mignot, &c.] Jacques Mignot, Patissier-Traiteur, demeuroit dans la rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Percée. Il avoit la Charge de Maître-Queux de la Maison du Roi, & celle d'Ecuyer de la bouche de la Reine: ainsi il crut qu'il étoit de son honneur de ne pas souffrir qu'on traitât d'Empoisonneur, un Officier comme lui. Il donna sa plainte à M. Deffita, Lieutenant Criminel, contre l'Auteur des Satyres: mais ni ce Magistrat, ni M. de Rians, Procureur du Roi ne voulurent recevoir la plainte de *Mignot*: ils le renvoyerent, en disant que l'injure dont il se

ır m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord
Laquais effronté m'apporte un rouge bord
ın Auvernat fumeux, qui mêlé de Lignage,
vendoit chez Grenet, pour vin de l'Hermitage;
ıui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
voit rien qu'un goût plat, & qu'un déboire affreux.
eine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
e de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse.

gnoit, n'étoit qu'une fanterie dont il devoit tout le premier. te raison, bien loin 'appaiser, ne fit qu'irr sa colere: & voyant l ne pouvoit espérer atisfaction par la voie la Justice, il résolut se faire justice luine. Pour cet effet, il isa d'un expédient t nouveau. Mignot it la réputation de d'excellens Biscuits, out Paris en envoyoit rir chez lui. Il fut que ıbé Cotin avoit fait Satire contre M. préaux leur ennemi ımun. Mignot la fit rimer à ses dépens; uand on venoit acheter des Biscuits, il les eloppoit dans la feuille contenoit la Satire imprimée, afin de la répandre dans le Public: associant ainsi ses talens à ceux de l'Abbé Cotin.

D'un Auvernas fumeux, qui mêlé, de Lignage.] *L'Auvernat, ou Auvernas*, & *le Lignage*, vins peu estimés, qui croissent aux environs d'Orléans.

Se vendoit chez Grenet] Fameux Marchand de Vin, qui tenoit le Cabaret de la Pomme de Pin, vis-a-vis l'Eglise de la Magdelaine près du Pont Notre-Dame.

—— *Pour Vin de l'Hermitage.*] Il croît sur un côteau situé dans le Dauphiné, proche la ville de Thain, sur le Rivage du Rhône, vis-à-vis de Tournon. Sur ce côteau il y a un Hermitage qui a donné son nom au terroir, & au vin qui y vient.

Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'espérois adoucir la force du poison.
Mais qui l'auroit pensé ? pour comble de disgrace ;
Par le chaud qu'il faisoit, nous n'avions point de
glace.
Point de glace, bon Dieu, dans le fort de l'été :
Au mois de Juin ! Pour moi, j'étois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quiter la table ;
Et dût-on m'appeller & fantasque & bourru,
J'allois sortir enfin, quand le rôt a paru.
Sur un lievre flanqué de six poulets étiques ;
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,
Qui dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
Sentoient encore le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées,
Régnoit un long cordon d'aloüetes pressées,
Et sur les bords du plat, six pigeons étalés
Présentoient pour renfort leurs squeletes brûlés.
A côté de ce plat paroissoient deux salades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades ;
Dont l'huile de fort loin saisissoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre rosat.
Tous mes Sots à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du Festin la surperbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui se voyoit priser,

——*Leurs squelettes brûlés.*] Horace dans son récit d'un Festin ridicule, applique aux Merles ce que notre Auteur dit ici des Pigeons.

——*Tum pectore adusto*
Vidimus & Merulas poni, L. II. Sat. 8.

ec un ris moqueur les prioit d'excuser.
: tout certain Hableur, à la gueule affamée,
ii vint à ce Fèstin conduit par la fumée,
qui s'est dit Profès dans l'ordre des Côteaux,
'ait en bien mangeant l'éloge des morceaux.
:iois de le voir avec sa mine étique,
ı rabat jadis blanc, & sa perruque antique,
lapins de garenne ériger nos clapiers,
nos pigeons Cauchois en superbes ramiers;

——*Dans l'ordre des* :eaux.] *Les Côteaux:* nom fut donné à trois nds Seigneurs tenant le, qui étoient parta- sur l'estime qu'on roit faire des vins des teaux qui sont aux /irons de Rheims. Ils ɔient chacun leurs par- ıns: *Je ne puis m'ôter l'esprit*, (dit le P. uhours,) *qu'on n'en- dra pas un jour l'Au- r des Satires, dans la* 'cription de son Fes- .... » *Surtout certain* Hableur, &c.] Je me uis même mis en tête, continue le P. Bou- ıours,) que les Com- nentateurs se tour- nenteront fort pour ex- pliquer ce *Profès dans l'ordre des Côteaux*, & qu'on pourra bien le » corriger en lisant, *Pro- » fés dans l'ordre de Ci- » teaux*, par la raison » que *l'ordre des Côteaux* » ne se trouvera point » dans l'Histoire Ecclé- » siastique, & que les » gens de ce temps-là ne » sauront pas que cet » Ordre n'étoit qu'une » Société de fins Débau- » chés, qui vouloient que » le vin qu'ils buvoient, » fût d'un certain côteau; » & qu'on les appelloit » pour cela, *les Côteaux*

En lapins de garenne ériger nos clapiers.] On appelle ordinairement *clapiers*, les lapins domestiques.

Et nos Pigeons Cauchois en superbes ramiers.] *Pigeons Cauchois* sont de gros Pigeons: & ce mot de Cauchois, est

Et pour flatter notre Hôte, observant son visage
Composer sur ses yeux son geste & son langage :
Quand notre Hôte charmé m'avisant sur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point ?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiete,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade ? on en a mis par-tout.
Ah ! Monsieur, ces poulets sont d'un excellent goût.
Ces pigeons sont dodus, mangez sur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser;
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine.
Pour moi j'aime surtout que le poivre y domine.
J'en suis fourni, Dieu sait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux discours, j'étois comme une pierre :
Ou comme la Statue est au Festin de Pierre ;

venu de Normandie, à cause que les Pigeons de Caux sont plus gros que les autres.

Ramier : Sorte de Pigeon sauvage qui perche sur les branches des arbres : ce que les Pigeons domestiques ne font pas.

Ou comme la Statue est au Festin de Pierre.] Le *Festin de Pierre* est une piece de Théatre dont le sujet nous a été apporté en France par les Comédiens Italiens, qui l'ont imitée des Espagnols. Corneille le jeune a tourné en vers la piece de Moliere, en y faisant quelques légers changemens dans la disposition. Elle commença à paroître au mois de Janvier 1677. & c'est cette derniere qu'on joue présentement en France.

t sans dire un seul mot, j'avalois au hazard
Quelque aîle de poulet dont j'arrachois le lard.
Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la santé de notre Hôte:
Qui tous deux pleins de joie, en jettant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais, dans la crasse tracés,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincés:
Quand un des conviés d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique;
Tous mes Sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter.
La musique sans doute étoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante,
Et l'autre l'appuyant de son aigre fausset,
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'assez maigre apparence,
Arrive sous le nom de jambon de Mayence.
Un valet le portoit, marchant à pas comptés,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.
Deux Marmitons crasseux, revêtus de servietes,
Lui servoient de Massiers, & portoient deux assietes,

Comme un Recteur, &c. Aux Processions de l'Université de Paris, à la tête desquelles marche le Recteur précédé de ses Bedeaux, & suivi des quatres Facultés.

Lui servoient de Massiers.] Quand le Recteur va en Procession, il est toujours accompagné de deux *Massiers*, c'est-à-dire, deux Bedeaux qui portent devant lui des

L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de poids verds qui se noyoient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les Conviés la joie est redoublée :
Et la troupe à l'instant cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & réformé l'État :
Puis de-là s'embarquant dans la nouvelle guerre ;
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre.
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là tous mes Sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maîtres du Parnasse.

Masses, ou Bâtons à tête, garnis d'argent, tels qu'on en porte par honneur devant le Roi, & devant M. le Chancelier.

Le vin au plus muet fournissant des paroles. Horace, L. I. Ep. 5.

Fœcundi calices quem non fecere disertum ?

A vaincu la Holande, ou battu l'Angleterre.] L'Angleterre & la Hollande étoient alors en guerre. Les Hollandois perdirent en 1665. une grande bataille sur mer contre les Anglois. Le Roi se déclara ensuite contre l'Angleterre, en faveur des Hollandois ; & cette guerre fut terminée par le Traité de Breda, au mois de Janvier 1667.

Ont jugé des Auteurs, &c.] Perse, Satire I. 30.

—— Ecce inter pocula quærunt
Romulidæ saturi, quid dio poëmata narrent.

[M]ais notre Hôte fut tout, pour la justesse & l'art,
[E]levoit jusqu'au Ciel Théophile & Ronsard:
[Q]uand un des Campagnards, relevant sa moustache,
[E]t son feutre à grands poils ombragé d'un panache,
[I]mpose à tous silence, & d'un ton de Docteur,
[M]orbleu, dit-il, la Serre est un charmant Auteur!
[S]es vers sont d'un beau style, & sa prose est coulante,
[L]a Pucelle est encore une œuvre bien galante.
[E]t je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
[L]e Païs, sans mentir, est un bouffon plaisant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture;
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture.
A mon gré le Corneille est joli quelquefois.
En vérité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Héros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,

—— *La Serre est un charmant Auteur.*] Paget de la Serre, misérable Ecrivain, qui a publié quantité d'Ouvrages, en prose & en vers.

La Pucelle est encore une œuvre bien galante.] La Pucelle, ou la France délivrée, Poëme héroïque de Jean Chapelain de l'Académie Françoise.

Le Païs, sans mentir est un bouffon plaisant.] René le Païs, étoit de la ville de Nantes en Bretagne.

Je ne sais point pourquoi l'on vante l'Alexandre.] Alexandre le Grand, Tragédie de M. Racine, qui la donna au Puplic en 1665.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire.] Dans la Satire précédente, adressée à Moliere.

Qu'un jeune homme..... Ah ! je sais ce que vous
voulez dire,
A répondu notre Hôte, *Un Auteur sans défaut*,
La Raison, dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Justement. A mon gré, la piece est assez plate.
Et puis blâmer Quinaut.... Avez-vous vu l'Astrate ?
C'est-là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur-tout l'*Anneau Royal* me semble bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en sa piece est une piece entiere.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
Il est vrai que Quinaut est un esprit profond,
A repris certain Fat, qu'à sa mine discrete,
Et son maintien jaloux j'ai reconnu Poëte :
Mais il en est pourtant qui pourroient le valoir.
Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin & de colere.
Peut-être, a dit l'Auteur, pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-vous ?
Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
Vous? mon Dieu, mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'Auteur sur le champ aigrement reparti.
Je suis donc un Sot, moi ? Vous en avez menti :
Reprend le Campagnard, & sans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, son assiette au visage,

Avez-vous vu l'Astrate, &c. *Sur tout l'Anneau Royal*, &c.] Astrate Roi de Tyr, Tragédie de Quinaut, fut représentée au commencement de l'année 1665. L'*Anneau Royal* fait le sujet de la Scene 3. & 4. de l'Acte 3e.

L'autre esquive le coup, & l'assiette volant,
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur se levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable :
Et chacun vainement se rouant entre-deux,
Nos braves s'accrochant, se prennent aux cheveux.
Aussi-tôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées :
En vain à lever tout, les Valets sont fort promts ;
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
  Enfin, pour arrêter cette lutte Barbare,
De nouveau on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et leur premiere ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire,
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment, que si pour l'avenir,
En pareille cochue on me peut retenir;
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie:
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'Août l'on mange des pois verts.





SATIRE IV.

À MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

La Satire IV. a été faite en l'année 1664. *immédiatement après la seconde Satire, & avant le Discours au Roi. M. Despréaux en conçut l'idée dans une converfation qu'il eut avec l'Abbé le Vayer & Moliere, dans laquelle on prouva par divers exemples que* tous les hommes font fous, & que chacun croit néanmoins être fage tout feul. *Cette propofition fait le fujet de cette Satire.*

D'Ou vient, cher LE VAYER, que l'Homme le moins fage
Croit toujours feul avoir la fageffe en partage :
Et qu'il n'eft point de Fou, qui par belles raifons
Ne loge fon voifin aux Petites-Maifons ?
Un pédant enivré de fa vaine fcience,
Tout hériffé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,

D'où vient, cher le Vayer.] M. l'Abbé le Vayer étoit fils unique de M. de la Mothe le Vayer, Confeiller d'Etat, Précepteur de Monfieur Philippe de France, frere unique du Roi. —— *Aux Petites-Maifons.*] Hôpital de Paris; où l'on enferme les Fous.

Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote
La raison ne voit goute & le bon sens radote.

D'autre part, un Galant, de qui tout le métier
Est de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ses foibles douceurs fatiguer tout le monde,
Condamne la science, & blâmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance est un titre d'esprit,
Que c'est des gens de Cour le plus beau privilége;
Et renvoie un Savant dans le fond d'un Collége.

Un Bigot orgueilleux, qui dans sa vanité
Croit duper jusqu'à Dieu par son zele affecté,
Couvrant tous ses défauts d'une sainte apparence;
Damne tous les Humains de sa pleine puissance.

Un libertin d'ailleurs, qui sans ame & sans foi,
Se fait de son plaisir une suprême loi,
Tient que ces vieux propos de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfants & des femmes;
Que c'est s'embarrasser de soucis superflus,
Et qu'enfin tout Dévot a le cerveau perclus.

En un mot, qui voudroit épuiser ces matieres;
Peignant de tant d'esprits les diverses manieres,
Il compteroit plutôt combien dans un Printems
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens;

Il compteroit plutôt, &c.] Ces deux vers sont imités de Juvenal, Satire 10. vers 220.

Propriùs expediam, quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Guénaud & l'antimoine.] Dans le tems que cette

Et combien la Neveu devant son mariage,
A de fois au public vendu son pucelage.
Mais, sans errer envain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots;
N'en déplaise à ces Fous nommés Sages de Grece;
En ce monde il n'est point de parfaite sagesse :
Tous les hommes sont fous, & malgré tous leurs soins,
Ne différent entre eux que du plus & du moins :
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes séparent,
Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
L'un à droite, l'autre à gauche, & courant vainement,
La même erreur les fait errer diversement :
Chacun suit dans le monde une route incertaine,
Selon que son erreur le joue & le promene;

Satire fut composée, la dispute des Médecins au sujet de *l'antimoine*, étoit dans sa plus vive chaleur. *Guénaud*, Médecin de la Reine, étoit à la tête de ceux qui en approuvoient l'usage: & le célebre Gui Patin, étoit un des plus grands ennemis de ce minéral. *Voyez le 23 Journal des Savans 1666.*

Et combien la Neveu devant son Mariage.] La *Neveu*, fameuse Courtisanne, morte avant la composition de cette Satire.

Comme on voit qu'en un bois, &c.] Horace, Satire 3. Liv. II.

——— *Velut Sylvis, ubi passim*
Palantes error, &c.

Et tel y fait l'habile, & nous traite de fous,
Qui sous le nom de sage est le plus fou de tous.
Mais quoi que sur ce point la Satire publie,
Chacun veut en sagesse ériger sa folie.
Et se laissant régler à son esprit tortu,
De ses propres défauts se fait une vertu.
Ainsi, cela soit dit pour qui veut se connoître;
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être;
Qui toujours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde soi-même en sévére Censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,
Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais chacun pour soi-même est toujours indulgent.
Un Avare idolâtre & fou de son argent,
Rencontrant la disette au sein de l'abondance,
Appelle sa folie une rare prudence,
Et met toute sa gloire & son souverain bien,
A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.

Un Avare idolatre.] Les six vers qui expriment ici le caractere de l'Avare, font imités d'Horace.

——— *Quid discrepat istis,*
Qui nummos aurumque recondit, &c.

A grossir un trésor qui ne lui sert de rien.] Après ces vers il y en avoit treize autres que l'Auteur a retranchés dans les dernieres éditions.

Dites-moi, pauvre esprit, ame basse & vénale,
Ne vous souvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triste état où le Ciel l'a réduit
Meurt de soif au milieu d'un fleuve qui le fuit!
Vous riez: savez-vous que c'est votre peinture,

Plus il le voit accru, moins il en fait l'usage.
Sans mentir l'avarice est une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de sens,
Qui jette, furieux, son bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete, à soi-même importune,
Se fait un embarras de sa bonne fortune.
Qui des deux, en effet est le plus aveuglé ?
L'un & l'autre à mon sens ont le cerveau troublé,
Répondra chez Frédoc, ce Marquis sage & rude,
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze & d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Que si d'un sort facheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance:
Vous le verrez bien-tôt les cheveux hérissés,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un Possédé que le Prêtre exorcise,

Et que c'est vous par-là que la fable figure ?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en servir,
Vous brulez d'une soif qu'on ne peut assouvir.
Vous nagez dans les biens, mais votre ame altérée,
Se fait de sa richesse une chose sacrée ;
Et tous ces vains trésors que vous allez cacher,
Sont pour vous un dépôt que vous n'osez toucher.
Quoi donc? De votre argent ignorez-vous l'usage?

Ces vers sont la traduction de ceux-ci d'Horace, Sat. I. Liv. I.

Tantus à labris, &c.

Répondra chez Frédoc.] *Frédoc* tenoit une Académie de jeu, très-fréquentée en ce tems-là.

:ter dans ses sermens tous les Saints de l'Eglise.
u'on le lie ; ou je crains, à son air furieux,
ue ce nouveau Titan n'escalade les Cieux.
Mais laissons-le plutôt en proie à son caprice;
a folie aussi-bien lui tient lieu de supplice.
l est d'autres erreurs dont l'aimable poison
D'un charme bien plus doux enivre la raison :
L'esprit dans ce nectar heureusement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'est-là sa folie.
Mais bien que ses durs vers, d'épithétes enflés,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage sifflés;
Lui-même il s'applaudit, & d'un esprit tranquille,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.
Que feroit-il, hélas ! si quelque audacieux
Alloit pour son malheur lui dessiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers & sans force & sans graces,
Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses,

Mais bien que ses durs vers.] Notre Auteur donne l'exemple avec le précepte : car il a affecté d'exprimer dans cet hémistiche qui est fort rude, la dureté qu'on trouve dans les vers de Chapelain.

Soient des moindres Grimauds chez Ménage sifflés.] Tous les Mercredis, l'Abbé Ménage tenoit chez lui une assemblée, où alloient beaucoup de petits esprits. *Voyez* son Dictionnaire étimologique, au mot *Grimaud.*

Montés sur deux grands mots, comme sur deux échasses.] Dans le Poëme de Chapelain on trouve

Ses termes sans raison l'un de l'autre écartés,
Et ses froids ornemens à la ligne plantés ?
Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée !
  Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bisarre eut le cerveau blessé :
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin fort expert en son art,
Le guérit par adresse ou plutôt par hasard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi ? Vous payer ? lui dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,

plusieurs vers composés de deux grands mots, dont chacun remplit la moitié du vers. Notre Auteur pour se moquer de ces mots gigantesques, citoit ordinairement ce vers de Chapelain :

De ce fourcilleux Roc l'inébranlable cime.

Et il disposoit ce vers, comme il est ici à côté.

Roc
De ce fourcilleux
l'inébranlable cime.

Dans cette disposition il semble que le mot *Roc* soit monté sur deux échasses, qui sont *fourcilleux*, & *inébranlable.*

Il y a dans ce Poëme plusieurs autres vers pareils.

D'insuportables maux *une suite enchaînée.*

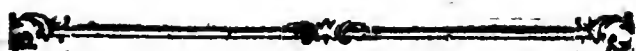
Des fourcilleuses tours *sapper le fondement.*

Jadis certain Bigot.] Horace décrit la folie d'un Citoyen d'Argos, lequel étant seul assis sur le théatre, où il ne paroissoit ni Acteurs, ni Spectateurs, s'imaginoit entendre les plus belles Tragédies du monde.

En me tirant d'erreur, m'ôte du Paradis ?
J'approuve ſon courroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remord importun vient brider nos deſirs.
La Fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles,
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toujours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon tems à prêcher.
En vain certains Rêveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Penſent aller par elle à la Félicité.
C'eſt elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre :
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent, eſt le plus ſatisfait.

Souvent, comme Joli.] Prédicateur fameux, qui étoit extrêmement touchant & pathétique. Il étoit alors Curé de Saint Nicolas des Champs. Il fut enſuite nommé à l'Evêché de Saint Pol de Leon en Bretagne, & peu de tems après il obtint l'Evêché d'Agen. Il étoit né en 1610. à Buzy ſur l'Orne, dans le Diocèſe de Verdun en Loraine, & il mourut en 1678.





SATIRE V.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

Cette Satire a été faite en l'année 1665. L'Auteur fait voir que la véritable Nobleſſe conſiſte dans la Vertu, indépendamment de la Naiſſance. Juvenal a traité la même matiere dans la Satire VIII.

LA Nobleſſe, DANGEAU, n'eſt pas une chimere,
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſévére,
Un homme iſſu d'un ſang fécond en demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes ayeux.
  Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du mérite d'autrui,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de lui.
Je veux que la valeur de ſes ayeux antiques,
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets pour honorer leur nom,

Et que l'un des Capets.... Ait de trois Fleurs de lis, &c.] L'illuſtre Maiſon d'Eſtaing porte les armes de France, par conceſſion du Roi Philippe-Auguſte, qui étoit un des deſcendans de *Hugues-Capet*, Chef de la troiſieme race de nos Rois. Philippe-Auguſte, ayant été ren-

Ait de trois fleurs de lis doré leur écusson.
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de Héros célebres dans l'Histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins, qu'ont épargnés les vers;
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lâche & molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance,
Vanter le faux éclat de sa haute naissance,
On diroit que le Ciel est soumis à sa loi,
Et que Dieu l'a paîtri d'autre limon que moi.
Enivré de lui-même, il croit dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
  Dites-moi, grand Héros, Esprit rare & sublime;
Entre tant d'animaux, qui sont ceux qu'on estime?

versé de dessus son cheval à la bataille de Bovines, *Déodat* ou *Lieudonné*, d'Estaing, l'un des vingt-quatre Chevaliers commis à la garde de la personne Royale, aida à tirer ce Prince du péril où il étoit, & sauva aussi l'Ecu du Roi, sur lequel étoient peintes ses Armes. En récompense d'un service si important, le Roi lui permit de porter les Armes de France, avec un Chef d'or pour brisure.

Dites-moi, grand Héros, &c.] Ces vers & les neuf suivans, sont une imitation de ceux-ci de Juvénal, Satire VIII.

Dic mihi, Teucrorum proles, &c.

On fait cas d'un Coursier, qui fier & plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur :
Qui jamais ne se lasse, & qui dans sa carriere
S'est couvert mille fois d'une noble poussiere :
Mais la postérité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charue.
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine.
La Vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.
Si vous êtes sorti de ces Héros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Respectez-vous les loix ? Fuyez-vous l'injustice ?
Savez-vous pour la gloire oublier le repos ;
Et dormir en plein champ le harnois sur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illustres marques.
Alors soyez issu des plus fameux Monarques ;

Mais la postérité d'Alfane & de Bayard.] *Alfane* & *Bayard*, suivant notre Auteur, sont les noms de deux Chevaux très-renommés dans nos vieux Romanciers.

La vertu, d'un cœur noble est la marque certaine.] Ce vers explique le sujet de cette Satire. Juvenal a dit :

Nobilitas, sola est atque unica Virtus,
Satire VIII.

Alors soyez issu des plus fameux Monarques, &c.] Juvenal dans la même Satire VIII.

Tunc licet à Pico numeres genus, &c.

Venez

Venez de mille Ayeux ; & si ce n'est assez,
Feuilletez à loisir tous les siecles passés ;
Voyez de quel Guerrier il vous plaît de descendre;
Choisissez de César, d'Achille ou d'Alexandre.
En vain un faux Censeur voudroit vous démentir,
Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
Ce long amas d'Ayeux que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.
Envain tout fier d'un sang que vous déshonorez;
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés.
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres:
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur;
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un Fou, dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-être, & ma Muse en fureur
Verse dans ses discours trop de fiel & d'aigreur.
Il faut avec les Grands un peu de retenue.
Hé bien, je m'adoucis. Votre race est connue.
Depuis quand? Répondez. Depuis mille ans entiers;

Sont autant de témoins.] Juvenal au même endroit.
Incipit ipsorum contra te stare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.

Depuis mille ans entiers.] Perse, Sat. III. v. 28.
Stemmate quod Tusco ramum millesime ducis.

Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires ;
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres :
Leurs noms ſont échappés du naufrage des tems.
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fidelles,
Aux douceurs des Galans furent toujours rebelles ?
Et comment ſavez-vous, ſi quelque audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux ;
Et ſi leur ſang tout pur, ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece ?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſouiller la pureté !
Dans les tems bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence.
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix,
Le mérite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois ;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Héros, de ſoi-même empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin par le tems le mérite avili,
Vit l'Honneur en déroute & le Vice ennobli :
Et l'orgueil d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maîtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De-là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-tôt maint Eſprit, fécond en rêveries,

Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.] Les preuves de Nobleſſe ſe comptent par quartiers en progreſſion géométrique, quatre, huit, ſeize, trente-deux quartiers, &c. La plus haute preuve eſt ordinairement de trente-deux quartiers.

Inventa le Blafon avec les Armoiries ;
De fes termes obfcurs fit un langage à part,
Compofa tous ces mots de *Cimier* & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel*, & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans fon Mercure entaffe,
Une vaine folie enivrant la raifon,
L'Honneur trifte & honteux ne fut plus de faifon.
Alors, pour foutenir fon rang & fa naiffance,
Il fallut étaler le luxe & la dépenfe ;
Il fallut habiter un fuperbe Palais,
Faire par les couleurs diftinguer fes valets :
Et traînant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis fe reconnut aux Pages.
Bien-tôt pour fubfifter, la Nobleffe fans bien,
Trouva l'art d'emprunter & de ne rendre rien ;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiffa le Créancier fe morfondre à fa porte.
Mais pour comble à la fin, le Marquis en prifon,
Sous le faix des Procès vit tomber fa maifon.
Alors le Noble altier, preffé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance ;
Avec lui trafiquant d'un nom fi précieux,
Par un lâche contrat vendit tous fes Ayeux,
Et corrigeant ainfi la fortune ennemie,
Rétablit fon honneur à force d'infamie.
Car fi l'éclat de l'or ne releve le fang,
En vain l'on fait briller la fplendeur de fon rang ;
L'amour de vos Ayeux paffe en vous pour manie,

Et tout ce que Segoing.] Charles Segoing, Avocat, Auteur du *Tréfor Héraldique*, ou *Mercure Armorial*, imprimé en 1657. à Paris.

Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un homme eſt riche, il vaut toujours
ſon prix :
Et l'eût-on vu porter la Mandille à Paris,
N'eût-il de ſon vrai nom ni titre ni mémoire,
D'Hozier lui trouvera cent ayeux dans l'hiſtoire.
Toi donc, qui de mérite & d'honneur revêtu,
Des écueils de la Cour as ſauvé ta vertu,
DANGEAU, qui dans le rang où notre Roi t'appelle,
Le vois toujours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi que par l'éclat des lis,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis ;
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune ;
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune ;
Et de tout ſon honneur ne devant rien qu'à ſoi,
Montrer à l'univers ce que c'eſt qu'être Roi :
Si tu veux te couvrir d'un éclat légitime,
Vas par mille beaux faits mériter ſon eſtime :
Sers un ſi noble maître ; & fais voir qu'aujourd'hui
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de lui.

——*La Mandille à Paris.*] Mandille, eſt une eſpece de caſaque ou de manteau que les Laquais portoient autrefois, & même encore dans le tems que cette Satire fut compoſée. La Mandille étoit particuliere aux Laquais, & les faiſoit diſtinguer des autres Valets. Elle étoit compoſée de trois pieces, dont l'une leur pendoit ſur le dos, & les deux autres ſur les épaules. *Furetiere.*

D'Hozier lui trouvera, &c.] *Pierre d'Hozier,* généalogiſte de la Maiſon du Roi, Juge général des armes & blaſon de France.

SATIRE VI.

Cette Satire contient la description des embarras de Paris. Elle a été composée dans le même tems que la Satire premiere dont elle faisoit partie. C'est une imitation de la Satire III. de Juvenal.

Qui frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris?
Et quel fâcheux démon, durant les nuits entieres,
Rassemble ici les chats de toutes les goutieres.
J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi,
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'est pas tout encor. Les souris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats;
Plus importuns pour moi durant la nuit obscure,
Que jamais en plein jour ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conspire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voisinage;
Qu'un affreux serrurier, laborieux Vulcain,

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris.] Juvenal 3.
Plurimus hic æger moritur vigilando.

Car à peine les coqs, &c. Martial, L. IX. Ep. 69.
Nondum cristati rupere silentia galli, &c.

Qu'éveillera bien-tôt l'ardente soif du gain,
Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il apprête,
De cent coups de marteaux me va rompre la tête.
J'entends déja partout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir :
Tandis que dans les airs milles cloches émues,
D'un funebre concert font retentir les nues,
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourrir les vivans.
Encor je bénirois la bonté souveraine,
Si le ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais si seul en mon lit je peste avec raison,
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la presse
D'un peuple d'importuns qui fourmillent sans cesse.
L'un me heurte d'un ais, dont je suis tout froissé.
Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance,
D'un pas lugubre & lent vers l'église s'avance :
Et plus loin des laquais l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les passans.
Des paveurs en ce lieu me bouchent le passage.

En quelqu'endroit que j'aille, &c.] Ce vers & les trois suivans sont imités de Juvénal, 3. 243.

——— *Nobis properantibus obstat*
Unda prior, &c.

Là d'un Enterrement, Horace; L. II. Ep. 2. v. 78.
Tristia robustis luctantur funera plaustris.

Là je trouve une croix de funeste présage :
Et des couvreurs, grimpés au toît d'une maison,
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.
Là sur une charette une poutre branlante,
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux attelés à ce fardeau pesant,
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.
D'un carosse en tournant il accroche une roue;
Et du choc le renverse dans un grand tas de boue :
Quand un autre à l'instant, s'efforçant de passer,
Dans le même embarras se vient embarrasser.
Vingt carosses bien-tôt arrivant à la file,
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :
Et pour surcroît de maux, un sort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en sonnant augmentent le murmure.
Aussi-tôt cent chevaux dans la foule appellés,
De l'embarras qui croît ferment les défilés,

——*Une Croix de funeste présage*] C'est une de ces croix, composées de deux lattes attachées au bout d'une corde, que les Maçons & les Couvreurs sont obligés de suspendre devant les maisons sur lesquelles ils travaillent, afin d'avertir les Passans de n'en pas approcher.

Là sur une charette, &c.] Juvénal, Sat. III. v. 254.
——— *Modo longa coruscat*,
Sarraco veniente, abies, &c.

Et Horace parlant des mêmes embarras, L. II. Ep. 2.
Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum, &c.

Et par tout des paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſés confuſément,
Dieu pour s'y faire ouir, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſachant plus tantôt à quel Saint me vouer,
Je me mets au hazard de me faire rouer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe;
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe:
Et n'oſant plus paroître en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent pour m'achever, il ſurvient une pluie,
On diroit que le ciel, qui ſe fond tout en eau,
Veuille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la rue au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavés forme un étroit paſſage.
Le plus hardi laquais n'y marche qu'en tremblant;
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.
J'y paſſe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.

Font voir les barricades.] L'Auteur déſigne ici celles qui ſe firent à Paris, au mois d'Août 1648. pendant la Guerre de la Fronde.

Guenaud ſur ſon cheval, &c.] *Guenaud*, fameux Médecin, dont il a été parlé dans la Satire IV. vers 32.

Car sitôt que du soir les ombres pacifiques
D'un double cadenat font fermer les boutiques,
Que retiré chez lui, le paisible marchand,
Va revoir ses billets & compter son argent.
Que dans le Marché-neuf tout est calme & tranquille,
Les voleurs à l'instant s'emparent de la ville.
Le bois le plus funeste & le moins fréquenté,
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévue
Engage un peu trop tard au détour d'une rue.
Bien-tot quatre bandits lui serrant les côtés,
La bourse : il faut se rendre; ou bien non, résistez,
Afin que votre mort, de tragique mémoire,
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.
Pour moi, fermant ma porte, & cédant au sommeil,
Tous les jours je me couche avecque le soleil.
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.
Des filoux effrontés, d'un coup de pistolet,

Car si-tôt que du soir les ombres pacifiques, &c.] Juvénal, Satire III. vers 102.

——— *Nam qui spoliet te*
Non decrit, &c.

Que dans le marché-neuf, &c.] Place de Paris, destinée à tenir le marché, entre le Pont S. Michel, & le petit pont de l'Hôtel Dieu.

Les Voleurs à l'instant s'emparent de la ville.] Les dangers étoient alors d'autant plus grands, qu'il n'y avoit point encore de lanternes dans les rues, & que la garde de nuit étoit moins forte qu'à présent.

Ebranlent ma fenêtre, & percent mon volet.
J'entens crier par tout : au meurtre, on m'assassine ;
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.
Tremblant & demi-mort, je me leve à ce bruit,
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,
Fait de notre quartier une seconde Troie ;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin sous mille crocs la maison abîmée,
Entraîne aussi le feu qui se perd en fumée.
Je me retire donc encore pâle d'effroi :
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour reposer un effort inutile ;
Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,
Avoir loin de la rue un autre appartement.
Paris est pour un riche un pays de Cocagne.
Sans sortir de la ville, il trouve la campagne.
Il peut dans son jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Recéler le printems au milieu des hivers,
Et foulant le parfum de ses plantes fleuries,
Aller entretenir ses douces rêveries.
Mais moi, grace au destin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaît à Dieu.

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.] Juvenal, Satire III. vers 235.
——— *Magnis opibus dormitur in Urbe.*

——*Un pays de Cocagne.*] Pays imaginaire, où les habitans vivent dans une heureuse abondance sans rien faire.

SATIRE VII.

Cette Satire a été faite immédiatement après la Satire premiere & la fixieme, à la fin de l'année 1663. L'Auteur délibere avec sa Muse, s'il doit continuer à composer des Satires; mais comme son génie l'entraîne de ce côté-là, il se détermine enfin à suivre son inclination. Horace lui a fourni cette idée dans la Satire I. du Livre 2.

MUSE, changeons de stile, & quittons la Satire,
C'est un méchant métier que celui de médire:
A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
Le mal qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie,
Et tel mot, pour avoir réjoui le lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panégirique,
Peut pourrir à son aise au fond d'une boutique,
Ne craint point du public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blâme en le lisant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ses plaisans accès qui se croit tout permis,
De ses propres rieurs se fait des ennemis.
Un discours trop sincere aisément nous outrage.
Chacun dans ce miroir pense voir son visage;

Et tel, en vous lisant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.
Muse c'est donc en vain que la main nous démange.
S'il faut rimer ici, rimons quelque louange,
Et cherchons un héros, parmi cet univers,
Digne de notre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort en vain je vous anime:
Je ne puis pour louer rencontrer une rime.
Dès que j'y veux rêver, ma veine est aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts;
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcés que ceux de la Pucelle.
Je pense être à la gêne, & pour un tel dessein,
La plume & le papier résistent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je souhaite;
Alors, certes alors je me connois Poëte:
Phébus, dès que je parle, est prêt à m'exaucer:
Mes mots viennent sans peine, & courent se placer.
Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette ville,
Ma main, sans que j'y rêve, écrira Raumaville?
Faut-il d'un sot parfait montrer l'original;
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je sens que mon esprit travaille de génie.
Faut-il d'un froid rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent sur le papier.
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,

—— *D'abord trouve Sofal.*] *Sofal*, nom en l'air, aussi-bien que *Raumaville*.

Je rencontre à la fois Perrin, & Pelletier.] L'Abbé *Perrin* avoit été introducteur des Ambas-

Bonnecorse, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Aussi-tôt je triomphe, & ma Muse en secret
S'estime, s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'est en vain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-même.
En vain je veux au moins faire grace à quelqu'un :
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun ;
Et sitôt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.
Le mérite pourtant m'est toujours précieux ;
Mais un fat me déplait, & me blesse les yeux :
Je le poursuis partout, comme un chien fait sa proie,
Et ne le sens jamais, qu'aussi-tôt je n'aboye.
Enfin, sans perdre tems en de si vains propos,
Je sais coudre une rime au bout de quelques mots ;

fadeurs de Gaston de France, Duc d'Orléans. Il a traduit en vers françois l'Enéide de Virgile, & il a fait plusieurs autres Poésies qui furent imprimées en 1661. Cet Abbé fut le premier qui obtint en 1669. le privilége d'établir en France des opera à l'imitation de Vénise ; mais en 1672. il fut obligé de le céder au célebre Lulli. Pierre Perrin étoit né à Lyon.

Bonnecorse, Pradon, Collètet, Titreville.] On parlera de *Pradon*, sur le dernier vers de l'Epitre VII. & de *Bonnecorse*, sur le vers 64. de l'Epitre IX.

Collètet :- Guillaume Colletet de l'Académie Françoise, mort en 1659.

Titreville. Poëte très-obscur, dont il y a quelques vers dans les recueils de Poésies.

Je sais coudre une rime, &c.] Horace L. I. Sat. 4.
——— *Neque enim concludere versum Dixeris esse satis*, &c.

Souvent j'habille en vers une maligne prose.
C'est par-là que je vaux, si je vaux quelque chose.
Ainsi, soit que bien-tôt, par une dure loi,
La mort d'un vol affreux vienne fondre sur moi:
Soit que le ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Dût ma Muse par-là choquer tout l'univers,
Riche, gueux, triste ou gai, je veux faire des vers.
Pauvre esprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modere ces bouillons de ta mélancolie;
Et garde qu'un de ceux que tu penses blâmer,
N'éteigne dans ton sang cette ardeur de rimer.
Hé quoi? Lors qu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de sa bile,
Et vengeant la Vertu par des traits éclatans,
Alloit ôter le masque aux vices de son tems:
Ou bien quand Juvenal, de sa mordante plume,
Faisant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, après tout, d'une fureur si vaine!

Ainsi, soit que bien-tôt, par une dure loi, &c.] Ce vers & les dix-sept suivans sont imités d'Horace, Satire I. Liv. 2.

Ne longum faciam, &c.

Hé quoi? lorsqu'autrefois, Horace après Lucile, &c.] Horace au même endroit.

——— *Quid, cum est Lucilius ausus*
Primus in hunc operis componere carmina morem?
Detrahere & pellem, &c.

Perſonne ne connoît ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Groſſir impunément les feuillets d'un recueil.
A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque ami, que charme la ſatire,
Qui me flatte peut-être, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'auteur.
Enfin, c'eſt mon plaiſir : je me veux ſatisfaire;
Je ne puis bien parler, & ne ſaurois me taire,
Et dès qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit;
Je ne réſiſte point au torrent qui m'entraîne.

Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine,
Ma main pour cette fois commence à ſe laſſer,
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

On ne voitpoint mes vers, &c.] Horace, Satire 4. du Liv. 1.

Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus inſulet ſulgit, Hermogeniſque Tigelli.

——*A l'envi de Montreuil.*] Mathieu de Montreuil, fils d'un Avocat de Paris, naquit en 1620. Il a toujours porté l'habit écléſiaſtique ſans être lié aux Ordres. Il avoit de l'eſprit, & ſes poéſies lui donnerent de la réputation, mais il affecta un peu trop de faire mettre ſes vers dans les recueils de poéſies choiſies que les Libraires faiſoient imprimer. Il mourut à Valence au mois de Juillet 1691.

A peine quelquefois je me force à les lire, &c.] Horace au même endroit:

Non recito cuiquam, niſi amicis idque coactus;
Non ubi vis coramve quibuſlibet.

SATIRE VIII.

À M. MOREL,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Cette Satire, que l'Auteur nommoit la Satire de l'homme, fut composée en 1667. Elle est tout-à-fait dans le goût de Perse, & marque un Philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des hommes. Elle est adressée à M. Morel, Docteur de Sorbonne, qui étoit de Châlons en Champagne, d'une bonne famille de Robe. Il mourut à Paris le 30. d'Avril 1679. étant Doyen de la faculté de Théologie, & Chanoine Théologal de Paris.

DE tous les animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi, dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oui
sans doute.
Ce discours te surprend, docteur, je l'apperçoi.
L'homme de la nature est le chef & le Roi.
Bois, pré, champs, animaux, tout est pour son usage,

Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout tems la raison fut son lot.
Mais de-là je conclus que l'homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
Répons-moi donc, docteur, & mets-toi sur les bancs.
Qu'est-ce que la sagesse? Une égalité d'ame
Que rien ne peut troubler, qu'aucun desir n'enflamme,
Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrés.
Or cette égalité dont se forme le sage,
Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage?
La fourmi tous les ans traversant les guérets,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès,
Et dès que l'Aquillon, ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit l'hiver des biens conquis durant l'été.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconstante,
Paresseuse au printems, en hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.

La Fourmi tous les ans traversant les guérets, &c.] Horace, Satire I, Liv. I.

Parvula (nam exemplo est) magni Formica laboris, &c.

—— *Au retour du Bélier.*] C'est-à-dire, au re-

Mais l'homme sans arrêt dans sa course insensée,
Voltige incessamment de pensée en pensée.
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas,
Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite.
Moi? j'irois épouser une femme coquette?
J'irois par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a célébré Bussi.
Assez de sots sans moi feront parler la ville,
Disoit le mois passé ce marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piége arrêté,
Entre les bons maris pour exemple cité,
Croit que Dieu tout exprès d'une côte nouvelle,
A tiré pour lui seul une femme fidelle.
Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ses sentimens du soir.
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous momens d'esprit comme de mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc:
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc,

tour du Printems, car le Printems commence quand le Soleil entre dans le signe du Bélier.

Mais l'homme sans arrêt, &c.] Horace, Ep. 1. L. I.

— *Quid, mea cum pugnat sententia secum?*
Quid petiit, spernit; repetit, quod nuper omisit.
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.

— *Des saints qu'a célébré Bussi.*] Le Comte de Bussi-Rabutin avoit fait un petit livre, relié proprement en maniere d'heures, où, au lieu

Cependant à le voir plein de vapeurs légeres,
Soi-même se bercer de ses propres chimeres,
Lui seul de la nature est la base & l'appui,
Et le dixieme ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux, il est, dit-il, le maître;
Qui pourroit le nier? poursuis-tu, moi, peut-être;
Mais sans examiner, si vers les antres sourds,
L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours;
Et, si sur un édit des pâtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Libye:
Le maître prétendu, qui leur donne des loix,
Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois?
L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.
Le sommeil sur ses yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'avarice, il est tems de marcher.
Hé laissez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?

des images que l'on met dans les livres de prieres, étoient les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Et, ce que dans la suite il a lui-même condamné tout le premier; il avoit mis au bas de chaque portrait un petit discours en forme d'oraison ou de priere, accommodé au sujet.

Et si sur un Edit des Pâtres de Nubie, &c.] La Nubie est un grand Pays de l'Afrique, situé au midi du Royaume de Barca.

Le sommeil sur ses yeux commnce, &c.] Perse, Sat. 5. v. 132.

Manę piger stertis: surge, inquit Avaritia, &c.

A peine le soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pourquoi faire après tout ?
Pour courir l'Océan de l'un à l'autre bout,
Chercher jusqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en passer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amasser,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut souffrir la faim, & coucher sur la dure:
Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet,
N'avoir en sa maison ni meubles ni valet:
Parmi les tas de bled, vivre de seigle & d'orge;
De peur de perdre un liard, souffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin ? L'ignores-tu ?
Afin qu'un héritier bien nourri, bien vêtu,
Profitant d'un trésor en tes mains inutile,
De son train quelque jour embarrasse la ville.
Que faire ? Il faut partir. Les matelots son prêts,
Ou, si pour l'entraîner l'argent manque d'attraits,
Bien-tôt l'ambition & toute son escorte,

Raporter de Goa.] Capitale des Etats que les Portugais possédent dans les Indes Orientales.

Eût-on plus de trésors que n'en perdit Galet.] Fameux Joueur qui avoit gagné au jeu des sommes immenses, qu'il reperdit dans la suite. Il avoit fait bâtir à Paris l'Hôtel de Sulli, dans la rue Saint Antoine; mais il le joua dans un coup de dez. Après avoir perdu tout son bien, il alloit encore jouer, dit-on, avec les Laquais dans les rues, & même sur les degrés de la Maison qui lui avoit appartenu.

Dans le sein du repos, vient le prendre à main forte :
L'envoie en furieux au milieu des hasards,
Se faire estropier sur les pas des Césars,
Et cherchant sur la bréche une mort indiscrete,
De sa folle valeur embellir la Gazette.
Tout beau, dira quelqu'un ; raillez plus à propos ;
Ce vice fut toujours la vertu des héros.
Quoi donc ? à votre avis fut-ce un fou qu'Alexandre ?
Qui ? cet écervelé, qui mit l'Asie en cendre ?
Ce fougueux l'Angeli, qui de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvoit trop serré :
L'enragé qu'il étoit, né roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & sage prince,
S'en alla follement, & pensant être Dieu,
Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;
Et traînant avec soi les horreurs de la guerre,
De sa vaste folie emplir toute la terre.
Heureux ! si de son tems, pour cent bonnes raisons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maisons ;
Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,
Par avis de parens, enfermé de bonne heure.
Mais sans nous égarer dans ces digressions,

Ce fougueux l'Angeli.] Voyez le vers 112. de la Satire I. & la remarque sur ce vers, où il est parlé de l'*Angeli*.

Maître du monde entier, s'y trouve trop serré.] Juvenal, Satire X. v. 168.

Unus Pelæo juveni non sufficit orbis
Æstuat infelix angusto limine mundi.

Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions ;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres
Dogmatiſer en vers, & rimer par chapitres :
Laiſſons-en diſcourir la Chambre & Coëffeteau ;
Et voyons l'homme enfin par l'endroit le plus beau.
Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obéit à des loix,
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans loix & ſans police,
Sans craindre archers, prévôt, ni ſuppôt de juſtice
Voit-on les loups brigans, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie,

Traiter comme Sénaut, toutes les paſſions.] Le P. Jean-François Sénaut, général de la congrégation de l'Oratoire, a fait un traité *de l'uſage des Paſſions.*

Laiſſons-en diſcourir la Chambre & Coëffeteau.] Martin Cureau *de la Chambre*, Médecin ordinaire du Roi, a fait *Le Caractere des Paſſions*, outre pluſieurs autres ouvrages. Il étoit de l'Académie Françoiſe, & mourut à Paris au mois de Novembre 1669. âgé de 76. ans. Nicolas *Coëffeteau*, Religieux de l'Ordre de S. Dominique, nommé à l'Evêché de Marſeille, a compoſé *le Tableau des paſſions humaines, leurs cauſes & leurs effets.*

Voit-on les loups brigans, &c.] Horace, Epode VII.

Neque hic lupis mos, ut fuit leonibus
Unquam, niſi in diſpar, feris.

Un tigre en factions partager l'Hyrcanie ?
L'ours a-t-il dans les bois la guerre avec les ours ?
Le vautour dans les airs fond-il sur les vautours?
A-t-on vu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre république,
Lions contre lions, parens contre parens,
Combattre follement pour le choix des tirans?
L'animal, le plus fier qu'enfante la nature,
Dans un autre animal respecte sa figure,
De sa rage avec lui modere les accès,
Vit sans bruit, sans débats, sans noise, sans procès.
Un aigle, sur le champ, prétendant droit d'aubaine,
Ne fait point appeller un aigle à la huitaine.
Jamais contre un renard chicanant un poulet,
Un renard de son sac n'alla charger Rolet.
Jamais la biche en rut, n'a pour fait d'impuissance,
Traîné du fond des bois un cerf à l'audience;
Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès

——*Partager l'Hyrcanie.*] Province de la Perse au midi de la mer Caspienne.

Un aigle sur un champ prétendant droit d'aubaine.] Le droit d'aubaine est le droit de prendre la succession d'un étranger qui meurt en France. Ce droit appartient au Roi seul dans son Royaume.

Un renard de son sac n'alla charger Rolet.] Procureur au Parlement, dont il a été parlé dans la Satire I. v. 52.

Et jamais Juge entre eux ordonnant le congrès, &c.] Le congrès est une preuve honteuse qui se faisoit en présence de chirurgiens & de matrônes, par ordonnance des Juges ecclésiastiques, quand une femme demandoit la dissolution du mariage, à cause de l'impuissance du mari,

De ce burlesque mot n'a sali ses arrêts.
On ne connoît chez eux ni placets, ni requêtes;
Ni haut ni bas conseils, ni chambre des enquêtes;
Chacun l'un avec l'autre en toute sûreté,
Vit sous les pures loix de la simple équité.
L'homme seul, l'homme seul, en sa fureur extrême,
Met un brutal honneur à s'égorger soi-même.
C'étoit peu que sa main, conduite par l'Enfer;
Eût paîtri le salpêtre, eût éguisé le fer.
Il falloit que sa rage à l'univers funeste,
Allât encor de loix embrouiller un Digeste,
Cherchât pour l'obscurcir des gloses, des docteurs,
Accablât l'équité sous des monceaux d'auteurs,

Ces deux vers qui frapperent M. le premier Président de Lamoignon, ne contribuerent pas peu à faire abolir l'usage du *congrès*. En effet, depuis la publication de cette Satire, toutes les fois qu'il se présenta au Parlement quelque contestation au sujet du *congrès*, ce sage Magistrat se déclara contre cette épreuve. M. de Lamoignon, son fils, Avocat Général, portant la parole en 1674. dans une cause de cette espece, témoigna la juste horreur que l'on devoit avoir de cet usage odieux, qui offense, dit-il, les bonnes mœurs, la Religion, la Justice, & la Nature même. Enfin, en 1677. M. le premier Président de Lamoignon prononça un Arrêt en forme de réglement, qui abolit pour toujours la preuve inutile & infame du congrès, *Journal du Palais, Tome* 3. *p.* 169. *& Tome* 5. *p.* 1.

C'étoit peu que sa main, &c.] Juvenal, au même endroit.

Ast homini ferrum lethale incude nefanda
Produxisse parum est,

Et

t pour comble de maux apportât dans la France
)es harangueurs du tems l'ennuyeuse éloquence.
Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter ?
.'homme a ses passions ; on n'en sauroit douter ;
l a comme la mer ses flots & ses caprices.
/Iais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'homme enfin, dont l'art audacieux,
Dans le tour d'un compas a mesuré les cieux ?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A fouillé la nature, en a percé les causes ?
Les animaux ont-ils des universités ?
Voit-on fleurir chez eux des quatre facultés ?
Y voit-on des savans en Droit, en Medécine,
Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine ?
Non sans doute, & jamais chez eux un medécin
N'empoisonna les bois de son art assassin.
Jamais docteur armé d'un argument frivole,
Ne s'enroua chez eux sur les bancs d'une école.
Mais sans chercher au fond, si notre esprit déçu
Sait rien de ce qu'il sait, s'il a jamais rien su.
Toi-même, répons-moi. Dans le siecle où nous sommes,
Est-ce au pied du savoir qu'on mesure les hommes ?

Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux.] Virgile, Eglog. III. v. 41.

Descripsit radio totum qui Gentibus Orbem.

Et Horace, Ode 28. Liv. I.

Aërias tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum.

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir ?
Dit un pere à son fils, dont le poil va fleurir ;
Prens-moi le bon parti : laisse-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.
C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.
Que de biens, que d'honneur sur toi s'en vont pleuvoir !
Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences,
Prens, au lieu d'un Platon, le guidon des Finances ;
Sache quelle province enrichit les traitans :
Combien le sel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurci-toi le cœur. Sois arabe, corsaire,
Injuste, violent, sans foi, double, faussaire.
Ne va point sottement faire le généreux.
Engraisse-toi, mon fils, du suc des malheureux ;
Et trompant de Colbert la prudence importune,

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir.] Horace, Art Poëtique, vers 325.
Romani pueri longis rationibus assem
Discunt in partes centum diducere, &c.

Cent francs au denier cinq combien font-ils ? Vingt livres.] C'est un Usurier qui parle, & qui au lieu d'interroger son fils sur le pied du denier vingt, qui est l'intérêt légitime, l'interroge sur le pied du denier cinq, qui est un intérêt exorbitant.

—— *Le Guidon des Finances.*] Livre qui traite des droits & revenus du Roi, & de tout ce qui concerne les Finances.

Et trompant de Colbert.] Ministre & Sécrétaire d'Etat, Controlleur Général des Finances.

Va par tes cruautés mériter la fortune.
Aussi-tôt tu verras poëtes, orateurs,
Rhéteurs, grammairiens, astronomes, docteurs;
Dégrader les héros, pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces,
Te prouver à toi-même en Grec, Hébreux, Latin,
Que tu sais de leur art & le fort & le fin.
Quiconque est riche est tout. Sans sagesse il est sage,
Il a, sans rien savoir, la science en partage.
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
Il est aimé des grands, il est chéri des belles:
Jamais sur-intendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'est ainsi qu'à son fils un Usurier habile,
Trace vers la richesse une route facile:
Et souvent tel y vient, qui sait pour tout secret,
Cinq & quatre font neuf, ôtez deux, reste sept.
  Après cela, docteur, va pâlir sur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible:
Perce la sainte horreur de ce livre divin:
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin:
Débrouille des vieux tems les querelles célébres;
Eclairci des Rabins les savantes ténébres:
Afin qu'en ta vieillesse, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux faquin,
Qui, pour digne loyer de la Bible éclaircie,

Quiconque est riche est tout, &c.] Horace, Liv. I. Ep. 6. vers 36.
Scilicet uxorem cum dote, &c.

Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, si ton cœur aspire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs ;
Et prenant désormais un emploi salutaire,
Mets-toi chez un banquier, ou bien chez un notaire.
Laisse-là Saint Thomas s'accorder avec Scot :
Et conclus avec moi qu'un docteur n'est qu'un sot.
Un docteur, diras-tu ? Parlez de vous, Poëte.
C'est pousser un peu loin votre Muse indiscrete.
Mais sans perdre en discours le tems hors de saison,
L'homme, venez au fait, n'a-t-il pas la raison ?
N'est-ce pas son flambeau, son pilote fidele ?
Oui : Mais de quoi lui sert que sa voix lui rapelle ?
Si sur la foi des vents tout prêt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil, qu'il ne l'aille choquer.
Et que sert à Cotin la raison qui lui crie,
N'écri plus, guéri-toi d'une vaine furie,
Si tous ces vains conseils, loin de la réprimer,
Ne font qu'accroître en lui la fureur de rimer ?
Tous les jours de ses vers, qu'à grand bruit il récite,
Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.
Car lorsque son démon commence à l'agiter,

* *Laisse-là St. Thomas s'accorder avec Scot.*] Les disputes des Thomistes & des Scotistes sont fameuses dans les écoles. Jean Duns, vulgairement appellé *Scot*, parce qu'il étoit Ecossois, fut surnommé le Docteur subtil; ses opinions sont souvent opposées à celles de St. Thomas,

† *Il met chez lui voisins, parens, amis en fuite.*] Horace, Art Poëtique, vers 474.

Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus

Tout, jusqu'à sa servante, est prêt à déserter.
Un âne, pour le moins, instruit par la nature,
A l'instinct qui le guide, obéit sans murmure,
Ne va point follement de sa bisarre voix
Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.
Sans avoir la raison, il marche sur sa route;
L'homme seul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit
goute;
Réglé par ses avis, fait tout à contre-tems,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raison ni sens.
Tout lui plaît & déplaît, tout le choque & l'oblige.
Sans raison il est gaï, sans raison il s'afflige.
Son esprit au hasard aime, évite, poursuit,
Défait, refait, augmente, ôte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les ours ni les pantheres;
S'effrayer sottement de leurs propres chimeres?
Plus de douze attroupés craindre le nombre impair?
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'homme, dis-moi, vit-il la bête folle
Sacrifier à l'homme, adorer son idole,
Lui venir, comme au Dieu des saisons & des vents,
Demander à genoux la pluie ou le beau tems?
Non. Mais cent fois la bête a vu l'homme hypo-
condre,
Adorer le métal que lui-même il fit fondre;
A vu dans un pays les timides mortels

Défait, refait, augmente, &c.] Horace 1 Epit. 1. v. 100.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis, &c

Trembler aux pieds d'un singe assis sur leurs autels ;
Et sur le bord du Nil les peuples imbéciles,
L'encensoir à la main, chercher les Crocodiles,
Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux ?
Que peut servir ici l'Egypte & ses faux dieux ?
Quoi ? me prouverez-vous par ce discours profane,
Que l'homme, qu'un docteur est au-dessous d'un âne,
Un âne, le jouet de tous les animaux,
Un stupide animal, sujet à mille maux ;
Dont le nom seul en soi comprend une Satire ?
Oui, d'un âne ; & qu'a-t-il qui nous excite à rire ?
Nous nous moquons de lui ; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur sur nos défauts s'exprimer à son tour ;
Si, pour nous réformer, le ciel prudent & sage
De la parole enfin lui permettoit l'usage ;
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il se dit tout bas :
Ah ! docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penser, lorsque dans une rue,
Au milieu de Paris il promene sa vue,
Qu'il voit de toutes parts les hommes bigarrés,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrés,
Que dit-il, quand il voit, avec la mort en trousse,
Courir chez un malade un assassin en housse :
Qui trouve de pédans un escadron fourré

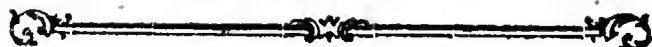
Trembler aux pieds d'un singe, &c.] Juvenal commence ainsi sa XV Satire.

Quis nescit, Volusi Bithynices, qualia demens Ægyptus portenta colat, &c.

Suivi par un Recteur de bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Justice, en grosse compagnie,
Mener tuer un homme avec cérémonie ?
Que pense-t-il de nous, lorsque sur le midi,
Un hasard au Palais le conduit au jeudi ;
Lorsqu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La chicane en fureur mugir dans la grand-sale ?
Que dit-il, quand il voit les juges, les huissiers,
Les clercs, les procureurs, les sergens, les greffiers ?
O ! que si l'âne alors, à bon droit misantrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au tems d'Esope
De tous côtés, docteur, voyant les hommes fous;
Qu'il diroit de bon cœur, sans en être jaloux,
Content de ses chardons, & secouant la tête :
Ma foi, non plus que nous, l'homme n'est qu'une bête !

Suivi par un Recteur, &c.] L'Université de Paris fait ses processions quatre fois l'année. Le Recteur y assiste avec ses supôts. Les quatre Facultés, de Théologie, de Droit, de Médecine, & des Arts, marchent aussi à leur rang & avec les habits qui leur sont propres.





SATIRE IX.

Cette Satire est entiérement dans le goût d'Horace ; M. Despréaux, sous prétexte de censurer ses propres défauts, y tourne adroitement en ridicule une foule d'Auteurs qui s'étoient servis des expressions les plus grossieres, en critiquant la liberté qu'il s'étoit donnée de nommer dans ses premieres Satires des Auteurs encore vivans. Il la composa en 1667 ; *mais il ne la fit imprimer que l'année suivante.*

C'Est à vous, mon esprit, à qui je veux parler?
Vous avez des défauts que je ne puis celer ;
Assez & trop long-tems ma lâche complaisance,
De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir, dans vos libres caprices,
Discourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du mérite & du prix des auteurs,
Et faire impunément la leçon aux docteurs,
Qu'étant seul à couvert des traits de la satire ;
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond sai bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
Je ris, quand je vous vois, si foible & si stérile,
Prendre sur vous le soin de réformer la ville,

Dans vos discours chagrins plus aigre & plus mordant,
Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete,
Sans l'aveu des neufs sœurs, vous a rendu poëte?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens transports,
Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
Qui vous a pû souffler une si folle audace?
Phébus a-t-il pour vous applani le parnasse?
Et ne savez-vous pas, que sur ce mont sacré,
Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré:
Et qu'à moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?
Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
Cet ascendant malin, qui vous force à rimer;
Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
Osez chanter du Roi les augustes merveilles;
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers?
Et par l'espoir du gain votre muse animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.

—— *Ou Gautier en plaidant.*] Claude *Gautier* Avocat fameux, & très-mordant, qui mourut le 16 de Septembre 1666. âgé de 76. ans.

Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré.] Horace, Art. Poëtique.

Si paulum à summo discessit, vergit ad imum.

Cet ascendant malin, &c.] Horace, Sat. I. Liv. II.

Aut si tantus amor scribendi te rapit, &c.

Mais en vain, dites-vous, je pense vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
Tout chantre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la discorde étouffée;*
Peindre *Bellonne en feu tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts,
Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
Racan pourroit chanter sur le ton d'un Homere;
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hasard,
Que l'amour de blâmer fit poëtes par art;
Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
Un poëme insipide & sottement flatteur,
Déshonore à la fois le héros & l'auteur.
Enfin de tels projets passent notre foiblesse,
Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,
Cache le noir venin de sa malignité.
Mais dussiez-vous en l'air voir vos aîles fondues,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nues,
Que d'aller sans raison, d'un style peu chrétien,

Et le Belge effrayé, &c.] Cette Satire a été faite dans le tems que le Roi prit Lille, au mois d'Août 1667.

Racan pourroit chanter, &c.] Honorat de Bueil, Marquis de Racan, Poëte estimé. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 1670.

Mais pour Cotin & moi, &c. Juvenal, Sat. I.
Si natura negat, facit indignatio versum,
Qualemcumque potest, quales ego, vel Cluvienus.

Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
Et du bruit dangereux d'un livre téméraire,
A vos propres périls enrichir le libraire.
Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité :
Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures,
Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?
Combien, pour quelque mois, ont vû fleurir leur livre,
Dont les vers en paquets se vendent à la livre ?
Vous pourrez voir un tems vos écrits estimés,
Courir de main en main par la ville semés :
Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
Suivre chez l'épicier Neuf-Germain & la Serre :
Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loisir des laquais & des pages,
Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.] Claude Saumaise savant critique & commentateur, a éclairci une infinité d'endroits obscurs & difficiles des Auteurs anciens : il mourut en 1663.

—— *Louis de Neuf-Germain*, étoit un Poëte ridicule & extravagant, qui vivoit sous le regne de Louis XIII. On a parlé de *la Serre* sur le vers 176. de la Satire III.

—— *Les rebords du Pont-neuf.*] Où d'ordinaire on étale les livres de rebut.

Servir de fecond tome aux airs du Savoyard !

Mais je veux que le fort par un heureux caprice ;
Faffe de vos Ecrits profpérer la malice,
Et qu'enfin votre livre aille, au gré de vos vœux ;
Faire fiffler Cotin chez nos derniers neveux.
Que vous fert-il qu'un jour l'avenir vous eftime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produifent rien pour fruits de leurs bons mots,
Que l'effroi du public, & la haine des fots ?
Quel démon vous irrite, & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaît. Qui vous force à le lire ?
Laiffez mourir un fat dans fon obfcurité.
Un auteur ne peut-il pourrir en fûreté ?
Le Jonas inconnu feche dans la pouffiere.
Le David imprimé n'a point vû la lumiere.
Le Moyfe commence à moifir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui font morts font morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'auteurs, pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Hainaut ;
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,

Servir de fecond tome aux airs du Savoyard.] Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les Chanfons. Elles font imprimées en un petit volume, fous ce titre : *Recueil nouveau des Chanfons du Savoyard, par lui feul chantées à Paris.*

Le Jonas inconnu, &c. *Le David imprimé*, &c. *Le Moyfe*, &c. Poëmes héroïques qui n'ont pas réuffi.

Que vous ont fait Per-

Dont les noms en cent lieux, placés comme en
leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hémistiches?
Ce qu'ils font vous ennuye. O le plaisant détour!
Ils ont bien ennuyé le Roi, toute la cour,
Sans que le moindre édit ait, pour punir leur crime,
Retranché les auteurs, ou supprimé la rime.
Ecrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, sans blesser les loix ni la Coutume,
Peut conduire un héros au dixieme volume.
De-là vient que Paris voit chez lui de tout tems,
Les auteurs à grands flots déborder tous les ans:
Et n'a point de portail, où jusques aux corniches,
Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
Vous seul plus dégoûté, sans pouvoir & sans nom,
Viendrez régler les droits & l'état d'Appollon?
Mais vous qui rafinez sur les écrits des autres,
De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres?
Il n'est rien en ce tems, à couvert de vos coups.
Mais savez-vous aussi comme on parle de vous?
Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique.

rin, &c.] Ce vers & le suivant font allusion aux 44 & 45 de la Satire VII. où la plûpart des mêmes noms sont placés. *Hainaut*, Poëte de ce tems-là connu par le fameux Sonnet de l'Avorton, dont il étoit l'Auteur; & par quelques autres pieces tant en vers qu'en prose, qui furent imprimées à Paris en 1670, mourut en l'année 1682.

Gardez-vous.... de cet esprit critique.] Horace, Liv. I. Sat. IV. v. 34.

Omnes hi metuunt versus, &c.

On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
Mais c'est un jeune fou, qui se croit tout permis;
Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon?
Mais lui, qui fait ici le régent du Parnasse,
N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.
L'un & l'autre avant lui s'étoient plaints de la rime;
Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime.
Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces auteurs, mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médisans l'engeance toute entiere
Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.
Voilà comme on vous traite; & le monde effrayé
Vous regarde déjà comme un homme noyé.
En vain quelque rieur, prenant votre défense,

Iroit la tête en bas rimer dans la riviere.] L'austere vertu dont M. le Duc de Montausier faisoit profession, lui fit regarder les précédentes Satires de l'Auteur, comme des médisances affreuses qu'on ne devoit pas autoriser. De sorte qu'un jour il dit dans un mouvement de colere, qu'il faudroit envoyer Boileau & tous les Satiriques rimer dans la riviere. Cependant on sait que ce Duc qui s'étoit mêlé de poësie dans sa jeunesse, avoit lui-même composé des Satires qui passoient pour vives & piquantes.

Veut faire au moins de grace adoucir la sentence.
Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre & murmurer?
Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?
Répondez, mon esprit, ce n'est plus raillerie:
Dites..... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi? pour un maigre auteur que je glose en passant,
Est-ce un crime, après tout, & si noir & si grand?
Et qui, voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage
Où la droite raison trébuche à chaque page,
Ne s'écrie aussi-tôt: *L'mpertinent auteur!*
L'ennuyeux écrivain! le maudit traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles?
Est-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la médisance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel secret mystere
Alidor à ses frais bâtit un monastere:
Alidor, dit un Fourbe, *il est de mes amis.*
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.
C'est un homme d'honneur, de piété profonde,

Si l'on vient à chercher pour quel secret mystere, &c. Horace, Liv. 1. Sat. 4.

——— *Mentio si qua*
De Capitolini furtis, &c.

Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.
Voilà jouer d'adreſſe, & médire avec art ;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la médiſance.
Mais de blâmer des vers ou durs ou languiſſans ;
De choquer un auteur qui choque le bon ſens ;
De railler un plaiſant, qui ne ſait pas nous plaire ;
C'eſt ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la cour un ſot de qualité
Peut juger de travers avec impunité :
A Malherbe, à Racine, préférer Théophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila ;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt valet d'auteur, ni copiſte à Paris,
Qui, la balance en main, ne peſe ſes écrits.
Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
Il eſt eſclave-né de quiconque l'achete :
Il ſe ſoumet lui-même aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie a beau demander grace :
Il ne gagnera rien ſur ce juge irrité,

Et le clinquant du Taſſe.] Poëte Italien très-célebre, qui a vécu dans le XVI. ſiecle. Pluſieurs Auteurs, & particuliérement les Italiens, n'ont point fait de difficulté de mettre *le Taſſe* en parallele avec *Virgile*.

Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire ?
On sera ridicule, & je n'oserai rire ?
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux ?
Loin de les décrier, je les ai fait paroître;
Et souvent sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?
La Satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi:
Et tel qui m'en reprend, en pense autant que moi.
Il a tort, dira l'un: *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme,
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers,
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose ?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un stile affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux ?
Ma muse, en l'attaquant, charitable & discrete,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;

Et qui sauroit sans moi que Cotin a prêché ?] Allusion à ce vers de la Satire III. *Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'Abbé Cotin.*

Balzac en fait l'éloge.] Voyez les lettres de Balzac à Chapelain: il y en a six livres entiers, depuis le 17 jusqu'au 22 inclusivement.

Qu'on prise sa candeur & sa civilité :
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere :
On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ses écrits,
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits ;
Comme roi des auteurs, qu'on l'éleve à l'empire ;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire :
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, & comme ce barbier,

Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux Esprits.] Le Roi donnoit une pension de 1000 écus à Chapelain. M. le Duc de Longueville lui en donnoit une de 4000 francs.

J'irai creuser la terre, & comme ce Barbier, &c.] Midas, Roi de Phrygie, possédoit de grands trésors : ce qui avoit donné lieu aux Poëtes de feindre que ce Prince changeoit en or tout ce qu'il touchoit : mais il avoit très-peu d'esprit. Apollon & Pan s'étant défiés à chanter, prirent Midas pour juge. Celui-ci adjugea la préférence à Pan ; & Apollon, pour s'en venger, donna à Midas des oreilles d'âne. Ce Prince cachoit sa disgrace avec soin : mais comme il ne put empêcher que son Barbier ne s'en apperçût, il lui défendit sous peine de la vie d'en parler. Le Barbier ne pouvant se taire, fit dans la terre un creux, où il dit tout bas : *Midas a des oreilles d'âne.* Il crut avoir enterré son secret ; mais la terre produisit des roseaux, qui étant agités par le vent, redisoient tout haut : *Midas a des oreilles d'âne.*

J'irai creuser la terre, Perse, Sat. I. v. 119.
P. *Men mutire nefas, nec clam, nec cum scrobe,* &c.
P. *Hîc tamen infodiam,* &c.

ire dire aux roseaux, par un nouvel organe,
idas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.
ıel tort lui fais-je enfin? ai-je par un écrit
trifié sa veine, & glacé son esprit?
ıand un livre au Palais se vend & se débite,
ıe chacun par ses yeux juge de son mérite;
ıe Billaine l'étale au deuxieme pilier:
dégoût du censeur peut-il le décrier?
ıvain contre le Cid un Ministre se ligue,
out Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue;
Académie en corps a beau le censurer:
public révolté s'obstine à l'admirer.
ais lorsque Chapelain met une œuvre en lumiere,
haque lecteur d'abord lui devient un Liniere:
ıvain il a reçu l'encens de mille auteurs,
ın livre en paroissant dément tous ses flateurs.
insi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
u'il s'en prenne à ses vers que Phébus désavoue.
u'il s'en prenne à sa muse Allemande en François.
ais laissons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, est un métier funeste,
ui plaît à quelques gens, & choque tout le reste.
ı suite en est à craindre. En ce hardi métier

Que Billaine l'étale.] ouis *Billaine*, fameux braire du Palais.

Envain contre le Cid ı Ministre se ligue.] uelque succès qu'eût ette Piece, le Cardinal e Richelieu obligea l'Académie Françoise d'en faire la critique. *Voyez* Histoire de l'Académie, part. 3.

—— *Lui devient un Liniere.*] Auteur qui a écrit contre le Poëme de la Pucelle de Chapelain.

La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.
Quittez ces vains plaisirs dont l'appas vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse :
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.
Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le danube superbe :
Délivrer de Sion le peuple gémissant :
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant :
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées ?*
Viendrai-je, en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
Et dans mon cabinet, assis aux pieds des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres ?
Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
Pour quelqu'Iris en l'air faire le langoureux ;
Lui prodiguer les noms de soleil & d'aurore ;
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore ?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse hébêté.

La peur plus d'une fois fit repentir Régnier.] *Et moi aussi*, disoit quelquefois l'Auteur. Mathurin Regnier, Poëte satirique, né à Chartres, le 21 Décembre 1573, mort à Rouen, le 22 d'Octobre 1616.

Et laissez à Feuillet réformer l'univers.] Nicolas Feuillet, Chanoine de S. Cloud, Prédicateur célebre de ce tems. Il mourut à Paris le 7 Septembre 1693.

—— *Les palmes Idumées.*] L'Idumée est une Province voisine de la Judée, abondante en palmiers.

La Satire, en leçons, en nouveautés fertile,
ait feule affaifonner le plaifant & l'utile,
.t d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon fens,
)étromper les efprits des erreurs de leur tems.
lle feule bravant l'orgueil & l'injuftice,
'a jufques fous le dais faire pâlir le vice;
.t fouvent fans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
'a venger la raifon des attentats d'un fot.
'eft ainfi que Lucile, appuyé de Lélie,
it juftice en fon tems des Cotins d'Italie,
.t qu'Horace, jettant le fel à pleines mains,
e jouoit aux dépens des Pelletiers Romains.
'eft elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut fuivre,
l'infpira dès quinze ans la haine d'un fot livre;
t fur ce mont fameux où j'ofai la chercher,
'ortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
'eft pour elle en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
.t pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
éparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
'uifque vous le voulez, je vais changer de ftile.
e le déclare donc. Quinaut eft un Virgile.
'radon comme un foleil en nos ans a paru.
'elletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.

C'eft ainfi que Lucile ppuyé de Lélie, &c.] .ucilius, Poëte fatirique e Rome, fort eftimé de cipion & de *Lélius*.

—— *Quinaut eft un 'irgile.*] Allufion au vers 20 de la Satire II. *La raifon dit Virgile, & la rime Quinaut.*

Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.] *Pelletier* : voyez le vers 54 du Difcours au Roi.

Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire.
Sofal est le phénix des esprits relevés.
Perrin.... Bon, mon esprit, courage, poursuivez.
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu sait, aussi-tôt, que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
Mais quoi, répondrez-vous, Cotin nous peut-il
nuire ?

Ablancourt: Nicolas Perrot d'Ablancourt: célebre par les traductions qu'il a données. Il étoit de l'Académie Françoise, & mourut en 1664. *Patru:* Olivier Patru, de l'Académie Françoise, est un des plus célébres Avocats du Parlement de Paris.

C'est ainsi que Lucile, &c. Perse, Sat. I. v. 114.
——— *Secuit Lucilius Urbem,*
Te Lupe, Te Muti, &c.

Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.] M. le Duc de *Montausier* avoit voulu faire un crime d'Etat à notre Satirique, de ce qu'il avoit traité ce siecle, de *Siecle de fer*, dans la Satire I.

Et par ses cris enfin que sauroit-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-être il fait cas,
L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas ?
Non, pour louer un Roi que tout l'univers loue,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue ;
Et sans espérer rien de mes foibles écrits,
L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
On me verra toujours, sage dans mes caprices,
De ce même pinceau dont j'ai noirci les vices,
Et peint du nom d'auteurs tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, & tracer ses vertus.
Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... Quoi ? Je m'entens. Mais encor ? Taisez-vous.





SATIRE X.

L'Auteur entreprend de peindre ici au naturel les défauts que l'on reproche le plus communément aux femmes. La délicatesse du pinceau est aussi remarquable que la variété des portraits. Le Poëte conduit son Lecteur de l'un à l'autre par des transitions ménagées avec tout l'art possible ; c'est ainsi qu'il caractérise successivement la Coquette, la Joueuse, l'Avare, la Bisarre, la Sçavante, la Précieuse, la Bourgeoise de qualité, la Fausse Dévote, la Pédante, la Plaideuse. Cette Satire fut achevée en 1693. mais elle ne fut publiée que l'année suivante.

ENFIN bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il est donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'est tout dire, on est déjà d'accord.
Ton beau-pere futur vuide son coffre fort:
Et déjà le notaire a, d'un style énergique,
Griffonné de ton joug l'instrument authentique.
C'est bien fait. Il est tems de fixer tes désirs.
Ainsi que ses chagrins l'hymen a ses plaisirs.
Quelle joie en effet, quelle douceur extrême
De se voir caressé d'une épouse qu'on aime !
De s'entendre appeller *petit cœur*, ou *mon bon*.
De voir autour de soi croître dans sa maison,

L'instrument authentique.] *Instrument* en style de pratique, signifie un contrat, un acte public.

Sous

Sous les paiſibles loix d'une agréable mere ;
De petits citoyens dont on croit être pere !
Quel charme au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-tôt accourir, s'empreſſer,
S'effrayer d'un péril qui n'a point d'apparence ;
Et ſouvent de douleur ſe pâmer par avance !
Car tu ne feras point de ces jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une épouſe à leurs yeux ſe déſole,
Penſent toujours qu'une autre en ſecret la conſole.
Mais quoi, je voi déjà que ce diſcours t'aigrit!
Charmé de Juvenal, & plein de ſon eſprit,
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme lui nous chanter: *Que dès le tems de Rhée,*
La chaſteté déjà, la rougeur ſur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront:
Qu'on vit avec le fer naître les injuſtices,
L'impiété, l'orgueil, & tous les autres vices ;
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal,
N'alla point juſqu'au tems du troiſieme métal.
Ces mots ont dans ſa bouche une emphaſe admirable :
Mais je vous dirai, moi, ſans alléguer la fable,

Charmé de Juvenal, &c.] Juvenal a fait une Satire contre les femmes, qui eſt ſon plus bel Ouvrage.

Que dès le tems de Rhée, &c.] *Paroles du commencement de la Satire de Juvenal.*
Credo pudicitiam, Saturno rege moratam
In terris, viſamque diu.

Que si sous Adam même, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des hommes avoué,
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre:
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Pénélope honora son pays;
Et que même aujourd'hui sur ce fameux modele,
On peut trouver encore quelque femme fidele.
Sans doute; & dans Paris, si je sai bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu sera la quatrieme.
Je le veux croire ainsi. Mais la chasteté même,
Sous ce beau nom d'Epouse, entrât-elle chez toi:
Du retour d'un voyage, en arrivant, crois-moi,
Fais toujours du logis avertir la maîtresse.
Tel partit tout baigné des pleurs de sa Lucrece,
Qui faute d'avoir pris ce soin judicieux,
Trouva..... Tu sais..... Je sai que d'un conte odieux,
Vous avez comme moi sali votre mémoire.
Mais, laissons-là, dis-tu, Joconde & son histoire.
Du projet d'un hymen déjà fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis sur la sellette aux pieds de la critique,
Je vois bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.

En Phrynés, en Laïs.] *Phrynés* & *Laïs* étoient deux fameuses courtisanes de la Grece.

Trouva..... Tu sais.] Tout le monde sait l'histoire de *Joconde* mise en vers par le célebre la Fontaine.

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité, pour n'être pas inftruit
A quels difcours malins le mariage expofe.
Je fai, que c'eft un texte où chacun fait fa glofe,
Que de maris trompés tout rit dans l'univers,
Epigrammes, chanfons, rondeaux, fables en vers;
Satire, comédie; & fur cette matiere,
J'ai vû tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere;
J'ai lû tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gelais,
Ariftote, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux recueils de fatires naïves,
Des malices du fexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ai pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le monde entretenu,
N'en a pas de l'hymen moins vû fleurir l'ufage;
Que fous ce joug moqué, tout à la fin s'engage:
Qu'à ce commun filet les railleurs mêmes pris,
Ont été très-fouvent de commodes maris;
Et que pour être heureux fous ce joug falutaire,
Tout dépend, en un mot, du bon choix qu'on fait faire.
Enfin il faut ici parler de bonne foi,

Jeune autrefois par ous, &c.] Ce vers & : fuivant n'étoient pas nfi. M. le Prince de onti, à qui l'Auteur cita cette Satire, n'apouvoit pas que l'un des ux interlocuteurs de dialogue tutoyât l'autre. Cette objection obligea notre Poëte de faire dire à celui-ci qui fe va marier, *qu'il a été autrefois fous la conduite de l'autre*; ce qui autorife ce dernier à le traiter familierement.

Je vieillis, & ne puis regarder sans effroi,
Ces Neveux affamés, dont l'importun visage
De mon bien à mes yeux fait déjà le partage.
Je croi déjà les voir au moment annoncé
Qu'à la fin, sans retour, leur cher oncle est passé,
Sur quelques pleurs forcés, qu'ils auront soin qu'on voie,
Se faire consoler du sujet de leur joie.
Je me fais un plaisir, à ne vous rien céler,
De pouvoir, moi vivant, dans peu les désoler;
Et trompant un espoir, pour eux si plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de véritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foiblesse ou raison,
Je suis las de me voir le soir en ma maison
Seul avec des Valets, souvent voleurs & traîtres,
Et toujours, à coup sûr, ennemis de leurs maîtres;
Je ne me couche point, qu'aussi-tôt dans mon lit,
Un souvenir fâcheux n'apporte à mon esprit
Ces histoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut grossir ses chroniques.
Dépouillons-nous ici d'une vaine fierté.
Nous naissons, nous vivons pour la société.
A nous mêmes livrés dans une solitude,
Notre bonheur bien-tôt fait notre inquiétude;

Ces histoires de morts, &c.] Blandin & de Rosset ont composé *les histoires tragiques de notre tems, où sont contenues les morts funestes & lamentables de plusieurs personnes*, &c.

Et, si durant un jour, notre premier ayeul,
Plus riche d'une côte avoit vécu tout seul,
Je doute en sa demeure alors si fortunée,
S'il n'eût point prié Dieu d'abréger la journée,
N'allons donc point ici réformer l'univers,
Ni par de vains discours & de frivoles vers,
Étalant au Public notre misantropie,
Censurer le lien le plus doux de la vie.
Laissons-là, croyez-moi, le monde tel qu'il est:
L'hyménée est un joug, & c'est ce qui m'en plaît.
L'homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.
C'est ainsi que souvent la main de Dieu l'assiste.
Ha bon! voilà parler en docte Janséniste,
Alcipe, & sur ce point si savamment touché,
Desmâres, dans S. Roch, n'auroit pas mieux prêché.
Mais c'est trop t'insulter, quittons la raillerie,
Parlons sans hiperbole & sans plaisanterie.
Tu viens de mettre ici l'hymen en son beau jour.
Entens donc, & permets que je prêche à mon tour.

Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.] Horace, I. Epist. 2. v. 62.

——— *Animum rege, qui nisi paret,*
Imperat, hunc frænis, hunc tu compesce catena.

Desmâres, dans S. Roch.] Le Pere Toussain *Desmâres*, prêtre de l'Oratoire, fameux prédicateur.

L'épouse que tu prens, sans tache en sa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux loix de son devoir regle tous ses desirs;
Mais qui peut t'assurer, qu'invincible aux plaisirs;
Chez toi, dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa premiere innocence?
Par toi-même bien-tôt conduite à l'opéra,
De quel air penses-tu que ta sainte verra
D'un spectacle enchanteur la pompe harmonieuse,
Ces danses, ces héros à voix luxurieuses?
Entendre ces discours sur l'amour seul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands:
Saura d'eux qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
On doit immoler tout, jusqu'à la vertu même,
Qu'on ne sauroit trop-tôt se laisser enflammer:
Qu'on n'a reçu du ciel un cœur que pour aimer:

——*Dans Port-Royal instruite.*] Port-Royal, Monastere de Religieuses, près Versailles, nommé l'*Abbaye de S. Cyr*. Voyez la note sur le vers 364.

Ces Héros à voix luxurieuses.] Le mot *Luxurieux* employé dans ce vers, aussi-bien que celui de *Lubrique* dans le vers 141. dont le Poëte se sert pour désigner la morale de l'Opéra, occasionnerent une Lettre de M. Perault, dans laquelle il reprocha à l'Auteur de s'être servi de termes qui blessoient la pudeur. M. Arnaud prit la défense de ce dernier dans une Lettre qu'il écrivit sur ce sujet à M. Perault. Il y justifie pleinement M. Despréaux. On l'a conservée dans le second volume.

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des sons de sa musique?
Mais de quels mouvemens, dans son cœur excités,
Sentira-t-elle alors tous ses sens agités?
Je ne te répons pas qu'au retour moins timide,
Digne écoliere enfin d'Angélique & d'Armide,
Elle n'aille à l'instant, pleine de ces doux sons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.
Supposons toutefois, qu'encor fidele & pure,
Sa vertu de ce choc revienne sans blessure.
Bien-tôt dans ce grand monde, où tu vas l'entraîner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que toujours ferme au bord du précipice,
Elle pourra marcher sans que le pied lui glisse?
Que toujours insensible aux discours enchanteurs
D'un idolâtre amas de jeunes séducteurs,
Sa sagesse jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainsi que dans Clélie,
Recevant ses amans sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis:
Puis, bien-tôt en grande eau sur le fleuve de Tendre,
Naviger à souhait, dire, & tout entendre.

Que Lulli réchauffa, &c.] Jean-Baptiste de Lulli, célébre Musicien, qui a fait nos plus beaux Opéra.

—— *D'Angélique & d'Armide.*] Voyez les Opera de Quinaut, intitulés, *Roland & Armide.*

—— *Sur le fleuve de Tendre*, &c.] Dans la premiere partie du Roman de Clélie, on a figuré la Carte du Pays

Et ne préfume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman.
Dans le crime il fuffit qu'une fois on débute :
Une chûte toujours attire une autre chûte,
L'honneur eft comme une ifle efcarpée & fans bords;
On n'y peut plus entrer dès qu'on en eft dehors.
Peut-être avant deux ans ardente à te déplaire,
Fprife d'un Cadet, ivre d'un Moufquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans;
Donner chez la Cornu rendez-vous aux galans;

de *Tendre*, dont le deffein eft allégorique, pour marquer les divers genres de tendreffe. On peut avoir de la rendreffe par trois chofes différentes : l'eftime, la reconnoiffance, & l'inclination; c'eft pourquoi cette Carte repréfente trois rivieres qui portent ces trois noms, & fur lefquelles font fituées trois Villes nommées *Tendre* : favoir, *Tendre* fur inclination, *Tendre* fur eftime, & *Tendre* fur Reconnoiffance. *Petits-foins*, eft un des Villages repréfentés fur cette Carte. C'eft à quoi fait illufion le vers précédent.

Eprife d'un Cadet, ivre d'un Moufquetaire.] *Cadet*, fignifie ici un jeune Homme, un jeune Officier de guerre. En l'année 1682. le Roi établit en plufieurs places de fon Royaume, des Compagnies de jeunes gens, à qui l'on donna le nom de *Cadets* : ils étoient inftruits dans tous les exercices militaires : & quand on les trouvoit capables de commander, on les mettoit dans les Troupes.

Moufquetaire. Les Moufquetaires du Roi, font deux Compagnies de gens à cheval compofées de jeunes Gens de qualité ou de bonne Maifon.

Donner chez la Cornu, &c.] Une infame dont le nom étoit alors connu de tout le monde.

De Phédre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z.... & Messalline;
Conter pour grands exploits vingt hommes ruinés,
Blessés, battus pour elle, & quatre assassinés;
Trop heureux, si toujours femme désordonnée,
Sans mesure & sans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisés à ramasser,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.
  Mais que deviendras-tu, si, folle en son caprice,
N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquiéter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coquetter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,
Chez ta femme aborder & la cour & la ville?
Hormis toi, tout chez toi rencontre un doux accueil.
L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.
Ce n'est que pour toi seul qu'elle est fiere & chagrine:
Aux autres elle est douce, agréable, badine,

De Phédre dédaignant la pudeur enfantine.] Le caractere de Phédre a été heureusement exprimé par M. Racine dans ces vers:

——Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont sû se faire un front qui ne rougit jamais.

Suivre à front découvert Z... & Messalline.] Cette lettre initiale Z. n'est mise ici que pour dépayser les Lecteurs. *Messalline*, femme de l'Empereur Claude, fameuse par ses débordemens.

C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard,
Que chez toi ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, crois-moi, n'entre point tout le
jour,
Si tu veux poſſéder ta Lucrece à ton tour.
Attens, diſcret mari, que la belle en tornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilette;
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoye au blanchiſſeur ſes roſes & ſes lis.
Alors tu peux entrer: mais ſage en ſa préſence,
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord, l'argent en main, paye & vîte & comp-
tant.
Mais non: fais mine un peu d'en être mécontent
Pour la voir auſſi-tôt, de douleur oppreſſée,
Déplorer ſa vertu ſi mal récompenſée.
Un mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais femme, après tout, a-t-elle coûté moins?
A cinq cens Louis d'or, tout au plus chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je voi, qu'à de ſi juſtes cris,
Toi-même convaincu déjà tu t'attendris,
Tout prêt à la laiſſer, pourvû qu'elle s'appaiſe,
Dans ton coffre à pleins ſacs puiſer tout à ſon aiſe.
A quoi bon en effet t'allarmer de ſi peu?
Hé, que feroit-ce donc, ſi le démon du jeu,
Verſant dans ſon eſprit ſa ruineuſe rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,

ı voyois tous tes biens au sort abandonnés,
evenir le butin d'un pique ou d'un sonnez !
: doux charme pour toi ! de voir chaque journée,
e nobles champions ta femme environnée,
ır une table longue, & façonnée exprès,
'un Tournois de Bassette ordonner les apprêts,
'u, si par un arrêt la grossiere police,
'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
)uvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
)u promener trois dés chassés de son cornet :
uis sur une autre table, avec un air plus sombre,
'en aller méditer une vole au jeu d'Hombre ;
'écrier sur un As mal-à-propos jetté ;
e plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté :
)u, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde ;
ı la Bête gémir d'un roi venu sans garde.
:hez elle en ces emplois l'aube du lendemain
iouvent la trouve encor les cartes à la main.

Alors pour se coucher, les quittant non sans peine,
:lle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit,
Tant d'heures, sans jouer, se consument au lit.
Toutefois en partant la troupe la console,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'est ainsi qu'une femme en doux amusemens
Sait du tems qui s'envole employer les momens ;

——*D'un Pique ou d'un Sonnez.*] *Pique*, terme du jeu de Piquet, *Sonnez*, terme du jeu de Tric-trac.

Se plaindre d'un Gâno, &c.] Terme du jeu d'Hombre.

C'est ainsi que souvent, par une forcenée ;
Une triste famille à l'Hôpital traînée,
Voit ses biens en décret sur tous les murs écrits,]
De sa déroute illustre effrayer tout Paris.
Mais que plutôt son jeu mille fois te ruine;
Que si la famélique & honteuse Lézine,
Venant mal-à-propos la saisir au colet,
Elle te réduisoit à vivre sans valet,
Comme ce Magistrat de hideuse mémoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'histoire.
Dans la robe on vantoit son illustre maison.
Il étoit plein d'esprit, de sens, & de raison;
Seulement pour l'argent un peu trop de foiblesse,
De ses vertus en lui ravaloit la noblesse.
Sa table toutefois, sans superfluité,
N'avoit rien que d'honnête en sa frugalité.
Chez lui deux bons chevaux de pareille encolure,
Trouvoient dans l'écurie une pleine pâture,
Et du foin que leur bouche au ratelier laissoit,
De surcroît une mule encor se nourrissoit.
Mais cette soif de l'or, qui le brûloit dans l'ame,
Le fit enfin songer à choisir une femme;

Comme ce Magistrat de hideuse mémoire, &c.] Jacques Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, & Marie Ferrier sa femme, aussi fameux par leur sordide avarice que par leur mort funeste.

De surcroît une mule.] Le Lieutenant Criminel est obligé de suivre les Criminels condamnés à la mort; & il est monté sur une mule, qui étoit l'ancienne monture des Magistrats, avant l'usage des Carosses.

Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers son triste penchant son naturel guidé,
Le fit dans une avare & sordide famille,
Chercher un monstre affreux sous l'habit d'une fille,
Et sans trop s'enquérir d'où la laide venoit,
Il sut, ce fut assez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta; ni sa vûe éraillée,
Ni sa masse de chair bizarrement taillée,
Et trois cens mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ses yeux plus belle que Venus.
Il l'épouse, & bien-tôt son hôtesse nouvelle,
Le prêchant, lui fit voir qu'il étoit, au prix d'elle,
Un vrai dissipateur, un parfait débauché.
Lui-même le sentit, reconnut son péché,
Se confessa prodigue, & plein de répentance,
Offrit sur ses avis de régler sa dépense.
Aussi-tôt de chez eux tout rôti disparut.
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule au marché s'envolerent.
Deux grands laquais, à jeun, sur le soir s'en allerent.
De ces coquins déjà l'on se trouvoit lassé,
Et, pour n'en plus revoir, le reste fut chassé.
Deux servantes déjà, largement soufletées,
Avoient à coups de pié descendu les montées,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la rue en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux valet restoit, seul chéri de son maître,
Que toujours il servit, & qu'il avoit vû naître,
Et qui de quelque somme, amassée au bon tems,
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.

Sa vûe embarrassoit ; il fallut s'en défaire ;
Il fut de la maison chassé comme un corsaire.
Voilà nos deux époux sans valets, sans enfans,
Tous seuls dans leurs logis, libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine ;
On condamna la cave, on ferma la cuisine.
Pour ne s'en point servir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on séquestra le bois.
L'un & l'autre dès-lors vécut à l'aventure
Des présens, qu'à l'abri de la magistrature,
Le mari quelquefois des plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la femme aux voisins excroquoit.
Mais pour bien mettre ici leur crasse en tout son lustre,
Il faut voir du logis sortir ce couple illustre ;
Il faut voir le mari tout poudreux, tout souillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépouillé,

Ou de ce que la Femme aux Voisins excroquoit.] C'est d'elle que M. Racine a dit dans ses Plaideurs, Scene 4.

Elle eût du Buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Mais pour bien mettre ici leur crasse, &c.] M. Racine obligea l'Auteur de retrancher ces vingt vers, parce qu'ils contiennent un détail qui ne lui plaisoit pas tout-à-fait. Ils ne parurent point en effet dans la premiere édition de cette Satire ; mais l'Auteur voulut les rétablir dans les éditions suivantes.

t de sa robe, en vain de pieces rajeunie,
. pié dans les ruisseaux traînant l'ignominie.
Iais qui pourroit compter le nombre de haillons,
'e pieces, de lambeaux, de sales guenillons,
'e chiffons ramassés dans la plus noire ordure,
'ont la femme aux bons jours composoit sa parure?
'écrirai-je ses bras en trente endroits percés,
es souliers grimassans vingt fois rapetassés,
es coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
'n vieux masque pelé, presque aussi hideux qu'elle;
eindrai-je son jupon bigarré de latin,
)u'ensemble composoient trois theses de satin;
résent qu'en un procès sur certain privilége,
'irent à son mari les régens d'un collége;
.t qui sur cette juppe à maint rieur encor
)erriere elle faisoit lire, *Argumentabor.*
Mais peut être j'invente une fable frivole.
)éments donc tout Paris, qui prenant la parole,
ur ce sujet encor de bons témoins pourvû,
'out prêt à le prouver, te dira: Je l'ai vû.
'ingt ans j'ai vû ce couple uni d'un même vice,
. tous mes habitans montrer que l'avarice
'eut faire dans les biens trouver la pauvreté,
'.t nous réduire à pis que la mendicité.
)es voleurs qui chez eux pleins d'espérance entrerent,
)e cette triste vie enfin les délivrerent:

Un vieux masque pelé.] .a plûpart des femmes 'ortoient alors un masque de velours noir, quand elles sortoient.

Des voleurs qui chez

Digne & funeste fruit du nœud le plus affreux ;
Dont l'hymen ait jamais uni deux malheureux.
Ce récit passe un peu l'ordinaire mesure.
Mais un exemple enfin si digne de censure,
Peut-il dans la satire occuper moins de mots ?
Chacun fait son métier, suivons notre propos.
Nouveau Prédicateur aujourd'hui, je l'avoue,
Ecolier, ou plutôt singe de Bourdaloue,
Je me plais à remplir mes sermons de portraits.
En voilà déjà trois, peints d'assez heureux traits,
La femme sans honneur, la coquette, & l'avare.
Il faut y joindre encor la revêche bizarre,
Qui sans cesse d'un ton par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un mari.
Il n'est point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'est qu'une longue querelle.
Laisse-t-elle un moment respirer son époux ?
Ses valets sont d'abord l'objet de son courroux ;

eux, &c.] Le Lieutenant Criminel & sa femme furent assassinés dans leur maison sur le Quay des Orfevres, le 24. d'Août 1665. sur les dix heures du matin, par René & François Touchet, freres natifs de Niafle, près de Cran en Anjou. Ces deux voleurs n'ayant pû ouvrir la porte pour sortir parce qu'il y avoit un secret à la serrure, furent pris dans la maison même, & trois jours après condamnés à être rompus vifs sur un échafaut.

——*Singe de Bourdaloue.*] Le Pere Louis Bourdaloue, Jésuite, le plus grand Prédicateur qui ait paru en France pendant le XVII. Siécle. Il mourut à Paris le 13. de Mai 1704.

Et sur le ton grondeur, lorsqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.
Tu crains peu d'essuyer cette étrange furie,
En trop bon lieu, dis-tu, ton épouse nourrie,
Jamais de tels discours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle succé la raison dans Saint Cyr,
Crois-tu que d'une fille humble, honnête, charmante,
L'hymen n'ait jamais fait de femme extravagante?
Combien n'a-t-on point vû de belles aux doux yeux,
Avant le mariage, anges si gracieux,
Tout-à-coup se changeant en bourgeoises sauvages,
Vrais démons, apporter l'enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes esprits,
Sous leur fontange altiere asservir leurs maris?

——*Augmenter Richelet.*] Le Dictionnaire de François *Richelet*. Pierre César *Richelet*, Avocat au Parlement de Paris, mourut en 1698. Il étoit petit-fils de Nicolas Richelet célébre parmi les Auteurs de son tems, & qui avoit commenté les œuves de Ronsard.

——*Dans Saint Cyr.*] En l'année 1686. le Roi fit bâtir à S. Cyr près de Versailles, une magnifique maison, à laquelle il a attaché de très-grands revenus, pour l'entretien ou pour l'établissement de deux cent cinquante jeunes Demoiselles qui n'ont pas un bien proportionné à leur naissance. Elles sont instruites & formées jusqu'à l'âge de vingt ans, aux exercices d'une véritable & solide piété.

Sous leur fontange altiere.] *Fontange*, nœud

Et puis, quelque douceur dont brille ton épouſe ;
Penſe-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la raiſon encor écoute les leçons ?
Alors, Alcipe, alors tu verras de ſes œuvres,
Réſous-toi, pauvre époux, à vivre de couleuvres,
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accès,
A ton geſte, à ton rire intenter un procès :
Souvent de ta maiſon gardant les avenues,
Les cheveux hériſſés, t'attendre au coin des rues,
Te trouver en des lieux de vingt portes fermés,
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammés,
T'offrir non pas d'Iſis la tranquille Euménide,
Mais la vraie Aleƈto peinte dans l'Enéïde,
Un tiſon à la main chez le roi Latinus,
Soufflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.

de ruban que les Dames portent ſur le devant de la tête, pour attacher leur coëffure. Ce nom eſt venu de Madame la Ducheſſe de Fontange, très-belle perſonne, qui porta la premiere un ruban ainſi noué.

A vivre de couleuvres.] *Avaler des couleuvres* ; eſt une expreſſion proverbiale, qui ſignifie, ſouffrir bien des choſes fâcheuſes que l'on nous dit, ou que l'on nous fait ſans que nous en oſions témoigner notre déplaiſir. Et, *Vivre de couleuvres*, c'eſt être expoſé tous les jours à ces ſortes de chagrins.

——*D'Iſis la tranquille Euménide.*] Furie dans l'Opera d'Iſis, qui demeure toujours ſans action.

Mais la vraie Aleƈto, &c.] Une des Furies. Voyez le Livre VII. de l'Eneïde de Virgile.

Mais quoi ? je chauffe ici le Cothurne tragique.
Reprenons au plutôt le brodequin comique,
Et d'objets moins affreux songeons à te parler.
Dis-moi donc, laissant-là cette Folle heurler,
T'accommode-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal toujours malades,
Se font des mois entiers sur un lit éffronté
Traiter d'une visible & parfaite santé ?
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs maris tombent en défaillance !
Quel sujet : dira l'un, peut donc si fréquemment
Mettre ainsi cette belle aux bords du monument ?
La Parque, ravissant ou son fils ou sa fille,
A-t-elle moissonné l'espoir de sa famille ?
Non il est question de réduire un mari,
A chasser un valet dans la maison chéri,
Et qui, parce qu'il plaît, a trop sû lui déplaire ;
Ou de rompre un voyage utile & nécessaire,
Mais qui la priveroit huit jours de ses plaisirs,
Et qui loin d'un galant, objet de ses desirs.....
O ! que pour la punir de cette comédie,
Ne lui vois-je une vraie & triste maladie !
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Denyau, mandés à son secours,

——— *De ces douces Ménades.*] Bacchantes : c'étoient des femmes qui célébroient les Orgies de Bacchus, en courant comme des furies & des insensées.

Courtois & Denyau.]

Digne ouvrage de l'art dont Hipocrate traite ;
Lui fauront bien ôter cette fanté d'Athlete :
Pour confumer l'humeur qui fait fon embonpoint,
Lui donner fagement le mal qu'elle n'a point ;
Et fuyant de Fagon les maximes énormes ,
Au tombeau mérité la mettre dans les formes.
Dieu veuille avoir fon ame, & nous délivre d'eux ;
Pour moi grand ennemi de leur art hafardeux ,
Je ne puis cette fois que je ne les excufe.
Mais à quels vains difcours eft-ce que je m'amufe ?
Il faut fur des fujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton efprit & tes yeux.

Qui s'offrira d'abord ? Bon , c'eft cette Savante ,
Qu'eftime Roberval, & que Sauveur fréquente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble , & le teint fi
terni ?
C'eft que fur le calcul , dit-on , de Caffini,
Un aftrolabe en main , elle a dans fa goutiere
A fuivre Jupiter paffé la nuit entiere.

Deux Médecins de la Faculté de Paris.

Et fuyant de Fagon.] Gui Crefcent *Fagon* , premier médecin du Roi.

Qu'eftime Roberval , & que Sauveur fréquente.] *Roberval :* Gille Perfonne , Sr. *de Roberval*, Géometre & Profeffeur Royal en Mathématiques. *Sauveur* ; autre favant Mathématicien , Profeffeur au College Royal.

C'eft que fur le calcul... de Caffini. Jean Dominique *Caffini* , célébre Aftronome , de l'Académie Royale des Sciences.

Un Aftrolabe en main.] L'Aftrolabe eft un inftrument de Mathématique , en forme de Planifphere,

rdons de la troubler. Sa ſcience, je croi,
ra pour s'occuper ce jour plus d'un emploi.
ın nouveau microſcope on doit en ſa préſence
ıtôt chez Dalancé faire l'expérience ;
s d'une femme morte avec ſon embrion,
faut chez du Vernay voir la diſſection.
en n'échappe aux regards de notre Curieuſe.
ıis qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
ſte de ces eſprits jadis ſi renommés,
ıe d'un coup de ſon art Moliere a diffamés.
tous leurs ſentimens cette noble héritiere
aintient encor ici leur ſecte façonniere.
eſt chez elle toujours que leurs fades auteurs
en vont ſe conſoler du mépris des lecteurs.
le y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
ux Perrins, aux Coras, eſt ouverte à toute heure ;
ı du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux.
ı tous les vers ſont bons pourvu qu'ils ſoient nouveaux.
u mauvais goût public la belle y fait la guerre :
laint Pradon opprimé des ſifflets du parterre :

ui ert à prendre les auteurs des Aſtres, & faire quelques autres ıbſervations d'Aſtronomie.

Tantôt chez Dalancé.] Curieux qui ſe ruina à aire des expériences de Phyſique.

Il faut chez Du Vernay.] Joſeph *Du Vernay*, médecin du Roi, & ſavant Anatomiſte.

Que d'un coup de ſon art Moliere a diffamés.] Voyez la Comédie des Précieuſes ridicules.

Plaint Pradon oppri

Rit des vains amateurs du grec & du latin ;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin ;
Puis d'une main encor plus fine & plus habile,
Peſe ſans paſſion Chapelain & Virgile ;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvreté ;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelque beauté,
Ne trouve en Chapelain quoi qu'ait dit la ſatire,
Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſauroit lire ;

mé des ſifflets du parterre] Pradon, mauvais auteur de tragédies.

Dans la balance met Ariſtote & Cotin, &c.] L'auteur déſigne ici M. Perraut dans ſon *Parallele des anciens & des modernes*, tome III. où il fait à peu près les mêmes jugemens que l'on lui fait faire ici.

Peſe ſans paſſion Chapelain & Virgile.] Juvenal, Sat. X. *Laudat Virgilium*, &c.

Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſauroit lire.] Dans la premiere édition, après ces vers, il y avoit les quatorze ſuivans, que l'auteur a retranchés ; ils contiennent la ſuite des paroles de Perraut dans ſes mêmes Dialogues, au ſujet de Chapelain ; tom. III. page 255.

Et croit qu'on pourra même enfin les lire un jour,
Quand la langue vieillie ayant changé de tour,
On ne ſentira plus la barbare ſtructure,
De ſes expreſſions miſes à la torture :
S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard,
Le Saint Paulin écrit avec un ſi grand art,
Et d'une plume douce, aiſée & naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lû que la Pucelle.

our faire goûter ſon livre à l'univers ,
t qu'il faudroit en proſe y mettre tous les vers.
quoi bon m'étaler cette biſarre école ,
mauvais ſens , dis-tu , prêché par une folle ?
ivres & d'écrits bourgeois admirateur ,
-je épouſer ici quelque apprentie auteur ?
ez-vous que l'épouſe avec qui je me lie ,
mpte entre ſes parens des Princes d'Italie ?
d'ayeux dont les noms.... Je t'entens , & je
voi
ù vient que tu t'es fais ſecrétaire du Roi.
lloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
pendant t'avouerai-je ici mon inſolence ?
uelqu'objet pareil chez moi , deçà les monts ,
r m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,
ourcil réhauſſé d'orgueilleuſes chimeres ,
ui dirois bien-tôt : Je connois tous vos peres ;

e en accuſe alors notre ſiécle infecté
pédanteſque goût qu'ont pour l'antiquité
giſtrats , Princes , Ducs , & même Fils de France ,
i liſent ſans rougir & Virgile & Térence ;
toujours pour Perraut plein d'un dégoût malin ,
ſavent pas s'il eſt au monde un Saint Paulin.

Perrault doit la ſup-ſion de ces vers à ſa onciliation avec M. ſpréaux Au lieu de ces quatorze vers il a mis ces deux-ci : *Et pour faire goûter ſon Livre* , &c.

ſourcil réhauſſé d'orgueilleuſes chimeres.] Juvenal, Sat. VI. *Malo Venuſinam* , &c.

Je sai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat,
Où sous l'un des Valois, Anguien sauva l'état.
D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en
puisse être,
Je ne suis point si sot que d'épouser mon maître ;
Ainsi donc au plutôt délogeant de ces lieux,
Allez, Princesse, allez avec tous vos ayeux,
Sur les pompeux débris des lances Espagnoles,
Coucher, si vous voulez, aux champs de Cérisoles,
Ma maison, ni mon lit ne sont point faits pour
vous.

J'admire, poursuis-tu, votre noble courroux,
Souvenez-vous pourtant que ma famille illustre,
De l'assistance au sceau ne tire point son lustre :
Et que né dans Paris de magistrats connus,
Je ne suis point ici de ces nouveaux venus,
De ces nobles sans nom, que par plus d'une voie,
La Province souvent en guêtres nous envoie.
Mais eussai-je comme eux des meûniers pour parens ;
Mon épouse vînt-elle encor d'ayeux plus grands,
On ne la verroit point vantant son origine,
A son triste mari reprocher la farine.
Son cœur toujours nourri dans la dévotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :

Je sai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat.] Le Combat de Cérisoles gagné par le Duc d'Anguien, en Italie, le 14. Avril 1544. sous le Regne de François I.

De l'assistance au sceau, &c.] Une des principales fonctions des Secrétaires du Roi, est d'assister au sceau, dans les Chancelleries. *Edit de Louis XI. Novembre* 1482.

Et

pour vous détromper de la penſée étrange,
ae l'hymen aujourd'hui la corrompe & la change,
:hez qu'en notre accord, elle a, pour premier point,
igé qu'un époux ne la contraindroit point
traîner après elle un pompeux équipage,
ſur-tout de ſouffrir, par un profane uſage,
ı'à l'Égliſe jamais devant le Dieu jaloux,
ı faſtueux carreau ſoit vû ſous ſes genoux.
ılle eſt l'humble vertu, qui dans ſon ame empreinte....
le vois bien, tu vas épouſer une ſainte!
dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
s-tu bien cependant, ſous cette humilité,
ɔrgueil que quelquefois nous cache une bigotte:
cippe, & connois-tu la nation dévote?
te faut de ce pas en tracer quelques traits,
par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour, on trouve, je l'avoue,
:s femmes dont le zele eſt digne qu'on le loue,
ıi s'occupent du bien en tout tems, en tout lieu,
n ſais une chérie, & du monde, & de Dieu,
mble dans les grandeurs, ſage dans la fortune,
ı gémit, comme Eſther, de ſa gloire importune,
e le vice lui-même eſt contraint d'eſtimer,
que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
is pour quelques vertus, ſi pures, ſi ſinceres,
mbien y trouve-t-on d'impudentes fauſſaires,

Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.] Madame de Maintenon, Françoiſe d'Aubigné.

Qui ſous un vain dehors d'auſtere piété,
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu même empreint ſur leur viſage,
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage?
N'attends pas qu'à tes yeux j'aille ici l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galants exploits, les Buſſi, les Brantomes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tomes:
Mais pour moi, dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déjà peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe vertu qui s'abandonne aux vices.

De ces femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une bigotte altiere,
Qui dans ſon fol orgueil aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeuil de la dévotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection:
Qui du ſoin qu'elle prend de me gêner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe;
Et les yeux vers le ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourments qu'elle me fait ſouffrir.
Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux quêter dans les maiſons,
Hante les hôpitaux, viſite les priſons,

—— *Les Buſſi, les Brantomes.*] Le Comte de *Buſſi* Rabutin, auteur de l'Hiſtoire amoureuſe des Gaules, *Brantome* a fait les vies des Dames galantes de ſon temps.

Elle lit Rodriguez.] Le P. Alphonſe Rodriguez, Jéſuite, a fait un excellent Traité de la Perfection Chrétienne.

Tous les jours à l'Église entend jusqu'à six Messes,
Mais de combattre en elle, & dompter ses foiblesses,
Sur le fard, sur le jeu, vaincre sa passion,
Mettre un frein à son luxe, à son ambition,
Et soumettre l'orgueil de son esprit rebelle :
C'est ce qu'en vain le Ciel voudroit exiger d'elle.
Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger ?
Elle a son directeur, c'est à lui d'en juger.
Il faut, sans différer, savoir ce qu'il en pense.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroît bien nourri ! quel vermillon ! quel teint !
Le printems dans sa fleur sur son visage est peint.
Cependant, à l'entendre, il se soutient à peine,
Il eut encor hier la fievre & la migraine :
Et sans les prompts secours qu'on prit soin d'apporter,
Il seroit sur son lit peut-être à tremblotter.
Mais de tous les mortels, grace aux dévotes ames,
Nul n'est si bien soigné qu'un directeur de femmes :
Quelque léger dégoût vient-il le travailler :
Une froide vapeur le fait-elle bâiller :
Un escadron coëffé d'abord court à son aide.
L'une chauffe un bouillon, l'autre apprête un remede,
Chez lui sirops exquis, ratafias vantés,
Confitures sur-tout volent de tous côtés :
Car de tous mets sucrés, secs, en pâte ou liquides,
Les estomacs dévots toujours furent avides :
Le premier masse-pain pour eux, je crois, se fit,
Et le premier citron à Rouen fut confit.
Notre docteur bientôt va lever tous ses doutes ;

Du paradis pour elle, il applanit les routes;
Et loin fur fes défauts de la mortifier,
Lui-même prend le foin de la juftifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine cenfure ?
Du rouge qu'on vous voit, on s'étonne, on murmure,
Mais a-t-on, dira-t-il, fujet de s'étonner ?
Eft-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux ufages reçus il faut qu'on s'accommode.
Une femme fur-tout doit tribut à la mode.
L'orgueil brille, dit-on, fur vos pompeux habits:
L'œil à peine foutient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe fi profane ?
Oui, lorfqu'à l'étaler notre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autorifer ?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amufer.
On ne peut pas toujours travailler, prier, lire;
Il vaut mieux s'occuper à jouer qu'à médire.
Le plus grand jeu joué dans cette intention,
Peut même devenir une bonne action.
Tout eft fanctifié par une ame pieufe.
Vous êtes, pourfuit-on, avide, ambitieufe,
Sans ceffe vous brûlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour, charges, dignités, rangs.
Votre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous défend point d'aimer notre famille.
D'ailleurs tous vos parens font fages, vertueux,
Il eft bon d'empêcher ces emplois faftueux
D'être donnés peut-être à des ames mondaines,
Eprifes du néant des vanités humaines.
Laiffez-là, croyez-moi, gronder les indévots,

Et fur votre falut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux, c'eft ainfi qu'il prononce.
Alors croyant d'un ange entendre la réponfe,
Sa dévote s'incline, & calmant fon efprit,
A cet ordre d'en-haut fans réplique foufcrit.
Ainfi pleine d'erreurs, qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conferve tous fes crimes;
Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'entêtement,
Et croit que devant Dieu fes fréquens facrileges
Sont pour entrer au Ciel, d'affurés privileges.
Voilà le digne fruit des foins de fon docteur.
Encore eft-ce beaucoup, fi ce guide impofteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétifme
Tout-à-coup l'amenant au vrai Molinofifme,
Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en Paradis les plaifirs de l'enfer.
Mais dans ce doux état, molle, délicieufe,
La hais-tu plus, dis-moi, que cette bilieufe,
Qui follement outrée en fa févérité,
Baptifant fon chagrin du nom de piété,
Dans fa charité fauffe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eft aimer Dieu que haïr tout le monde;

—— *Au vrai Molinofme.*] Le Quiétifme fut introduit à Rome, par Michel Molino, Prêtre Efpagnol, & célebre Directeur, qui âgé de .. ans, fut déféré à l'Inquifition, & fit abjuration de fa Doctrine à Rome, en 1687. L'Inquifition le condamna à une prifon perpétuelle, dans laquelle il mourut quelques années après.

Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne préſume du crime, & ne trouve un péché.
Pour une fille honnête & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes valets voir quelque complaiſance ?
Réputés criminels les voilà tous chaſſés,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacés.
Son mari, qu'une affaire appelle dans la ville,
Et qui chez lui, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le portier lui demande ſon nom;
Et que parmi ſes gens changés en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien: Le trait eſt bon. Dans les femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le ſexe peint d'une noble maniere!
Et Théophraſte même aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau;
C'eſt aſſez: il eſt tems de quitter le pinceau.
Vous avez déſormais épuiſé la ſatire.
Épuiſé, cher Alcipe! Ah! tu me ferois rire!
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tomes s'amaſſer.
Dans le ſexe j'ai peint la piété cauſtique.
Et que ſeroit-ce donc, ſi cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'Athéiſme établi,

Et Théophraſte même aidé de la Bruyere.] Jean de la Bruyere, de l'Académie Françoiſe, a traduit du Grec les Caracteres de Théophraſte, & a donné dans le même volume, les Caracteres, ou les Mœurs de ce ſiecle.

non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli.
j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
ur souveraine loi mettant la destinée,
ı tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
nous parlant de Dieu du ton de des-Barreaux ?
Mais sans aller chercher cette femme infernale,
ai-je encor peint, dis-moi, la fantasque inégale,
ui m'aimant le matin, souvent me hait le soir?
ai-je peint la maligne aux yeux faux, au cœur
noir ?
ai-je encor exprimé la brusque impertinente ?
'ai-je tracé la vieille à morgue dominante,
ui veut vingt ans encor après le Sacrement,
ɩiger d'un mari les respects d'un amant ?
'ai-je fait voir de joie une belle animée,
ui souvent d'un repas sortant toute enfumée,
ıit même à ses amants trop foibles d'estomac,
edouter ses baisers pleins d'ail & de tabac ?

Si j'allois t'y montrer lus d'une Capanée.] 'est-à-dire, une Athée; ır *Capanée* étoit un apitaine Crec, fameux ır ses impiétés, qui tant allé au siege de hebes avec Polinice, ıt foudroyé par Jupi-ɛr, parce qu'il méprisoit ɛs Dieux.

—— *Du ton de des-Barreaux.*] Jacques de 'allée, Seigneur des arreaux, naquit à Paris en 1602, & fut reçu Conseiller au Parlement en 1625; mais il se défit bientôt de sa charge, parce que son penchant invincible pour les plaisirs le rendoit incapable des devoirs de la Magistrature. Quelques années avant sa mort, qui arriva en 1674, il s'étoit retiré à Châlons-sur-Saône, où il mourut d'une maniere plus édifiante qu'il n'avoit vécu.

T'ai-je encor décrit la dame brelandiere,
Qui des joueurs chez soi se fait cabaretiere,
Et souffre des affronts que ne souffriroit pas
L'hôtesse d'une auberge à dix sous par repas ?
Ai-je offert à tes yeux ces tristes Tisiphones,
Ces monstres pleins d'un fiel que n'ont point les
lionnes,
Qui prenant en dégoût les fruits nés de leur flanc,
S'irritent sans raison contre leur propre sang ;
Toujours en des fureurs que les plaintes aigrissent,
Battant dans leurs enfans l'époux qu'elles haissent,
Et font de leur maison, digne de Phalaris,
Un séjour de douleurs, de larmes & de cris :
Enfin t'ai-je dépeint la superstitieuse,
La pédante au ton fier, la bourgeoise ennuyeuse,
Celle qui de son chat fait son seul entretien,
Celle qui toujours parle, & ne dit jamais rien ?
Il en est des milliers : mais ma bouche enfin lasse,
Des trois quarts pour le moins veut bien te faire
grace.
J'entens. C'est pousser loin la modération.
Ah ! finissez, dis-tu, la déclamation.
Pensez-vous qu'ébloui de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces discours frivoles
Ne font qu'un badinage, un simple jeu d'esprit ·
D'un censeur, dans le fond qui folâtre & qui rit,
Plein du même projet qui vous vint dans la tête,
Quand vous plaçâtes l'homme au-dessous de la bête ?
Mais enfin vous & moi c'est assez badiner.

---- *Digne de Phalaris.*] Tiran de Sicile, très-cruel.

est tems de conclure ; & pour tout terminer,
; ne dirai qu'un mot. La fille qui m'enchante,
oble, sage, modeste, humble, honnête, touchante,
'a pas un des défauts que vous m'avez fait voir.
par un sort pourtant qu'on ne peut concevoir,
a belle tout-à-coup rendue insociable,
'ange, ce sont vos mots, se transformoit en diable,
ous me verriez bientôt, sans me désespérer,
ui dire : Hé bien Madame, il faut nous séparer.
ous ne sommes pas faits, je le vois, l'un pour l'autre.
on bien se monte à tant : tenez, voilà le vôtre.
irtez : délivrons-nous d'un mutuel souci.
Alcippe, tu crois donc qu'on se sépare ainsi ?
our sortir de chez toi, sur cette offre offensante,
;-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y consente ?
crois-tu qu'aisément elle puisse quitter
savoureux plaisir de t'y persécuter ?
entôt son Procureur, pour elle usant sa plume,
; ses prétentions va t'offrir un volume.
ır, grace au droit reçu chez les Parisiens,
ens de douce nature, & maris bons chrétiens,
ıns ses prétentions une femme est sans borne.

l faut nous séparer, &c. : vers & les suivants ntiennent la formule libelle de divorce, i étoit en usage annnement : *Res tuas i habeto : Tuas res tibi agito*, &c. L. 2. §. 1. au Digeste *De divortiis & repudiis*.

Dans ses prétentions une femme est sans borne.] La Coutume de Paris est extrêmement favorable

Alcippe, à ce discours, je te trouve un peu morne.
Des arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des arbitres.... Tu crois l'empêcher de plaider ?
Sur ton chagrin déjà contente d'elle-même,
Ce n'est point tous ses droits, c'est le procès qu'elle aime :
Pour elle un bout d'arpent qu'il faudra disputer,
Vaut mieux qu'un fief entier acquis sans contester.
Avec elle il n'est point de droit qui s'éclaircisse,
Point de procès si vieux qui ne se rajeunisse ;
Et sur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Crois-moi, pour la fléchir, trouve enfin quelque voie :
Ou je ne réponds pas dans peu qu'on ne te voie
Sous le faix des procès abattu, consterné,
Triste, à pié, sans laquais, maigre, sec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur résolu de te pendre,
Et pour comble de maux, réduit à la reprendre.

aux femmes. « Parmi » nous, dit Patru, *Plaid.* » 9. les femmes ont des » douaires & des préci- » puts, elles partagent » la communauté, où » pourtant elles n'ap- » portent presque rien » que le bonheur de leur » sexe, & la faveur de » nos Coutumes. Enfin » à bien parler, elles sont » les principales hériti- » res de leurs maris.





SATIRE XI.

A MONSIEUR

DE VALINCOUR.

Le sujet de cette Satire est le vrai & le faux honneur. L'Auteur après avoir parlé des méprises de la plupart des hommes, au sujet de ce qu'ils appellent l'Honneur, *établit enfin que le vrai & le solide honneur consiste dans la justice, sans laquelle toutes les autres prétendues bonnes qualités ne sont que de faux brillans. Cette Satire fut commencée vers le mois de Novembre 1698.*

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, est chéri dans
le monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir revêtu, chacun met son bonheur :
Et tout crie ici-bas : l'honneur ! vive l'honneur !
Entendons discourir sur les bancs des galeres,

Oui, l'honneur, Valincour.] J. B. Henri du Trousset de Valincour, Conseiller du Roi en ses Conseils, Sécretaire général de la Marine & des Commandemens de M. le Comte de Toulouse, étoit lié d'une étroite amitié avec M. Despréaux. Il étoit de l'Académie de la Cruzca, & fut reçu en 1699 à l'Académie Françoise, à la place de M. Racine. Il mourut le 5 Janvier 1730.

Entendons discourir

Ce forçat abhorré même de ses confreres:
Il plaint, par un arrêt injustement donné,
L'honneur en sa personne à ramer condamné.
En un mot, parcourons & la mer & la terre:
Interrogeons marchands, financiers, gens de guerre,
Courtisans, magistrats; chez eux, si je les croi,
L'intérêt ne peut rien, l'honneur seul fait la loi.
Cependant, lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'esprit qui les gouverne,
Je n'apperçois par-tout que folle ambition,
Foiblesse, iniquité, fourbe, corruption,
Que ridicule orgueil de soi-même idolâtre.
Le monde, à mon avis, est comme un grand théâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abusé,
Souvent, à ce qu'il est, joue un rôle opposé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux visage,
Impudemment le fou représenter le sage,

sur les bans des galeres, &c.] Allusion à une action mémorable du Duc d'Offone, Vice-Roi de Sicile & de Naples. Ce Seigneur étant un jour à Naples, & visitant les Galeres du port, eut la curiosité d'interroger les forçats; mais ils se trouverent tous innocents, à l'exception d'un seul, qui avoua de bonne foi que si on lui avoit fait justice, il auroit été pendu. *Qu'on m'ôte d'ici ce coquin-là*, dit le Duc, en lui donnant la liberté, *il gâteroit tous ces honnêtes gens.*

—— *Lorsqu'aux yeux leur portant la lanterne.*] Diogene le Cynique portoit une lanterne en plein jour, & disoit qu'il cherchoit un homme.

L'ignorant s'ériger en ſavant faſtueux,
Et le plus vil faquin trancher du vertueux.
Mais quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bientôt on les connoît, & la vérité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'univers,
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts,
Le Public malin jette un œil inévitable;
Et bientôt la cenſure, au regard formidable,
Sait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos défauts.
Du menſonge toujours le vrai demeure maître.
Pour paroître honnête homme, en un mot, il faut l'être:
Et jamais, quoi qu'il faſſe, un mortel ici-bas,
Ne peut aux yeux du monde être ce qu'il n'eſt pas.
En vain ce miſantrope, aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres:
Le ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur;
L'agrément fuit ſes traits, ſes careſſes font peur;
Ses mots les plus flatteurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
Le naturel toujours ſort, & ſait ſe montrer:
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfin paſſage.
Mais loin de mon projet je ſens que je m'engage;
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'honneur par-tout, diſois-je, eſt du monde admiré:

Le naturel toujours ſort, &c.] Horace I. Ep. 10. 1. 24.
Naturam expellas furcâ, &c.

Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire ;
Quel est-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire ?
L'ambitieux le met souvent à tout brûler ;
L'avare à voir chez lui le Pactole rouler ;
Un faux brave à vanter sa prouesse frivole ;
Un vrai fourbe à jamais ne garder sa parole :
Ce Poëte à noircir d'insipides papiers ;
Ce Marquis à savoir frauder ses créanciers ;
Un libertin à rompre & jeûnes & carême ;
Un fou perdu d'honneur à braver l'honneur même.
L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourroit le penser ?
Qu'est-ce donc que l'honneur que tout doit embrasser ?
Est-ce de voir, dis-moi, vanter notre éloquence ;
D'exceller en courage, en adresse, en prudence ;
De voir à notre aspect tout trembler sous les cieux,
De posséder enfin mille dons précieux ?
Mais avec tous ces dons de l'esprit & de l'ame,
Un roi même souvent peut n'être qu'un infame,
Qu'un Hérode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc est cet honneur qui seul doit nous charmer ?
Quoi qu'en ses beaux discours Saint-Evremond nous prône,
Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Pétrone.

L'Avare à voir chez lui le Pactole rouler.] Le *Pactole*, est une riviere fameuse qui roule de l'or parmi son gravier. Elle est dans l'Asie Mineure.

Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Pétrone.] L'Auteur oppose la morale austere de Séneque à la morale licencieuse de Pétrone, pour condamner un sentiment dé-

Dans le monde il n'eſt rien de beau que l'équité.
Sans elle la valeur, la force, la bonté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte guerrier, terreur de l'univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand voleur que du Tertre & Saint Ange.

raiſonnable de Saint-Evremond, dans ſon *Jugement ſur Séneque, Plutarque & Pétrone*, où il débute ainſi : *Je commencerai*, dit-il, *par Séneque, & vous dirai avec la derniere impudence, que j'eſtime beaucoup plus ſa perſonne que ſes Ouvrages. J'eſtime le précepteur de Néron, l'amant d'Agrippine, un ambitieux qui prétendoit à l'Empire ; du Philoſophe & de l'Ecrivain je n'en fais pas grand cas.* Au contraire les louanges que Saint-Evremond donne aux ſentiments délicats, au luxe poli, & aux voluptés étudiées de Pétrone, qu'il appelle *un des plus honnêtes hommes du monde*, font bien juger qu'il a regardé ce fameux Epicurien, comme ſon héros en fait de morale. Voyez ſes réflexions ſur la doctrine d'Epicure.

N'eſt qu'un plus grand voleur, &c.] Ce vers & les trois précédens contiennent le ſens de la réponſe que fit un Pirate au même Alexandre, qui lui reprochoit ſa condition : *Je ſuis un pirate*, dit-il, *parce que je n'ai qu'un vaiſſeau ; ſi j'avois une armée navale, je ſerois un conquérant.* Apopht. des Anciens.

—— *Que du Tertre & Saint-Ange.*] Deux fameux voleurs de grand chemin. *Du Tertre* étoit un joueur de profeſſion, qui étoit reçu dans la plupart des maiſons diſtinguées de Paris. Il fit un vol au milieu du Cours-la-Reine : on le prit, &

Du premier des Césars on vante les exploits ;
Mais dans quel tribunal, jugé suivant les Lois,
Eût-il pû disculper son injuste manie ?
Qu'on livre son pareil en France à la Reynie,
Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers,
Laisser sur l'échafaut sa tête & ses lauriers.
C'est d'un Roi que l'on tient cette maxime auguste,

il fut condamné au dernier supplice ordonné contre les Voleurs de grand chemin. -- *Saint-Ange*, autre voleur, eut la même destinée.

—— *A la Reynie.*] Gabriel-Nicolas de la Reynie, Conseiller d'Etat ordinaire, & Lieutenant Général de Police, né à Limoges en 1625 ; mort en 1709.

—— *Sa tête & ses lauriers.*] Jules-César étoit chauve, & il cachoit ce défaut autant qu'il pouvoit. C'est pourquoi, parmi les honneurs que le Sénat & le peuple lui déférerent, il reçut & conserva plus volontiers le privilége de porter toujours une couronne de lauriers. C'est à quoi ce vers fait allusion.

C'est d'un Roi, &c.] Agésilas, Roi de Sparte, selon Plutarque, traduit par Amyot, *avoit toujours accoutumé de dire en ses privés dévis, que Justice étoit la premiere de toutes les vertus; pour autant, disoit-il, que la prouesse ne vaut rien, si elle n'est conjointe avec la Justice, & que si tous les hommes étoient justes, alors on n'auroit que faire de la prouesse.* Et à ceux qui disoient, le Grand Roi (*le Roi de Perse*) le veut ainsi: *Et en quoi, disoit-il, est-il plus grand que moi, s'il n'est plus juste?* Le même Agésilas étant pressé de tenir une promesse injuste : *Si la chose n'est pas juste*, dit-il, *je ne l'ai pas promise.*

ue jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.
ſſemblez à la fois Mithridate & Sylla;
ignez-y Tamerlan, Genſeric, Attila;
ous ces fiers conquérans, rois, princes, capitaines,
ont moins grands à mes yeux que ce bourgeois
d'Athenes,
Qui fut pour tous exploits, doux, modéré, frugal,
Toujours vers la juſtice aller d'un pas égal.
Oui, la juſtice en nous eſt la vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſéduit & qui plaît.
A cet unique appas l'ame eſt vraiment ſenſible:
Même aux yeux de l'injuſte, un injuſte eſt horrible;
Et tel qui n'admet point la probité chez lui,
Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
Diſons plus: il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.
Chacun de l'équité ne fait pas ſon flambeau;
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau.

—— *Ce Bourgeois d'Athenes.*] Socrate.

Tout n'eſt pas Caumartin, &c.] Urbin-Louis le Fevre de Caumartin, Conſeiller d'Etat, Intendant des Finances.

M. l'Abbé Bignon. Jean-Paul Bignon, Abbé de S. Quentin, alors Doyen de l'Egliſe Collégiale de S. Germain l'Auxerrois, Conſeiller d'Etat ordinaire, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & ancien Préſident des deux Académies Royales des Sciences & des Inſcriptions, aujourd'hui Bibliothécaire du Roi.

M. Dagueſſeau, Avocat Général au Parlement de Paris, enſuite Procureur Général, aujourd'hui Chancelier de France.

Mais jusqu'en ces pays, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe elle est de quelque usage;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'est elle entr'eux qui fait le partage & le choix.
Mais allons voir le vrai jusqu'en sa source même.
Un dévot aux yeux creux, & d'abstinence blême,
S'il n'a point le cœur juste, est affreux devant Dieu.
L'Evangile au chrétien ne dit en aucun lieu,
Sois dévot: Il nous dit, sois doux, simple, équitable.
Car d'un dévot souvent, au Chrétien véritable,
La distance est deux fois plus longue, à mon avis,
Que du pôle antarctique au détroit de Davis.
Encor par ce dévot, ne crois pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & sa mystique bande.
J'entens un faux chrétien, mal instruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain persuadé,
N'en a jamais conçu l'esprit ni la justice;
Un chrétien qui s'en sert pour disculper le vice,
Qui toujours près des Grands, qu'il prend soin d'abuser,
Sur leurs foibles honteux fait les autoriser;
Et croit pouvoir au Ciel, par ses folles maximes,

Que du pôle antarctique au détroit de Davis.] C'est-à-dire, d'un pôle à l'autre; ou d'une extrêmité de la terre à l'autre; car le détroit de Davis est presque sous le pôle arctique, près de la nouvelle Zemble, dans cette partie de la Groenlande, qui fut découverte en 1585 par *Jean Davis*, Anglois.

Tartuffe ou Molinos, & sa mystique bande.] Les hypocrites désignés par *Tartuffe*, & les Quiétistes, désignés par *Michel Molinos* leur Chef.

Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux dévots pour moi voilà le vrai héros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,
Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide,
C'est de prendre toujours la vérité pour guide;
De regarder en tout la raison & la loi;
D'être doux pour tout autre, & rigoureux pour soi:
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inspire,
Et d'être juste enfin: Ce mot seul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires humains
A ce discours pourtant donne aisément les mains;
Et pour t'en dire ici la raison historique,
Souffre que je l'habille en fable allégorique.

Sous le bon Roi Saturne, ami de la douceur,
L'honneur, cher VALINCOUR, & l'équité sa sœur,
De leurs sages conseils éclairant tout le monde,
Régnoient, chéris du Ciel, dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun sous ce couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ séparé.
La Vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme,
Ni ne s'appelloit point alors un Jansénisme.

La vertu n'étoit point sujette à l'Ostracisme.] Loi chez les Athéniens, qui permettoit de bannir les personnes dont la grande autorité étoit suspecte au peuple, & faisoit craindre qu'elle ne dégénérât en tyrannie. Ce bannissement n'étoit pas infamant, parce qu'il n'étoit pas ordonné pour la punition d'un crime. *L'Ostracisme* duroit ordinairement dix ans, & cependant le banni jouissoit de ses biens.

Ni ne s'appelloit point alors un Jansénisme.] Le soupçon de Jansénisme bien ou mal fondé, a rendu parmi nous la vertu sujette à une espece d'Ostracisme.

L'honneur beau par soi-même, & sans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans.
Et jamais ne sortant de ses devoirs austeres,
Maintenoit de sa sœur les regles salutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-tems au séjour étoilé.
Un Fourbe, cependant assez haut de corsage,
Et qui lui ressembloit de geste & de visage,
Prend son tems, & par-tout ce hardi suborneur
S'en va chez les humains, crier qu'il est l'honneur:
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-même
Seul porter désormais le faix du diadême,
De lui seul il prétend qu'on reçoive la loi.
A ces discours trompeurs le monde ajoute foi.
L'innocente équité honteusement bannie,
Trouve à peine un désert où fuir l'ignominie.
Aussi-tôt sur un trône éclatant de rubis,
L'imposteur monte orné de superbes habits.
La hauteur, le dédain, l'audace l'environnent,
Et le luxe & l'orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier, il montre alors un front plus fourcilleux.
Et le mien & le tien, deux freres pointilleux,

L'honneur beau par soi-même, &c.] Les Romains représentoient l'*Honneur* sous la figure d'un jeune homme qui portoit d'une main la *Haste* de la Divinité, & dans l'autre la corne d'abondance: ce qui prouve qu'alors, comme aujourd'hui, l'on faisoit entrer l'abondance dans l'idée de l'honneur, & que les richesses ont toujours attiré le respect. On voit des médailles sur lesquelles l'honneur est ainsi représenté.

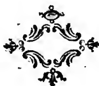
Par ſon ordre amenant les procès & la guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux ſous les noms de bon droit & de tort,
Vont chez elle établir le ſeul droit du plus fort.
Le nouveau roi triomphe, & ſur ce droit inique
Bâtit de vaines loix un code fantaſtique:
Avant tout aux mortels preſcrit de ſe venger,
L'un l'autre au moindre affront les force à s'égorger.
Et dans leur ame, en vain de remords combattue,
Trace en lettres de ſang ces deux mots: *meurs*, ou *tue*.
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naître ici-bas le noir ſiecle de fer.
Le frere au même inſtant s'arma contre le frere:
Le fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon pere:
La ſoif de commander enfanta les tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les conquérans:
L'ambition paſſa pour la vertu ſublime:
Le crime heureux fut juſte, & ceſſa d'être crime.
On ne vit plus que haine & que diviſion,

Qu'on vit naître ici-bas le noir ſiecle de fer. Ov. Métamorph. Liv. I. v. 128.

Protinùs irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas, &c.

Du Tanaïs au Nil porta les conquérans.] Juſtin, Liv. II. c. 3. rapporte que les premiers conquérans ſortirent de la Scythie arroſée par le Tanaïs, & chaſſerent Véxoris, ou Séſoſtris, Roi d'Egypte, qui les vouloit ſoumettre à ſa domination.

Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion..
Le véritable honneur ſur la voute céleſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans différer ; & deſcendu des Cieux,
Va par-tout ſe montrer dans les terreſtres lieux :
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode.
On n'y peut plus ſouffrir ſes vertus hors de mode,
Et lui-même traité de fourbe & d'impoſteur,
Eſt contraint de ramper aux piés du ſéducteur.
Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les humains à leur triſte eſclavage ;
S'en va trouver ſa ſœur, & dès ce même jour
Avec elle s'envole au céleſte ſéjour.
Depuis, toujours ici, riche de leur ruine,
Sur les triſtes mortels le faux honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas univers,
Et peut-être eſt-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fût-il l'auteur : je conclus de ſa fable
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'honneur véritable.



DISCOURS

DE L'AUTEUR,

Pour servir d'Apologie à la Satire suivante.

Quelque heureux succès qu'aient eu mes Ouvrages, j'avois résolu depuis leur derniere édition de ne plus rien donner au public ; & quoiqu'à mes heures perdues, il y a environ cinq ans, (1) *j'eusse encore fait contre l'équivoque une Satire que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inférieure à mes écrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, & je ne croyois pas, que moi vivant, elle dût jamais voir le jour. Ainsi donc aussi soigneux désormais de me faire oublier, que j'avois été autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmités près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on débitoit dans le monde sous mon nom, quantité de méchants écrits, & entr'autres une piece en vers* (2) *contre les Jésuites, également odieuse & insipide, & où l'on me faisoit, en mon propre nom, dire à toute leur Société des injures les plus atroces & les plus*

(1) Ce Discours fut composé en 1710.

(2) L'Ouvrage dont il s'agit ici, étoit une Epître d'environ soixante vers.

grossieres. J'avoue que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens sensés aient connu sans peine que la piece n'étoit pas de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aient présumé que j'en pouvois être l'auteur, la vérité est pourtant que je n'ai pas regardé comme un médiocre affront, de me voir soupçonné, même par des ridicules, d'avoir fait un ouvrage si ridicule.

J'ai donc cherché les moyens les plus propres pour me laver de cette infamie; & tout bien considéré, je n'ai point trouvé de meilleur expédient, que de faire imprimer ma Satire contre l'ÉQUIVOQUE; parce qu'en la lisant, les moins éclairés, même de ces petits esprits, ouvriroient peut-être les yeux, & verroient manifestement le peu de rapport qu'il y a de mon stile, même en l'âge où je suis, au stile bas & rampant de l'auteur de ce pitoyable Ecrit. Ajoutez à cela que je pouvois mettre à la tête de ma Satire, en la donnant au public, un avertissement en maniere de préface, où je me justifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'est ce que je fais aujourd'hui; & j'espere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me suis proposé. Il ne me reste donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle est fait ce Discours.

Je l'ai composée par le caprice du monde le plus bisarre, & par une espece de dépit & de colere poétique, s'il faut ainsi dire, qui me saisit à l'occasion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon jardin à Auteuil, & rêvois en marchant à un poëme que je voulois faire contre les mauvais Critiques de notre

notre siecle. J'en avois déjà même composé quelques vers, dont j'étois assez content. Mais voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue; & m'étant sur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniere, qu'au lieu de m'appliquer davantage à réformer cette équivoque, & de poursuivre mon Poëme contre les faux critiques, la folle pensée me vint de faire contre l'Equivoque même, une Satire, qui pût me venger de tous les chagrins qu'elle m'a causés depuis que je me mêle d'écrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultés à mettre en vers un sujet si sec. Et même il s'en présenta d'abord un qui m'arrêta tout court. Ce fut de savoir duquel des deux genres, masculin ou féminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez vîte au féminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empêchât l'exécution de mon projet, je crus que ce ne feroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma Satire par cette difficulté même. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet Ouvrage. Je croyois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers; mais ensuite les pensées me venant en foule, & les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cent cinquante.

C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploirai point ici, non plus que

dans les préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse & ma réthorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est ce que j'ai travaillé cette Piece avec le même soin que toutes mes autres Poésies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jésuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'étroite rigueur de sa signification grammaticale, le mot d'Equivoque, en ce sens-là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées, d'expressions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces méprises de l'esprit humain, qui font qu'il prend souvent une chose pour une autre. Et c'est dans ce sens que j'ai dit que l'idolâtrie avoit pris naissance de l'Equivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajouterai à cela, que la Providence divine, ainsi que je l'établis clairement dans ma Satire, n'ayant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier pere avoit prêté l'oreille aux promesses du Démon, j'ai pu conclure infailliblement que l'idolâtrie est un fruit, ou, pour mieux dire, un véritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puisse faire sur cela aucune bonne critique; sur-tout ma Satire étant un pur jeu d'esprit, où il seroit ridicule d'exiger une précision géométrique de pensées & de paroles.

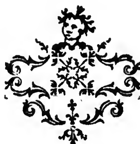
Mais il y a une autre objection plus importante &

plus considérable, qu'on me fera peut-être au sujet des propositions de morale relâchée que j'attaque dans la derniere partie de mon Ouvrage. Car ces propositions ayant été, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, même célebres, la moquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque sorte ces Théologiens, & causer ainsi une espece de scandale dans l'Eglise. A cela je réponds premiérement : Qu'il n'y a aucune des propositions que j'attaque, qui n'ait été plus d'une fois condamnée par toute l'Eglise, & tout récemment encore par deux des plus grands Papes qui aient depuis long-tems rempli le S. Siege. Je dis en second lieu, qu'à l'exemple de ces célebres Vicaires de JESUS-CHRIST, *je n'ai point nommé les Auteurs de ces propositions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis causer la diffamation, & contre lesquels même j'avoue que je ne puis rien décider, puisque je n'ai point lu, ni ne suis d'humeur à lire leurs Ecrits ; ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour prononcer sur les accusations que l'on forme contr'eux, leurs accusateurs pouvant les avoir mal-entendus, & s'être trompés dans l'intelligence des passages où ils prétendent que sont ces erreurs dont ils les accusent. Je soutiens en troisieme lieu, qu'il est contre la droite raison de penser que je puisse exciter quelque scandale dans l'Eglise, en traitant de ridicules des propositions rejettées de toute l'Eglise, & plus dignes encore, par leur absurdité, d'être sifflées de tous les fidéles, que réfutées sérieusement. C'est ce que je me crois obligé de dire pour me justifier. Que si après*

cela il ſe trouve encore quelques Théologiens qui ſe figurent qu'en décriant ces propoſitions, j'ai eu en vue de les décrier eux-mêmes, je déclare que cette fauſſe idée qu'ils ont de moi, ne ſauroit venir que des mauvais artifices de l'équivoque, qui pour ſe venger des injures que je lui dis dans ma Piece, s'efforce d'intéreſſer dans ſa cauſe ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n'ai pas penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà, ce me ſemble, bien des paroles, & peut-être trop de paroles employées pour juſtifier un auſſi peu conſidérable ouvrage qu'eſt la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne crois pas me pouvoir diſpenſer d'apprendre aux Lecteurs, qu'en attaquant, comme je fais dans ma Satire, ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumieres; mais qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epître de l'Amour de Dieu, j'ai non-ſeulement conſulté ſur mon ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Egliſe, qui par l'étendue de ſes connoiſſances & par l'éminence de ſa dignité, eſt le plus capable & le plus en droit de me preſcrire ce que je dois penſer ſur ces matieres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archevêque. J'ajouterai que ce pieux & ſavant Cardinal a eu trois ſemaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes inſtantes prieres, après l'avoir lue & relue plus d'une fois, il me l'a enfin rendue, en me comblant d'éloges, & m'a aſſuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un ſeul mot, que j'ai corrigé ſur

le champ, & ſur lequel je lui aî donné une entiere ſatisfaction. Je me flatte donc qu'avec une approbation ſi authentique, ſi ſûre & ſi glorieuſe, je puis marcher la tête levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire déſormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne ſauroient être que de vaines ſubtilités d'un tas de miſérables ſophiſtes formés dans l'école du menſonge, & auſſi affidés amis de l'Equivoque, qu'opiniâtres ennemis de Dieu, du bon ſens, & de la vérité.



SATIRE XII.

SUR

L'ÉQUIVOQUE.

On vient de voir dans le discours précédent ce qui a donné lieu à la composition de cette Satire. L'Equivoque n'est point prise ici dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguités, de sens, de pensées ou d'expressions, qui font souvent prendre une chose pour une autre. Cette Piece fut composée en 1705.

DU langage François, bisarre Hermaphrodite;
De quel genre te faire, Equivoque maudite?
Ou maudit: car sans peine aux Rimeurs hasardeux
L'usage encor, je croi, laisse le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, fourbe insigne;
Mâle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des écrivains, juste effroi des lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée,
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens
Les yeux faux & gâtés de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossiere
Envelopper mon stile ami de la lumiere.

Tu sais bien que jamais, chez toi, dans mes discours
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.
Fui donc. Mais non, demeure; un Démon qui m'inspire,
Veut qu'encor une utile & derniere Satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ses onze sœurs;
Et je sens que ta vue échauffe mon audace.
Viens, approche: Voyons, malgré l'âge & sa glace,
Si ma muse aujourd'hui sortant de sa langueur,
Pourra trouver encor un reste de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantastique?
Ne vaudroit-il pas mieux, dans mes vers moins caustique,
Répandre de tes jeux le sel réjouissant,
Que d'aller contre toi, sur ce ton menaçant,
Pousser jusqu'à l'excès ma critique boutade?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benserade.
C'est par lui qu'autrefois, mise en son plus beau jour,
Tu sus, trompant les yeux du peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots tes quolibets frivoles.

Je ferois mieux... d'imiter Benserade.] Furetiere, dans son second factum contre l'Académie Françoise, dit que » Benserade s'étoit érigé » en Galant dans la » vieille cour, par des » chansonnettes & des » vers de Ballet qui lui » avoient acquis quelque » réputation pendant le » regne d'un mauvais » goût, *des Equivoques » & des Pointes* qui sub» sistent encore chez » lui ». Furetiere répéte encore la même raillerie dans son 3e. factum.

Mais ce n'eſt plus le tems. Le Public détrompé;
D'un pareil enjoûment ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots autrefois, délices des ruelles,
Approuvés chez les grands, applaudis chez les belles;
Hors de mode aujourd'hui chez nos plus froids badins,
Sont des collets-montés, & des vertugadins.
Le lecteur ne ſait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant;
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi toujours cherchant quelque fineſſe aiguë;
Préſenter au lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.
Mais laiſſons-là le tort qu'à ſes brillans ouvrages;
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,
Source de toute erreur, ſema dans l'univers:
Et pour les contempler juſques dans leur naiſſance:
Dès le tems nouveau-né, quand la Toute-Puiſſance
D'un mot forma le ciel, l'air, la terre & les flots,
N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
Qu'il alloit, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſavoir, à Dieu ſe rendre égal?

Sont des Collets montés, & des vertugadins.] Les *collets montés* & les *vertugadins*, étoient anciennement des pieces de l'habillement des femmes.

Il en fit fur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle fcience,
Fut que trifte & honteux de voir fa nudité,
Il fut qu'il n'étoit plus, grace à fa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la foif, par-tout faifoient la guerre;
Et qui courant toujours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta trifte rage,
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage;
Et bien que l'homme alors parût fi rabaiffé,
Par toi contre le Ciel un orgueil infenfé,
Armant de fes neveux la gigantefque engeance;
Dieu réfolut enfin, terrible en fa vengeance,
D'abîmer fous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lâchât les éclufes des cieux,
Par un fils de Noé fatalement fauvée,
Tu fus, comme ferpent, dans l'arche confervée;
Et d'abord pourfuivant tes projets fufpendus,
Chez les mortels reftant, encor tout éperdus,
De nouveau tu femas tes captieux menfonges,
Et remplis leurs efprits de fables & de fonges.
Tes voiles offufquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu difparut lui-même à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que ftupide ignorance,
Qu'impiété fans borne en fon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la fuperftition,
Répandant l'idolâtre & folle illufion,
Sur la terre en tous lieux difpofée à les fuivre,
L'art fe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre.
Et l'Artifan lui-même humblement profterné

Aux piés du vain métal par sa main façonné ;
Lui demanda les biens, la santé, la sagesse :
Le monde fut rempli de Dieux de toute espece :
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les serpens, les poissons, les oiseaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des sacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon, d'être à ses vœux propices ;
Et croire follement maîtres de ses destins,
Ces dieux nés du fumier porté dans ses jardins.
Bientôt se signalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par-tout fis parler les oracles.
C'est par ton double sens dans leurs discours jetté,
Qu'ils surent en mentant dire la vérité ;
Et sans crainte rendant leurs réponses Normandes,
Des peuples & des Rois engloutir les offrandes.

Ainsi loin du vrai jour, par toi toujours conduit,
L'homme ne sortit plus de son épaisse nuit.
Pour mieux tromper ses yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice :
Et par toi de splendeur faussement revêtu,
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toi l'humilité devint une bassesse ;
La candeur se nomma grossiéreté, rudesse.
Au contraire l'aveugle & folle ambition,

—— *Leurs réponses Normandes.*] Les Normands sont accusés de peu de sincérité, &c. *Répondre en Normand*, est une expression qui est devenue proverbiale ; pour dire, que *l'on répond d'une maniere équivoque. Parler en Normand.* Voyez le vers 120 de l'Epître IX.

S'appèlla des grands cœurs la belle passion :
Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe passa pour exquise prudence :
L'audace brilla seule aux yeux de l'univers ;
Et pour vraiment héros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques,
Que tyranniques rois, censés grands politiques,
Qu'infames scélérats à la gloire aspirans.
Et voleurs revêtus du nom de conquérans.
Mais à quoi s'attacha ta savante malice ?
Ce fut sur-tout à faire ignorer la justice.
Dans les plus claires loix ton ambiguité
Répandant son adroite & fine obscurité,
Aux yeux embarrassés des Juges les plus sages,
Tout sens devint douteux, tout mot eut deux visages ;
Plus on crut pénétrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut souvent par la glose obscurci :
Et pour comble de maux, à tes raisons frivoles
L'éloquence prêtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé sous leur commun effort,
Le vrai passa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment déchû de sa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiere,
Et par tes yeux trompeurs se figurant tout voir,
Ne vit, ne sut plus rien, ne put plus rien savoir.
De la raison pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il resta quelque trace encor dans la Judée.
Chez les hommes ailleurs sous ton joug gémissans,
Vainement on chercha la vertu, le droit sens :
Car qu'est-ce loin de Dieu que l'humaine sagesse ?

Et Socrate, l'honneur de la profane Grece;
Qu'étoit-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné;
Et malgré la vertu dont il faisoit parade,
Très-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'ose hardiment l'affirmer contre toi,
Dans le monde idolâtre asservi sous ta loi,
Par l'humaine raison de clarté dépourvue,
L'humble & vraie équité fut à peine entrevue;
Et par un sage altier, au seul faste attaché,
Le bien même accompli souvent fut un péché.
Pour tirer l'homme enfin de ce désordre extrême,
Il fallut qu'ici-bas, Dieu fait homme lui-même,
Vînt du sein lumineux de l'éternel séjour,
De tes dogmes trompeurs dissiper le faux jour.
A l'aspect de ce Dieu les démons disparurent;
Dans Delphe, dans Délos, tes oracles se turent;
Tout marqua, tout sentit sa venue en ces lieux.
L'estropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.
Mais bientôt contre lui ton audace rebelle,
Chez la nation même à son culte fidelle,
De tous côtés arma tes nombreux sectateurs,

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.] Les mœurs des Grecs étoient si corrompues en ce tems-là, qu'ils ne purent voir l'amitié de Socrate pour Alcibiade, sans y attacher un soupçon de crime. Mais Platon son disciple, le justifie pleinement dans quelques-uns de ses dialogues, sur-tout dans celui qui est intitulé *le Banquet*, où Alcibiade lui-même, prend les Dieux à témoins que l'amour de Socrate pour lui n'avoit jamais rien eu de criminel.

Prêtres, pharisiens, rois, pontifes, docteurs;
C'est par eux que l'on vit la vérité suprême,
De mensonge & d'erreur accusée elle-même;
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traîné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut déçue,
Et pour toi ton audace eut une triste issue.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva soudain tout brillant de clarté.
Et par-tout sa doctrine en peu de tems portée,
Fut du Gange & du Nil, & du Tage écoutée!
Des superbes autels, à leur gloire dressés,
Tes ridicules dieux tomberent renversés.
On vit en mille endroits leurs honteuses statues
Pour le plus bas usage utilement fondues,
Et gémir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vases, trépiés, vils meubles devenus.
Sans succomber pourtant tu soutins cet orage,
Et sur l'idolâtrie enfin perdant courage,
Pour embarrasser l'homme en des nœuds plus subtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour seconder ta triste frénésie,
Arriva de l'enfer ta fille l'Hérésie:
Ce monstre dès l'enfance à ton école instruit,

Fut du Gange & du Nil, & du Tage écoutée.] Ces trois fleuves sont les plus fameux des trois parties du monde, l'Asie, l'Afrique & l'Europe: car l'Amérique n'étoit pas encore connue alors. —— *Brouiller de nouveaux fils.*] Expression proverbiale, pour dire: *Causer de nouveaux troubles.*

De tes leçons bientôt te fit goûter le fruit.
Par lui l'erreur, toujours finement apprêtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-même eut peine à s'en ſauver.
Elle-même deux fois preſque toute Arienne,
Sentit chez ſoi trembler la vérité Chrétienne;
Lorſqu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtrieres,
Et fit du ſang chrétien couler tant de rivieres.
Le fidele au milieu de ces troubles confus,
Quelque tems égaré ne ſe reconnut plus;
Et dans plus d'un affreux & ténébreux concile,
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoi bon ici, du profond des enfers,
Nouvel hiſtorien de tant de maux ſoufferts,
Rappeller Arius, Valentin & Pélage,
Et tous ces fiers démons que toujours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ſes vérités,
A permis qu'aux Chrétiens l'enfer ait ſuſcités?

Lorſqu'attaquant le Verbe, &c.] L'Auteur avoit d'abord fait ces vers de cette maniere :

Lorſque chez ſes ſujets l'un contre l'autre armés,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animés,
Tu fis dans une guerre & ſi triſte & ſi longue,
Périr tant de Chrétiens, Martyrs d'une diphtongue.

Il s'agiſſoit du mot ὁμοούσιος, auquel les Ariens ſubſtituoient le mot ὁμοιούσιος.

Laissons hurler là-bas tous ces damnés antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques
Que ton horrible fille ici sut émouvoir,
Quand Luther & Calvin remplis de ton savoir,
Et soi-disant choisis pour réformer l'Eglise,
Vinrent du célibat affranchir la Prêtrise;
Et des vœux les plus saints blâmant l'austérité,
Aux moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foi censé juge infaillible,
Et sans être approuvé par le Clergé Romain,
Tout protestant fut Pape une bible à la main.
De cette erreur dans peu naquirent plus de sectes,
Qu'en automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement mûris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichés de recueils d'amourettes,
De vers, de contes bleus, de frivoles fornettes;
Souvent peu recherchés du public nonchalant,
Mais vantés à coup sûr du Mercure galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptistes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'exécrables Déistes;
Le plus vil artisan eut ses dogmes à soi,
Et chaque chrétien fut de différente loi.
La discorde au milieu de ces sectes altieres,
En tous lieux cependant déploya ses bannieres;
Et ta fille, au secours des vains raisonnemens
Appellant les ravages & les embrasemens,
Fit en plus d'un pays, aux villes désolées,
Sous l'herbe envain chercher leurs Eglises brûlées,
L'Europe sur un champ de massacre & d'horreur;

Et l'orthodoxe même, aveugle en sa fureur;
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée,
Oublia la douceur aux chrétiens commandée;
Et crut, pour venger Dieu de ses fiers ennemis,
Tout ce que Dieu défend légitime & permis.
Au signal tout-à-coup donné pour le carnage,
Dans les villes par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélés le fer en main courans,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, sans distinction, dans tout sein hérétique,
Pleins de joie, enfoncer un poignard catholique:
Car quel lion, quel tigre, égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Piété?
Ces fureurs jusqu'ici du vain peuple admirées,
Etoient pourtant toujours de l'Eglise abhorrées.
Et dans ton grand crédit, pour te bien conserver,
Il falloit que le Ciel parût les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adresse.
Pour y parvenir donc, ton active souplesse,
Dans l'école abusant tes grossiers écrivains,
Fit croire à leurs esprits ridiculement vains,
Qu'un sentiment impie, injuste, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux réputé soutenable,
Prenoit chez eux un sceau de probabilité,
Qui même contre Dieu lui donnoit sûreté;
Et qu'un chrétien pouvoit, rempli de confiance,
Même en le condamnant, le suivre en conscience.

Au signal tout-à-coup donné pour le carnage.] Le massacre des Huguenots, fait en France en 1572, le jour de S. Barthelemi.

C'est sur ce beau principe, admis si follement,
Qu'aussi-tôt tu posas l'énorme fondement
De la plus dangereuse & terrible morale,
Que Lucifer assis dans la chaire infernale,
Vomissant contre Dieu ses monstrueux sermons;
Ait jamais enseignée aux novices démons.
Soudain, au grand honneur de l'Eglise payenne,
On entendit prêcher dans l'école chrétienne,
Que sous le joug du vice un pécheur abattu,
Pouvoit, sans aimer Dieu, ni même la vertu,
Par la seule frayeur au Sacrement unie,
Admis au Ciel, jouir de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, sur ce seul passeport,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.

Ainsi, pour éviter l'éternelle misere,
Le vrai zele chrétien n'étant plus nécessaire,
Tu sus, dirigeant bien en eux l'intention
De tout crime laver la coupable action.
Bientôt se parjurer cessa d'être un parjure.
L'argent à tout denier se prêta sans usure.
Sans simonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien spirituel.
Du soin d'aider le pauvre on dispensa l'avare;
Et même chez les Rois le superflu fut rare.
C'est alors qu'on trouva pour sortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut, en disant vrai tout bas.
C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse,
Sans crime un Prêtre peut vendre trois fois sa Messe.
Pourvû que laissant-là son salut à l'écart,

Lui-même en la difant n'y prenne aucune part.
C'eft alors que l'on fut qu'on peut pour une
pomme,
Sans bleffer la juftice, affaffiner un homme :
Affaffiner ! Ah ! non, je parle improprement ;
Mais que prêt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant fauver d'une autre forte,
Maffacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.
Enfin ce fut alors que fans fe corriger,
Tout pécheur..... Mais où vais-je aujourd'hui
m'engager !
Veux-je d'un Pape illuftre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre ici toute la Bulle en rimes :
Exprimer tes détours burlefquement pieux,
Pour difculper l'impur, le gourmand, l'envieux ;
Tes fubtils faux-fuyans, pour fauver la molleffe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareffe ;
En un mot faire voir à fond développés
Tous ces dogmes affreux d'anathême frappés,
Que fans peur débitans tes diftinctions folles,
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes écoles.
Mais fur ce feul projet foudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer ?
J'entens déjà d'ici tes docteurs frénétiques
Hautement me compter au rang des hérétiques,
M'appeller fcélérat, traître, fourbe, impofteur,
Froid plaifant, faux bouffon, vrai calomniateur ;

Veux-je d'un Pape illuftre, &c.] Ceci regarde les Propofitions condamnées par le Pape Innocent XI.

De Pascal, de Wendrock, copiste misérable,
Et pour tout dire enfin, Janséniste exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous sens expliqués,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués,
Blâmer de tes docteurs la morale risible,
C'est, selon eux, prêcher un Jansénisme horrible;
C'est nier qu'ici-bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut être immolé.
Prévenons tout ce bruit, trop tard dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toi sors de ces lieux,
Monstre, à qui par un trait des plus capricieux,
Aujourd'hui terminant ma course satirique,
J'ai prêté dans mes vers une ame allégorique.
Fuis, vas chercher ailleurs tes patrons bien-aimés,
Dans ces pays par toi rendus si renommés,
Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose;
Ou, si plus sûrement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans Trévoux, à ce beau tribunal,

Les cinq dogmes fameux par ta main fabriqués.] C'est-à-dire, les cinq Propositions attribuées à Jansénius.

Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose.] *L'Orne* est une riviere de la Basse Normandie. La *Sarthe* est une riviere du Mans.

Porte-la dans Trévoux, &c.] Personne n'ignore que ce qui aigrit M. Despréaux contre les Journalistes de Trévoux, ce fut un extrait peu favorable qu'ils insérerent dans leurs Mémoires du mois de Septembre 1703, à l'occasion de l'édition de ses ouvrages, qui

Où de nouveaux Midas un Sénat monacal,
Tous les mois appuyé de ta sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

avoit paru en 1701. Ce démêlé se termina par quelques Epigrammes de part & d'autre.

FIN DES SATIRES.



ÉPITRES.

ÉPITRE I.

AU ROI.

L'Auteur dépeint dans cette Epître les douceurs & les avantages de la Paix. Cette Piece fut composée en 1669, pour seconder les intentions de M. Colbert, qui toujours attentif au progrès des Arts & des Sciences, voyoit avec peine que le Roi pensoit à rompre la Paix qui avoit été heureusement conclue à Aix-la-Chapelle l'année précédente.

GRAND ROI, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour toi seul désormais j'avois fait vœu d'écrire.
Dès que je prends la plume, Apollon éperdu
Semble me dire : Arrête, insensé, que fais-tu ?
Sais-tu dans quels périls aujourd'hui tu t'engages ?
Cette mer où tu cours est célébre en naufrages.

Dès que je prends la plume, Apollon éperdu ; Virgil. Eglog. 10.
Cum canerem Reges & prælia, Cynthius aurem Vellit, & admonuit.

Ce n'eſt pas qu'aiſément, comme un autre, *à ton char*,
Je ne puſſe attacher *Alexandre* & *Céſar*;
Qu'aiſément je ne puſſe en quelque Ode inſipide;
T'exalter aux dépens & de *Mars* & d'*Alcide*:
Te livrer le *Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de te céder le *Nil*.
Mais pour Te bien louer, une raiſon ſévere
Me dit qu'il faut ſortir d'une route vulgaire:
Qu'après avoir joué tant d'auteurs différens,
Phébus même auroit peur, s'il entroit ſur les rangs:
Que par des vers tout neufs, avoués du Parnaſſe,
Il faut de mes dégoûts juſtifier l'audace;
Et ſi ma muſe enfin n'eſt égale à mon Roi,
Que je prête aux Cotins des armes contre moi.
Eſt-ce-là cet auteur, l'effroi de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modele;
Ce cenſeur, diront-ils, qui nous réformoit tous?
Quoi! ce critique affreux n'en fait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byſance*;
Sur les bords de l'*Euphrate* abattu le *Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban*?
De quel front aujourd'hui vient-il ſur nos briſées;
Se revêtir encor de nos phraſes uſées?

—— *L'effroi de la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.

Et coupé, pour rimer, les Cedres du Liban.] Dans ce vers & les deux précédens, l'Auteur ſe moque des mauvais imitateurs de Malherbe.

Que répondrois-je alors ? Honteux & rebuté,
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes triftes vers admirateur unique,
Plaindre en les relifant l'ignorance publique;
Quelque orgueil en fecret dont s'aveugle un auteur,
Il eft fâcheux, GRAND ROI, de fe voir fans lecteur,
Et d'aller du récit de ta gloire immortelle,
Habiller chez Francœur le fucre & la cannelle.
Ainfi, craignant toujours un funefte accident,
J'imite de Conrart le filence prudent:
Je laiffe aux plus hardis l'honneur de la carriere;
Et regarde le champ, affis fur la barriere.

Malgré moi toutefois, un mouvement fecret
Vient flatter mon efprit qui fe taît à regret.
Quoi! dis-je, tout chagrin dans ma verve infertile;
Des vertus de mon Roi fpectateur inutile,
Faudra-t-il fur fa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à fe glacer?
Dans un fi beau projet, fi ma mufe rebelle
N'ofe le fuivre aux champs de Lille & de Bruxelle;
Sans le chercher aux bords de l'Efcaut & du Rhin,
La paix l'offre à mes yeux plus calme & plus ferein.
Oui, GRAND ROI, laiffons-là les fieges, les batailles.

Habiller chez Francœur le fucre & la cannelle.] Claude Julienne, dit *Francœur*, fameux épicier, qui demeuroit dans la rue S. Honoré, devant la Croix du Tiroir.

J'imite de Conrart le filence prudent.] Valentin Conrart, Académicien célébre, qui n'a prefque rien fait imprimer.

—— *De Lille & de Bruxelle.*] La campagne de Flandre, faite par le Roi en 1667.

Q'un autre aille en rimant renverſer des murailles ;
Et ſouvent ſur tes pas marchant ſans ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoi bon d'une muſe au carnage animée,
Echauffer ta valeur déjà trop allumée ?
Jouiſſons à loiſir du fruit de tes bienfaits.
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix :
Pourquoi ces éléphans, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout prêts à quitter le rivage ?
Diſoit au roi Pyrrhus un ſage confident,
Conſeiller très-ſenſé d'un roi très-imprudent.
Je vais, lui dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoi faire ? L'aſſiéger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous,
Mais Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous ?
Du reſte des Latins la conquête eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre : Eſt-ce tout ? La Sicile

Pourquoi ces éléphans, &c.] Ce Dialogue entre Pyrrhus & Cinées, eſt tiré de Plutarque, dans la vie de Pyrrhus.

Conſeiller très-ſenſé, &c.] Pyrrhus convenoit qu'il avoit conquis moins de villes par ſes armes, que par l'éloquence de Cinéas.

Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous.] Le Poëte compare Pyrrhus à Alexandre, parce que Plutarque rapporte que ceux qui voyoient l'ardeur de Pyrrhus dans les combats, diſoient qu'il faiſoit revivre Alexandre ; & qu'au lieu que les Rois n'imitoient ce conquérant que par les habits de pourpre, par les gardes, par le panchement du cou, & par un haut ton de voix, Pyrrhus le repréſentoit par ſa valeur & par ſes belles actions. *Vie de Pyrrhus.*

De-là

De-là nous tend les bras, & bientôt sans effort
Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
Bornez-vous-là vos pas ? Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage est conquise.
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter ?
Je vous entens, Seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverser les sables de Lybie,
Asservir en passant l'Egypte, l'Arabie,
Courir de-là le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe au bord du Tanaïs :
Et ranger sous nos loix tout ce vaste hémisphere.
Mais de retour enfin que prétendez-vous faire ?
Alors; cher Cinéas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aise, & prendre du bon tems.
Hé, Seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Epire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?
Le conseil étoit sage, & facile à goûter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il eût pû l'écouter :
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.

Ce n'est pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un fainéant sur le :rône endormi ;
Mais quelques vains lauriers que promette la guerre,
On peut être héros sans ravager la terre.
Il est plus d'une gloire. En vain aux conquérans
L'honneur parmi les Rois donne les premiers rangs.
Entre les grands héros ce sont les plus vulgaires.
Chaque siecle est fécond en heureux téméraires.
Chaque climat produit des favoris de Mars :
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Césars ?

On a vu mille fois des fanges Méotides
Sortir des conquérans, Goths, Vandales, Gépides.
Mais un roi vraiment roi, qui sage en ses projets,
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'Histoire.
La terre compte peu de ces Rois bienfaisans.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de son joug l'univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux:
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.

On a vu mille fois des fanges Méotides, &c.] Le *Palus*, ou Marais *Méotide*, nommé la *Mer de Zabacche*, est situé entre l'Europe & l'Asie, dans la petite Tartarie, au nord de la Mer Noire, avec laquelle il communique. C'est des environs de cette contrée que sont sortis autrefois les *Goths* & les *Gépides*. A l'égard des *Vandales*, c'étoient des peuples plus septentrionaux, venus du côté de la Mer Baltique, vers l'embouchure de l'Oder. *Cluver. Germ. ant. l. 3.*

Tel fut cet Empereur, &c.] Titus surnommé *l'amour & les délices du genre humain.*

N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.] Personne n'ignore la parole mémorable de cet Empereur: *Mes amis*, dit-il, *j'ai perdu cette journée: amici, diem perdidi*; se ressouvenant un soir, qu'il n'avoit fait du bien à personne ce jour-là.

Le cours ne fut pas long, &c.] Il ne dura que deux ans, deux mois, & vingt jours.

Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez
nous ?
GRAND ROI, ſans recourir aux hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques,
Quand l'ennemi vaincu déſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toi-même te borner au fort de ta victoire,
Et chercher dans la Paix une plus juſte gloire ?
Ce ſont-là les exploits que tu dois avouer :
Et c'eſt par-là, GRAND ROI, que je te veux louer;
Aſſez d'autres ſans moi, d'un ſtile moins timide,
Suivront aux champs de Mars ton courage rapide;
Iront de ta valeur effrayer l'univers,
Et camper devant Dole au milieu des hivers.
Pour moi, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je dirai les exploits de ton regne paiſible.
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans,

Ne t'avons-nous pas vu dans les plaines Belgiques.] La campagne de 1667 en Flandre, où le Roi ſe rendit maître de pluſieurs villes. Cette guerre fut bientôt terminée par le traité fait à Aix-la-Chapelle, l'année ſuivante.

Et camper devant Dole au milieu des hivers.] C'eſt la premiere campagne de la Franche-Comté. En 1668, le Roi partit de S. Germain en Laye le 2 de Février, & revint le 28, après avoir, en moins de huit jours, conquis toute cette Province.

Je dirai les exploits de ton regne paiſible.] Les 25 ou 30 vers ſuivans, rappellent les principales actions du Roi, depuis qu'il commença à régner par lui-même, en 1661.

Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſants.] Les fêtes galantes, le carrouſel de l'an 1662, les

Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.
On verra par quels soins ta sage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.
On verra les abus par ta main réformés;
La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés;
Du débri des traitans ton épargne grossie;
Des subsides affreux la rigueur adoucie;

ballets, les courses de bagues, & les fêtes données par le Roi à Versailles, sous le nom des *Plaisirs de l'Isle enchantée*, au mois de Mai 1664.

Les oppresseurs du peuple à leur tour gémissans.] La Chambre de Justice établie au mois de Décembre 1661, pour reconnoître les malversations commises par les traitans, dans le recouvrement & dans l'administration des deniers publics.

Au fort de la famine entretint l'abondance.] En 1662, le Royaume, & particuliérement la ville de Paris, étoient menacés d'une famine causée par une stérilité de deux années. Le Roi fit venir de Prusse & de Pologne, une grande quantité de bled. On fit construire des fours dans le Louvre, & le pain fut distribué au peuple à un prix modique.

On verra les abus par ta main réformés.] Les duels abolis. Les Edits contre le luxe.

La licence & l'orgueil en tous lieux réprimés.] L'établissement des grands jours, fait à Clermont en Auvergne, par une déclaration du Roi, en 1665.

—— *Et l'orgueil.....*] Ce mot désigne les Edits contre le luxe.

Des subsides affreux la rigueur adoucie.] Le Roi diminua la taille de six millions. On dressa en 1664 & 1667, des tarifs pour les marchandises; par ces tarifs le Roi diminua ses droits; & il supprima la plupart de ceux qui étoient sur les rivieres du Royaume.

Le soldat dans la paix sage & laborieux,
Nos artisans grossiers rendus industrieux ;
Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payoit à leur art le luxe de nos villes.
Tantôt je tracerai tes pompeux bâtimens,

Le soldat dans la paix sage & laborieux.] Discipline militaire établie & maintenue parmi les troupes. Le Roi faisoit des revues fréquentes, & obligeoit les Officiers de tenir les soldats dans l'ordre & dans la discipline. Les soldats furent aussi employés aux travaux publics.

Nos artisans grossiers rendus industrieux.] L'établissement de plusieurs manufactûres, particuliérement des tapisseries aux Gobelins; des points de France en 1665 ; & des glaces de miroirs en 1666.

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles, &c.] On verra ci-après dans une lettre de l'Auteur à M. de Maucroix, que la Fontaine faisoit un cas singulier de ce vers & du suivant, dans lesquels l'Auteur loue le Roi d'avoir établi la manufacture des points de France, à la place des points de Venise. Après ces deux vers, il y en avoit quatre autres que l'Auteur a retranchés dans les dernieres éditions :

O que j'aime à les voir de ta gloire troublés,
Se priver follement du secours de nos blés !
Tandis que nos vaisseaux par-tout maîtres des ondes,
Vont enlever pour nous les trésors des deux mondes.

—— *Tes pompeux bâtimens.*] Le Roi faisoit alors le Louvre, avec cette belle façade que l'on admire comme un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait eu au monde. Mais le Roi abandonna cette entreprise, pour faire bâtir à Versailles, & en plusieurs autres endroits.

Du loisir d'un héros nobles amusemens.
J'entens déjà frémir les deux mers étonnées,
De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées,
Déjà de tous côtés la chicane aux abois
S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.
O que ta main par-là va sauver de pupilles !
Que de savans plaideurs désormais inutiles !

—— *Les deux mers étonnées*, &c.] C'est la communication de la mer Méditerranée avec l'Océan, par le canal de Languedoc, commencé en 1665.

S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles loix.] L'ordonnance civile, publiée en 1667, & l'ordonnance sur les matieres criminelles, publiée en 1670.

Que de savans plaideurs désormais inutiles !] Après ce vers il y en avoit trente-deux qui faisoient la conclusion de cette Epître, mais que l'Auteur retrancha dans la seconde édition, y substituant ceux que l'on voit ici. Voici les vers qui ont été supprimés :

Muse, appaise ta voix : je veux les consoler,
Et d'un conte, en passant, il faut les regaler.
Un jour, dit un Auteur, &c.

Les douze vers qui contiennent la fable de l'Huitre, sont à la fin de l'Epître II. L'Auteur continue ainsi :

Mais quoi ! j'entens déjà quelque austere critique,
Qui trouve en cet endroit la fable un peu comique.
Que veut-il ? C'est ainsi qu'Horace dans ses vers
Souvent délasse Auguste en cent stiles divers ;
Et selon qu'au hasard son caprice l'entraîne,
Tantôt perce les cieux, tantôt rase la plaine.

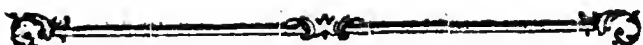
Qui ne sent point l'effet de tes soins généreux ?
L'Univers sous ton regne a-t-il des malheureux ?
Est-il quelque vertu dans les glaces de l'ourse,
Ni dans ces lieux brûlés où le jour prend sa source,
Dont la triste indigence ose encor approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher ?
C'est par toi qu'on va voir les muses enrichies,
De leur longue disette à jamais affranchies.
GRAND ROI, poursuis toujours, assure leur repos.
Sans elles un héros n'est pas long-tems héros.
Bientôt, quoi qu'il ait fait, la mort d'une ombre noire,

Revenons toutefois. Mais par où revenir ?
Grand Roi, je m'apperçois qu'il est tems de finir.
C'est assez : il suffit que ma plume fidele,
T'ait fait voir en ces vers quelqu'essai de mon zele.
En vain je prétendrois contenter un lecteur,
Qui redoute sur-tout le nom d'admirateur ;
Et souvent par raison, oppose à la science
L'invincible dégoût d'une injuste ignorance :
Prêt à juger de tout, comme un jeune Marquis,
Qui plein d'un grand savoir chez les dames acquis,
Dédaignant le public, que lui seul il attaque,
Va pleurer au Tartuffe, & rire à l'Andromaque.

L'Auteur expliqua les raisons de ce changement, dans un *Avertissement* qu'il mit à la seconde édition de son Epitre, & qu'on trouvera dans le volume qui contient ses ouvrages en prose.

Et qu'en foule tes dons, &c.] En 1663 le Roi donna des pensions aux gens de lettres, dans toute l'Europe.

Enveloppe avec lui ſon nom & ſon hiſtoire.
En vain pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout l'Ilion en deuil.
En vain malgré les vents, au bord de l'Heſpérie,
Enée enfin porta ſes dieux & ſa patrie :
Sans le ſecours des vers, leurs noms tant publiés
Seroient depuis mille ans avec eux oubliés.
Non, à quelques hauts faits que ton deſtin t'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une muſe fidelle,
Pour t'immortaliſer tu fais de vains efforts.
Apollon te la doit : ouvre-lui tes tréſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de ta vaſte bonté,
Vont pour toi dépoſer à la poſtérité !
Pour moi, qui ſur ton nom déjà brûlant d'écrire,
Sens au bout de ma plume expirer la ſatire,
Je n'oſe de mes vers vanter ici le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles écrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire aura-t-il ſon uſage ?
Et comme tes exploits, étonnant les lecteurs,
Seront à peine crus ſur la foi des auteurs ;
Si quelque eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau, qui dans ſes vers, plein de ſincérité,
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la vérité ;
Qui mit à tout blâmer ſon étude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roi parlé comme l'hiſtoire.



ÉPITRE II.

A MONSIEUR L'ABBÉ DES ROCHES*.

La principale raison pour laquelle l'Auteur composa cette Epître, fut pour conserver la fable de l'Huître & des Plaideurs, qu'il avoit retranchée de l'Epître précédente. Il y décrit en peu de mots la sottise de ceux qui ont la fureur de plaider.

A Quoi bon réveiller mes muses endormies,
Pour tracer aux auteurs des regles ennemies?
Penses-tu qu'aucun d'eux veuille subir mes loix,
Ni suivre une raison qui parle par ma voix?
O le plaisant docteur, qui sur les pas d'Horace,
Vient prêcher, diront-ils, la réforme au Parnasse?
Nos écrits sont mauvais, les siens valent-ils mieux?
J'entends déjà d'ici Liniere furieux,

* *M. l'Abbé des Roches.*] Jean-François-Armand Fumée, fils de François Fumée, Seigneur des Roches. Il descendoit d'Adam Fumée, premier Médecin de Charles VII.

A quoi bon réveiller, &c.] Les six premiers vers font connoître que l'Auteur travailloit à son Art poétique.

J'entends déjà d'ici Liniere furieux. Horace, L. I. Sat. IV. v. 14.

Crispinus minimo me provocat: accipe, si vis,
Accipe jam tabulas, &c.

Qui m'appelle au combat ſans prendre un plus long
terme.
De l'encre, du papier, dit-il, qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes vers,
Aura plutôt rempli la page & le revers.
Moi donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moi s'exerçant,
Punir de mes défauts le papier innocent.
Mais toi qui ne crains point qu'un rimeur te
noirciſſe,
Que fais-tu cependant, ſeul en ton bénéfice?
Attens-tu qu'un fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand défenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes moines mutins réprimer l'entrepriſe?
Crois-moi, dût Auzanet t'aſſurer du ſuccès,
Abbé, n'entreprends point même un juſte procès.
N'imite point ces fous dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la juſtice;
Qui toujours aſſignans, & toujours aſſignés,
Souvent demeurent gueux de vingt procès gagnés.
Soutenons bien nos droits: ſot eſt celui qui donne:
C'eſt ainſi devers Caen que tout Normand raiſonne.

—— *Dût Auzanet t'aſſurer du ſuccès.*] Barthélemi Auzanet, célébre Avocat au Parlement de Paris.

C'eſt ainſi devers Caen que tout Normand raiſonne.] L'Auteur auroit pû dire: *vers Caen. C'eſt ainſi que vers Caen tout bas Normand raiſonne*; mais il a préféré *devers Caen*, qui eſt une eſpece de *Normaniſme*.

Ce sont-là les leçons, dont un pere Manceau
Instruit son fils novice au sortir du berceau.
Mais pour toi, qui nourri bien en deçà de l'Oise,
As succé la vertu Picarde & Champenoise,
Non, non, tu n'iras point, ardent bénéficier,
Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier.
Toutefois, si jamais quelque ardeur bilieuse
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuse,
Consulte-moi d'abord, & pour la réprimer,
Retiens bien la leçon que je te vais rimer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun, rencontrerent une huître.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La justice passa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose.
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La justice, pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille,
Tenez: voilà, dit-elle, à chacun une écaille,
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais:
Messieurs, l'huître étoit bonne. Adieu. Vivez en paix.

—— *Bien en deçà de l'Oise.*] Riviere qui a sa source dans la Picardie, vers les limites du Hainaut & de la Champagne.

Faire enrouer pour toi Corbin ni le Mazier.] Deux Avocats criards, qui se chargeoient souvent de mauvaises causes.



ÉPITRE III.

À M. ARNAULD.

Le sujet de cette Epître est la mauvaise honte *qui empêche le retour vers le bien, lorsqu'on s'en est une fois écarté. Elle fut composée en* 1673.

OUI, sans peine, au travers des sophismes de Claude,

— *Au travers des sophismes de Claude.*] Jean Claude, Ministre de Charenton, l'un des plus savans hommes de la Religion prétendue réformée, naquit à la Sauvetat dans l'Agénois, en 1619. Son rare mérite le fit recevoir Ministre de sa Religion à l'âge de 26 ans. Quoiqu'il eût un extérieur peu imposant, une voix assez désagréable, & même un stile peu brillant, son éloquence étoit cependant très-séduisante. Le stile de ses écrits, qui est exact & serré, découvre un grand fond d'érudition, une grande justesse d'esprit, & une adresse merveilleuse à mettre en œuvre toutes les finesses de la Logique. Les qualités du cœur répondoient à celles de l'esprit, & il a passé même parmi ses adversaires, pour un parfaitement honnête homme. Il étoit l'ame & le chef de son parti en France; & c'est, pour ainsi dire, au nom du corps des Protestans qu'il est entré en lice de vive voix & par écrit, avec les plus grands hommes de la Catholicité, tels qu'étoient les Arnaulds, les Bossuets, les Nicoles, &c. A la révocation de l'Edit de Nantes, M. Claude se retira à la Haye, où il mourut le 12 Janvier 1675.

ARNAULD, des novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que sert que ta main leur dessille les yeux,
Si toujours dans leur ame une pudeur rebelle,

Arnauld.] Antoine Arnauld, Docteur de la maison & société de Sorbonne; illustre par ses disgraces, & par son érudition, naquit à Paris le 6 Février 1612. Il fut reçu de la maison de Sorbonne d'une façon assez singuliere. Etant entré en licence sans avoir fait les démarches nécessaires pour être admis dans cette société, & ne pouvant plus être reçu selon les regles ordinaires, la société de Sorbonne demanda au Cardinal de Richelieu qu'il fût reçû extraordinairement, à cause de son rare mérite. Mais de puissans ennemis ayant desservi M. Arnauld auprès de cette Eminence, cette grace fut refusée alors, & même un an encore après la mort du Cardinal. Mais enfin le mérite triompha de la cabale, & il fut reçu à la fin d'Octobre 1643. Il avoit pris le bonnet de Docteur dès le 15 Décembre 1641. Il ne s'est guere trouvé de génie si étendu que celui de ce Docteur : Grammaire, Géométrie, Logique, Physique, Métaphysique, Théologie, &c ; en un mot toutes les sciences étoient de son ressort ; & il a déployé tout ce qu'elles ont de plus solide & de plus subtil dans la multitude innombrable d'écrits qu'il a donnés au public. De si riches talens qui auroient dû ne faire que des admirateurs, lui attirerent des ennemis qui enfin réussirent à le rendre suspect à la Cour. Il crut alors devoir sortir du Royaume. Il se retira dans les Pays-Bas, où il continua de se signaler par de nouvelles productions, qui le rendirent également redoutable aux protestans & aux corrupteurs de la morale. Il mourut à Bruxelles, le 8 Août 1694.

Prêts d'embraſſer l'égliſe, au prêche les rapelle?
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu ſais le frapper:
Mais un démon l'arrête, & quand ta voix l'attire;
Lui dit: Si tu te rends, ſais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour lui montre un faux malheur,
Lui peint de Charenton l'hérétique douleur;
Et balançant Dieu même en ſon ame flotante,
Fait mourir dans ſon cœur la vérité naiſſante.
Des ſuperbes mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la honte du bien:
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'honneur à nos yeux des traits de l'infamie;
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux.
Et nous rend l'un & l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la vertu devient lâche & timide.
Vois-tu ce libertin en public intrépide,
Qui prêche contre un Dieu que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la vérité qu'il voit.
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronerie.
C'eſt-là de tous nos maux le fatal fondement;
Des jugemens d'autrui nous tremblons follement;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,

Lui peint de Charenton.] Village à deux lieues au-deſſus de Paris, où les réformés avoient un temple pour l'exercice de leur Religion, avant la révocation de l'Edit de Nantes.

—— *C'eſt la honte du bien.*] Horac. L. I. Ep. 16. v. 24.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos
vices :
Miférables jouets de notre vanité ,
Faifons au moins l'aveu de notre infirmité.
A quoi bon , quand la fievre en nos arteres brûle,
Faire de notre mal un fecret ridicule ?
Le feu fort de vos yeux pétillans & troublés ;
Votre pouls inégal marche à pas redoublés ;
Quelle fauffe pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous? Je n'ai rien. Mais . . . . Je n'ai rien,
vous dis-je ,
Répondra ce malade à fe taire obftiné.
Mais cependant voilà tout fon corps gangrené ;
Et la fievre demain fe rendant la plus forte ,
Un benitier aux piés , va l'étendre à la porte.
Prévenons fagement un fi jufte malheur.
Le jour fatal eft proche & vient comme un voleur.

A quoi bon quand la fievre en nos arteres brûle, &c.] Horace , Liv. I. Ep. 16.
Neu fi te populus fanum recteque valentem
Dictitet , &c.

Qu'avez-vous? Je n'ai rien , &c.] Perfe, Sat. III.
Heus , bone , tu palles. Nihil eft. Videas tamen iftud ,
Quidquid id eft.

—— *Va l'étendre à la porte.*] Perfe , Sat. III.
In portam rigidos calces extendit.

Le jour fatal eft proche & vient comme un voleur.] Cette comparaifon de la mort avec un voleur, eft tirée des Livres Saints. *Dies Domini , ficut fur in nocte , ita veniet.* I. ad Teff. v. 2.

Avant qu'à nos erreurs le ciel nous abandonne ;
Profitons de l'inftant que de grace il nous donne.
Hâtons-nous ; le tems fuit, & nous traîne avec foi.
Le moment où je parle eft déja loin de moi.
Mais quoi, toujours la honte en efclave nous lie.
Oui, c'eft toi qui nous perds, ridicule folie :
C'eft toi qui fis tomber le premier malheureux,
Le jour que d'un faux bien fottement amoureux,
Et n'ofant foupçonner fa femme d'impofture,
Au démon par pudeur il vendit la nature.
Hélas ! avant ce jour qui perdit fes neveux,
Tous les plaifirs couroient au-devant de fes vœux.
La faim aux animaux ne faifoit point la guerre:
Le blé pour fe donner, fans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf preffé de l'éguillon
Traçât à pas tardifs un pénible fillon.

Le moment où je parle, &c.] Perfe, Sat. III. v. 165.
——— *Fugit hora: hoc quod loquor, indè eft.*

Tous les plaifirs couroient au-devant de fes vœux, &c.
Molli paulatim flavefcet campus arifta,
Incultifque, &c. Virg. Eglog. IV. v. 28.
——— *Ipfaque tellus*
Omnia liberiùs, nullo pofcente, ferebat, &c. Georg. I. v. 127.
Mollia fecuræ peragebant otia gentes,
Ipfa quoque immunis, &c. Ovid. Mét. I. v. 100.
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis.
Et imputata floret ufque vinea, &c. Hor. Ep. XVI. v. 43.

La vigne offroit partout des grappes toujours
pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines,
Mais dès ce jour Adam déchû de ſon état,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile,
Forçât la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériſſa les guérêts:
Le ſerpent vénimeux rampa dans les forêts :
La canicule en feu déſola les campagnes :
L'aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La peſte en même-tems, la guerre & la famine
Des malheureux humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.
De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les vices.
L'avare des premiers en proie à ſes caprices.
Dans un infame gain mettant l'honnêteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'honneur & la vertu n'oſerent plus paroître,
La piété chercha les déſerts & le cloître.
Depuis on n'a point vû de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tînt à ce péché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moi-même, Arnauld, ici, qui te prêche en ces
rimes,
Plus qu'aucun des mortels par la honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi toujours douteux, chancelant & volage,

A peine du limon, où le vice m'engage,
J'arrache un pié timide, & fors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele,
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autrui s'il faut la confirmer
D'un geſte, d'un regard je me ſens allarmer;
Et même ſur ces vers que je te viens d'écrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

A peine du limon, &c.] Hor. L. II. Sat. VII. v. 27.

Nequicquam cœno cupiens evellere plantam.



ÉPITRE IV.

AU ROI.

Le sujet de cette Epître est la campagne de 1672. Parmi les événemens qui la rendirent si glorieuse au Roi, le Poëte choisit le passage du Rhin par l'armée de France le 12 Juin 1672, comme le sujet le plus brillant, & par conséquent le plus susceptible des ornemens de la Poésie. Cette Piece fut imprimée au mois d'Août 1672.

EN vain pour te louer, ma muse toujours prête,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conquête,
Ce pays, où cent murs n'ont pû te résister,
GRAND ROI, n'est pas en vers si facile à dompter.
Des villes que tu prens, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes pars que syllabes bisarres:
Et l'oreille effrayée, il faut depuis l'Issel,
Pour trouver un beau mot, courir jusqu'au Tessel.
Oui, par tout de son nom chaque place munie,
Tient bon contre le vers, en détruit l'harmonie.
Et qui peut, sans frémir aborder Woerden?

Il faut depuis l'Issel, &c.] Riviere des Pays-Bas, qui se jette dans le Zuider-zée, ou la mer du Sud.

---- *Courir jusqu'au Tessel.*] Isle de la Hollande, dans l'Océan germanique, à l'entrée du Golphe nommé le Zuider-zée.

--- *Aborder Woerden.*] Ville du côté de Hollande, située sur le Rhin.

Quel vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden ?
Quelle muſe à rimer en tout lieux diſpoſée,
Oſeroit approcher des bords du Zuider-zée ?
Comment en vers heureux aſſiéger Doesbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg ?
Il n'eſt fort entre ceux que tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arrêter un rimeur ſix ſemaines ;
Et partout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le vers eſt en déroute, & le poëte à ſec.
Encor ſi tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos muſes timides,
Peut-être avec le tems, à force d'y rêver,

----- *Au ſeul nom de Heuſden ?*] Autre ville de la même Province, près de la Meuſe.

—— *Des bords du Zuider-zée.*] Le *Zuider-zée* eſt un grand Golphe entre les Provinces de Friſe, d'Over-Iſſel, de Gueldre & de Hollande.

—— *Aſſiéger Doësbourg.*] Ville du Comté de Zutphen, ſituée à l'endroit où les eaux du Rhin ſe joignent à l'Iſſel par le canal de Druſus.

Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg.] *Zutphen :* ville capitale du Comté de Zutphen, priſe par Monſieur, le 26 de Juin. *Wageninghen, Harderwic :* villes du Duché de Gueldre, qui ſe rendirent au Roi le 22 & le 23 de Juin. *Knotzembourg*, eſt un Fort ſitué ſur le Vahal, vis-à-vis de Nimegue : il fut aſſiégé le 15 de Juin, & pris le 17 par M. de Turenne.

Et par-tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck.] Le Whal & le Leck, ſont deux branches du Rhin qui ſe mêlent avec la Meuſe.

Par quelque coup de l'art nous pourrions nous
sauver.
Mais dès qu'on veut tenter cette vaste carriere,
Pégase s'effarouche & recule en arriere.
Mon Apollon s'étonne, & Nimegue est à toi,
Que ma muse est encore au camp devant Orsoi.
Aujourd'hui toutefois mon zele m'encourage:
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux passage.
Un trop juste devoir veut que nous l'essayons.
Muses, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puisqu'en cet exploit tout paroît incroyable,
Que la vérité pure y ressemble à la fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'égayer.
Venez donc, & surtout gardez bien d'ennuyer.
Vous savez des grands vers les disgraces tragiques;
Et souvent on ennuye en termes magnifiques.
Au pié du mont-Adulle, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille & fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormoit au bruit flateur de son onde naissante.
Lorsqu'un cri tout-à-coup suivi de mille cris,

—— *Et Nimegue est à toi.*] Ville considérable des Provinces-Unies, capitale du Duché de Gueldre. Elle fut prise le 9 de Juillet 1672, par M. de Turenne, après six jours de siege.

Au camp devant Orsoi.] Ville & place forte sur la rive gauche du Rhin, dans le Duché de Cleves. Au commencement de la campagne, le Roi fit assiéger *Orsoi* le premier de Juin, & le prit en deux jours.

Au pié du mont Adulle.] Montagne, d'où le Rhin prend sa source. On l'appelle vulgairement le *mont de S. Godard,*

Vient d'un calme si doux retirer ses esprits.
Il se trouble, il regarde, & par tout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rhimberg & Vesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déja prochain menacent tout son cours.
Nous l'avons vû, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
Au prix de sa fureur sont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le visage;
Et depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords.

Le Rhin tremble & frémit à ces tristes nouvelles;
Le feu sort à travers ses humides prunelles
C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois

Que Rhimberg & Vesel terrassés en deux jours.] Ces deux villes sont situées sur le Rhin, l'une sur la rive gauche du fleuve, & l'autre sur la rive droite. *Vesel* est une ville du Duché de Cleves, qui appartenoit aux Hollandois depuis l'an 1629, & le Prince de Condé la prit le 4 de Juin 1672, après deux jours de siége. *Rhimberg* étoit aussi sous la domination des Hollandois, & fut pris le 6 du même mois.

Il marche vers Tholus.] Village sur la rive gauche du Rhin, au dessous du Fort de Skink, à la pointe du Bétaw. C'est en cet endroit que les François passerent le Rhin à la nage.

Ait appris à couler sous de nouvelles loix ;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah ! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous.
A ces mots essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé rend son air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, & couvert d'une nue,
Du fameux Fort de Skink prend la route connue.
Là contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui loin de se défendre,
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant sa voix :
Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois,

Ait appris à couler sous de nouvelles lois.] En l'année 1667, le Roi avoit conquis une partie de la Flandre qui est arrosée par l'Escaut.

——— *Essuyant sa barbe limoneuse.* C'est le *Rheni luteum caput*, d'Horace, Liv. I. Sat. X.

Du fameux Fort de Skink.] Le Fort de *Skink*, ou de *Skonk*, est situé à la pointe de l'isle de Bétaw ou Bétuwel, qui est l'endroit où le Rhin se divise.

Grands arbitres, dit-il, des querelles des Roix.] Ce vers contient une ironie très-amere. Les Hollandois s'étoient vantés d'avoir obligé le Roi de France à faire la paix avec l'Espagne, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Ils avoient même fait frapper une médaille en 1668, dans laquelle ils prenoient les titres fas-

Eſt-ce ainſi que votre ame aux périls aguerrie,
Soutient ſur ces remparts l'honneur & la patrie ?
Votre ennemi ſuperbe en cet inſtant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins en vous montrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée ?
Allez, vils combattans, inutiles ſoldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras :
Et la faux à la main parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laitages ;
Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir.

Ce diſcours d'un guerrier que la colere enflamme,
Reſſuſcite l'honneur déja mort en leur ame :
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.

tueux d'*arbitres des Rois*, de *réformateurs de la Religion*, de *protecteurs des loix*, & pluſieurs autres. Cette médaille repréſente d'un côté la liberté Batavique avec ſes ſymboles, & au revers on lit cette inſcription, qui contient tous ces titres ambitieux. ASSERTIS LEGIBUS EMENDATIS SACRIS. ADJUTIS, DEFENSIS, CONCILIATIS REGIBUS. VINDICATA MARIUM LIBERTATE. PACE EGREGIA VIRTUTE ARMORUM PARTA. STABILITA ORBIS EUROPÆI QUIETE —— NUMISSIMA HOC. S. F. B. C. F. CIↃ. IↃC. LXVIII. Le Roi fut indigné de la fierté de ces Républicains, qui par ces éloges faſtueux, vouloient ſe donner la gloire des événements de ce tems-là.

—— *L'honneur & la patrie.*] Il y avoit ſur les drapeaux des Hollandois, *Pro honore & patria.*

Ils

Ils marchent droit au fleuve, où LOUIS en perſonne
Déjà prêt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance ſoutenu des regards du héros.
Son courſier écumant ſous un maître intrépide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de près: ſous ce chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerriere,
Emporte loin du bord le bouillant Leſdiguiere,

Par ſon ordre Grammont. &c.] M. le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, fut le premier qui tenta le paſſage. Il étoit Lieutenant général de l'armée de M. le Prince; & le Roi lui commanda de voir s'il trouveroit un gué dans le Rhin, pour aller aux ennemis qui paroiſſoient de l'autre côté. Il vint raconter au Roi qu'il avoit trouvé un gué favorable vers Tholuys, & promit de paſſer à la tête de la cavalerie. La vérité étoit pourtant qu'il n'y avoit point de gué: de ſorte que l'armée fut obligée de traverſer une bonne partie du Rhin à la nage; mais le Comte de Guiche qui avoit ſervi en Pologne, s'y étoit accoutumé à paſſer ainſi les plus profondes rivieres, à l'exemple des Polonois.

Revel le ſuit de près.] Le Marquis de Revel, Colonel des Cuiraſſiers; frere de M. le Comte de Broglio. Il fut bleſſé de trois coups d'épée, dans l'action qui ſuivit le paſſage du Rhin.

Le bouillant Leſdiguiere.] M. le Comte de Saux. François-Emmanuel de Blanchefort de Bonne de Créqui, Duc de Leſdiguiere, Pair de France, Comte de Saux, Gouverneur du Dauphiné, mort en 1681. Pendant le paſſage du Rhin il

Vivonne, Nantouillet, & Coislin & Salart :
Chacun d'eux au péril veut la premiere part.
Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Béringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,

fut blessé, mais il ne laissa pas d'avancer toujours, & ne perdit point de sang; de maniere qu'il sortit de l'eau le premier, & donna le premier coup. Sa valeur se fit beaucoup admirer dans cette action : il montoit un cheval blanc, qui fut tué sous lui.

Vivonne, Nantouillet, & Coislin, & Salart.] *Vivonne.* Louis-Victor de Rochechouart, Duc de Mortemar & de Vivonne, &c. alors Général des galeres de France depuis l'an 1669, & ensuite Maréchal de France en 1675. Il mourut au mois de Septembre 1688.

Nantouillet. Le Chevalier de Nantouillet, ami particulier de notre Auteur, aussi-bien que M. de Vivonne.

Coislin. Armand de Cambout, Duc de Coislin. Il reçut plusieurs coups après avoir passé le Rhin. Il est mort le 16 de Septembre 1702, âgé de 67 ans.

Vendôme que soutient l'orgueil de sa naissance.] M. le Chevalier de Vendôme. Quoiqu'il n'eût pas encore 17 ans, il ne laissa pas de traverser le Rhin à cheval ; il gagna même un drapeau & un étendart qu'il apporta au Roi.

La Salle, Beringhen, Nogent, Cavois.] *La Salle.* Le Marquis de la Salle fut des premiers à passer le Rhin. Mais les Cuirassiers ayant eu ordre de se jetter à l'eau, & de passer, ils le firent si brusquement, qu'ayant rencontré M. de la Salle devant eux, ils le blesserent de cinq coups, croyant qu'il étoit Hollandois, quoiqu'il fût habillé à la françoise, & qu'il eût l'écharpe blanche.

Beringhen. Le Marquis de Beringhen, premier

Fendent les flots tremblans sous un si noble poids.
LOUIS les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant trente légers vaisseaux,
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jettant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux, le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur, l'air s'échauffe & s'allume,
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint.
Sous les fougueux coursiers l'onde écume, & se
plaint.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un tems sur les eaux la fortune douteuse.

Ecuyer du Roi, & Colonel du régiment Dauphin. Son cheval ne voulant pas passer, il se jetta dans le bateau de M. le Prince. Après le passage, il se battit vigoureusement, & reçut un coup de mousquet dans la mammelle droite, & plusieurs coups dans ses habits.

Nogent. Armand de Bautru, Comte de Nogent, Capitaine des Gardes de la Porte, Lieutenant général au gouvernement d'Auvergne, Maître de la garde-robe, & Maréchal de Camp des armées du Roi. Il fut tué au passage du Rhin, d'un coup de mousquet à la tête, & son corps fut inhumé dans l'Eglise de Zevenart, village de Gueldre.

Cavois. Louis d'Oger, Marquis de Cavois, grand Maréchal des Logis de la Maison du Roi.

—— *Trente légers vaisseaux.*] Des bateaux de cuivre.

Mais LOUIS d'un regard fait bien-tôt la fixer.
Le destin à ses yeux n'oseroit balancer.
Bientôt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne.
Quand pour nouvelle allarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé sont passés:
Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
Force les escadrons, & gagne les batailles:
Enguien, de son hymen le seul & digne fruit,
Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit, & gagne la plaine.
Le Dieu lui-même cede au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ses bords.
Du fleuve ainsi dompté la déroute éclatante
A Wurts jusqu'en son camp va porter l'épouvante:
Wurts, l'espoir du pays, & l'appui de ses murs,
Wurts.... ah! quel nom, GRAND ROI! quel Hector
que ce Wurts!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux étaler de merveilles!
Bientôt on eût vû Skink dans mes vers emporté,

—— *Qu'Enguien & Condé sont passés.*] *Condé.* M. le Prince de Condé, Louis de Bourbon, l'un des plus grands Capitaines de l'Europe. Il mourut le 11 de Décembre 1686. *Enguien.* M. le Duc d'Enguien son fils.

A Wurts jusqu'en son camp, &c.] *Wurts*, Maréchal de camp des Hollandois, commandoit le camp destiné à s'opposer au passage du Rhin.

De ses fameux remparts démentir la fierté.
Bientôt..... Mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui
m'anime.
Finissons, il est tems : aussi-bien si la rime
Alloit mal-à-propos m'engager dans Arnheim,
Je ne sai pour sortir de porte qu'Hildesheim.
O ! que le ciel soigneux de notre poësie,
GRAND ROI, ne nous fit-il plus voisins de l'Asie !
Bien-tôt victorieux de cent peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'est plaine en ces lieux si seche & si stérile,
Qui ne soit en beaux mots par-tout riche & fertile.
Là plus d'un bourg fameux par son antique nom,
Vient offrir à l'oreille un agréable son.
Quel plaisir de te suivre aux rives du Scamandre !
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger si les Grecs, qui briserent ses tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours !
Mais pourquoi sans raison désespérer ma veine ?
Est-il dans l'univers de place si lointaine,

De ses fameux remparts démentir la fierté.] Le Fort de Skink fut assiégé par nos troupes le 18 de Juin, & pris le 21.

—— *M'engager dans Arnheim.*] Ville considérable des Provinces-Unies, dans le Duché de Gueldre. Elle fut prise par nos troupes sous le commandement de M. de Turenne, le 14 de Juin 1672.

—— *De porte qu'Hildesheim.*] Petite ville de l'Electorat de Tréves.

—— *Plus voisin de l'Asie.*] De la Grece Asiatique dans laquelle étoit située la fameuse ville de Troie, ou d'Ilion.

Où ta valeur, GRAND ROI, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bientôt des exploits à chanter?
Non, non, ne faiſons plus des plaintes inutiles;
Puiſqu'ainſi dans deux mois tu prens quarante villes,
Aſſuré des bons vers dont ton bras me répond,
Je t'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.





ÉPITRE V.

A MONSIEUR

DE GUILLERAGUES.

L'Auteur fait voir dans cette Épître que la véritable félicité consiste dans la connoissance de soi-même, & qu'on se trompe quand on cherche son bonheur autre part que chez soi. Cette Pièce fut composée en 1674, & publiée l'année suivante.

ESPRIT né pour la Cour, & maître en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui sais & parler & te taire,
Apprens-moi, si je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la satire encor me signaler,
Et dans ce champ fécond en plaisantes malices,

Guilleragues, qui, &c.] Mr. de Guilleragues, à qui cette épître est adressée, étoit de Bourdeaux, où il avoit été Premier Président de la Cour des Aydes. Il fut ensuite Secrétaire de la chambre & du cabinet de Sa Majesté, & pendant quelque tems il eut la direction de la Gazette. Au mois de Décembre 1677, le Roi le nomma Ambassadeur à Constantinople, où il alla en 1679, & il mourut d'apopléxie quelques années après.

Faire encore aux auteurs redouter mes caprices ?
Jadis, non sans tumulte, on me vit éclater :
Quand mon esprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aspiroit moins au nom de discret & de sage :
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon visage :
Maintenant que le tems a mûri mes desirs,
Que mon âge, amoureux des plus sages plaisirs,
Bien-tôt s'en va frapper à son neuvieme lustre,
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illustre ;
Que d'une égale ardeur mille auteurs animés,
Aiguisent contre moi leurs traits envénimés :
Que tout, jusqu'à Pinchêne, & m'insulte & m'accable ;
Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable.
Je n'arme point contre eux mes ongles émoussés.
Ainsi que mes chagrins mes beaux jours sont passés.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laisse aux froids rimeurs une libre carriere.
Ainsi donc philosophe à la raison soumis,
Mes défauts désormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'erreur que je fuis, c'est la vertu que j'aime,
Je songe à me connoître, & me cherche en moi-même.
C'est-là l'unique étude où je veux m'attacher.

Bientôt s'en va frapper à son neuvieme lustre.] Un lustre est l'espace de cinq ans : ainsi il approchoit de sa quarante-unieme année.

Que tout jusqu'à Pinchêne, &c.] Voyez la remarque sur le vers 163 du cinquieme Chant du Lutrin, où il est parlé de Pinchêne.

Que l'Aftrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil eft fixe, ou tourne fur fon axe ;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe :
Que Rohaut vainement feche pour concevoir
Comment tout étant plein, tout a pû fe mouvoir.
Ou que Bernier compofe & le fec & l'humide

Que l'Aftrolabe en main, &c.] Voyez ce qu'on a dit fur le vers 429 de la Satire X.

Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe.] Les Aftronomes appellent *Parallaxe*, la différence qui eft entre le *lieu véritable* d'un aftre, & *fon lieu apparent*, c'eft-à-dire, entre le lieu du Firmament auquel l'aftre répondroit s'il étoit vû du centre de la terre; & le lieu auquel cet aftre répond, étant vû de la furface de la terre.

Que Rohaut vainement, &c.

Ou que Bernier compofe, &c.] *Rohaut* dit avec *Defcartes*, que tout efpace étant corps, ce qu'on appelle *vuide* feroit efpace, & corps par conféquent; & qu'ainfi non-feulement il n'y a point de vuide, mais qu'il n'y en peut même point avoir. *Bernier* au contraire veut, après Gaffendi, que tout foit compofé d'atomes indivifibles, qui errent dans un efpace vuide infini, & que ces atomes ne peuvent fe mouvoir, fans laiffer néceffairement entr'eux de petits efpaces vuides.

Jacques *Rohaut*, d'Amiens en Picardie, mourut à Paris en 1675. Il eft enterré à Sainte Geneviéve, où l'on voit fon épitaphe à côté de celle du fameux Defcartes. François *Bernier*, Docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, après avoir fait de longs voyages, & féjourné long-tems dans le Mogol, revint à Paris, où il eft mort. Il a fait l'abrégé de Gaffendi.

Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.
Pour moi sur cette mer qu'ici-bas nous courons,
Je songe à me pourvoir d'esquif & d'avirons;
A régler mes desirs, à prévenir l'orage,
Et sauver, s'il se peut, ma raison du naufrage.
C'est au repos d'esprit que nous aspirons tous:
Mais ce repos heureux se doit chercher en nous.
Un fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainsi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre en ravageant la terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre?
Possédé d'un ennui qu'il ne sauroit dompter,
Il craint d'être à soi-même, & songe à s'éviter.
C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.
De nos propres malheurs auteurs infortunés,
Nous sommes loin de nous à toute heure entraînés.
A quoi bon ravir l'or au sein du nouveau monde?
Le bonheur tant cherché sur la terre & sur l'onde,
Est ici, comme aux lieux où mûrit le Coco,

Le chagrin monte en croupe, & galope avec lui. Horace, Ode I. du Liv. III.
Post equitem sedet atra cura.

Le bonheur tant cherché, &c.] Hor. Ep. II. L. I.
——————— *Navibus atque*
Quadrigis petimus bene vivere, &c.

—— *Comme aux lieux où mûrit le Coco.*] Dans les Indes Orientales & dans l'Afrique.

Et se trouve à Paris, de même qu'à Cusco :
On ne le tire point des veines du Potose.
Qui vit content de rien, possede toute chose.
Mais sans cesse ignorans de nos propres besoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
Oh ! que si cet hyver un rhûme salutaire,
Guérissant de tous maux mon avare beau-pere,
Pouvoit, bien confessé, l'étendre en un cercueil,
Et remplir sa maison d'un agréable deuil :
Que mon ame, en ce jour de joie & d'opulence,
D'un superbe convoi plaindroit peu la dépense ;
Disoit le mois passé, doux, honnête & soumis,
L'héritier affamé de ce riche commis,
Qui, pour lui préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans sa vie infortunée.
La mort vient de saisir le veillard cathereux,
Voilà son gendre riche. En est-il plus heureux ?
Tout fier du faux éclat de sa vaine richesse,
Déja nouveau seigneur il vante sa noblesse.
Quoique fils de meûnier encor blanc du moulin,
Il est prêt à fournir ses titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.

—— *De même qu'à Cusco.*] Ville capitale du Pérou dans l'Amérique.
—— *Des veines du Potose.*] *Le Potose* ou *Potosi*, Montagne où sont les mines d'argent dans le Pérou.

Oh ! que si cet hiver un rhume salutaire, Perse, Sat. II. vers 9.

—————— *O si*
Ebullet patrui præclarum funus ! &c.

Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, biſarre,
Rêveur, ſombre, inquiet, à ſoi-même ennuyeux.
Il vivroit plus content, ſi comme ſes ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraie origine,
Sur le mulet encor il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte éblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on; ſans lui tout eſt ſtérile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un ſcélérat.
L'argent ſeul au Palais peut faire un magiſtrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infame,
Dit ce fourbe ſans foi, ſans honneur & ſans ame;
Dans mon coffre tout plein de rares qualités,
J'ai cent mille vertus en loüis bien comptés.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.
Mais pour moi, que l'éclat ne ſauroit décevoir,
Qui mets au rang des biens l'eſprit & le ſavoir,
J'eſtime autant Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraiſſé des malheurs de la France.

La vertu ſans argent n'eſt qu'un meuble inutile.
Hor. Ep. I. Liv. I.

O cives, cives, quærenda pecunia primum eſt.
Virtus poſt nummos.

J'eſtime autant Patru, &c.] Olivier Patru, fameux Avocat, & le meilleur grammairien de notre ſiecle. Voyez la remarque ſur le vers 123 de la Satire I.

Non que je sois du goût de ce sage Insensé,
Qui d'un argent commode esclave embarrassé,
Jetta tout dans la mer, pour crier : je suis libre.
De la droite raison je sens mieux l'équilibre :
Mais je tiens qu'ici-bas, sans faire tant d'apprêts,
La vertu se contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'égarer en des projets si vagues ?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton ami dès l'enfance ainsi l'a pratiqué.
Mon pere, soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa pour rouler & pour vivre,
Un revenu léger, & son exemple à suivre.
Mais bien-tôt amoureux d'un plus noble métier,
Fils, frere, oncle, cousin, beau-frere de greffier

—— *De ce sage insensé.*] Cratès, Philosophe Cynique.

Mon pere.] Gilles Boileau, Greffier du Conseil de la Grand'-Chambre, également recommandable par sa probité, & par son expérience dans les affaires. Il mourut en 1657, âgé de 73 ans.

En mourant me laissa, &c.] Environ douze mille écus de patrimoine, dont notre Auteur mit environ le tiers à fonds-perdu sur l'Hôtel-de-Ville de Lyon, qui lui fit une rente de 1500 livres pendant sa vie. Mais son bien s'augmenta considérablement dans la suite, par des successions, & par des pensions que le Roi lui donna.

--- *Frere, oncle, cousin, beau-frere de Greffier.*] *Frere* de Jérôme Boileau son aîné, qui a possédé la charge du pere. Il mourut au mois de Juillet 1679.

Oncle : de M. Dongois, Greffier de l'Audience à la Grand'-Chambre, fils d'une sœur de l'Auteur.

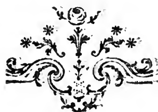
Pouvant charger mon bras d'une inutile liasse,
J'allai loin du Palais errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, & vit en frémissant,
Dans la poudre du greffe un Poëte naissant.
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.
Dès-lors à la richesse il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquérir, j'appris à m'en passer;
Et sur-tout redoutant la basse servitude,
La libre vérité fut toute mon étude.
Dans ce métier funeste à qui veut s'enrichir,
Qui l'eût crû, que pour moi le sort dût se fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté sans limite,
Toujours prête à courir au-devant du mérite,
Crut voir dans ma franchise un mérite inconnu,
Et d'abord de ses dons enfla mon revenu.
La brigue ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains adversaires,
Ne purent dans leur course arrêter ses bienfaits.
C'en est trop: mon bonheur a passé mes souhaits.
Qu'à son gré désormais la fortune me joue;
On me verra dormir au branle de sa roue.
Si quelque soin encor agite mon repos,

Cousin: du même M. Dongois, qui a épousé une cousine germaine de notre Poëte.

Beau-frere: de M. Sirmond, qui a eu la même charge de Greffier du Conseil de la Grand'-Chambre.

— *La grasse matinée.*] Il étoit un grand dormeur, particuliérement dans sa jeunesse: il se levoit ordinairement fort tard, & dormoit encore l'après-dîner.

C'eſt l'ardeur de louer un ſi fimeux héros.
Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit lorſque je dors, en ſurſaut me réveille:
Me dit que ſes bienfaits dont j'oſe me vanter,
Par des vers immortels ont dû ſe mériter.
C'eſt-là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un ouvrage enfin des critiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet ſatisfaire mon cœur,
Guilleragues, plains toi de mon humeur légere,
Si jamais entraîné d'une ardeur étrangere,
Ou d'un vil intérêt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.





ÉPITRE VI.

A MONSIEUR

DE LAMOIGNON.

Cette Epître a été composée en l'année 1667. *L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la campagne, & les chagrins qui l'attendent à la Ville. Horace a fait une Satire sur le même sujet, elle est la sixieme du Livre 2.*

OUI, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la ville,
Et contre eux la campagne est mon unique azile.
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine au pié des monts, que son flot vient laver,

Oui, Lamoignon, &c.] Chrétien-François de Lamoignon, né le 26 de Juin 1644, mourut le 7 d'Août 1709, après s'être fait admirer successivement dans les charges d'Avocat Général, & de Président à Mortier.

C'est un petit village, &c.] Hautile, près de la Roche-Guion, du côté de Mante, à treize lieues de Paris.

Voit du sein de ses eaux vingt isles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manieres:
D'une riviere seule y forment vingt rivieres.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéatre.
L'habitant ne connoît ni la chaux ni le plâtre.
Et dans le roc, qui cede & se coupe aisément,
Chacun fait de sa main creuser un logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du Nord.
C'est-là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille,
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes desirs,
J'achete à peu de frais de solides plaisirs.
Tantôt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raison d'utiles rêveries:
Tantôt cherchant la fin d'un vers que je construi,
Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois à l'appât d'un hameçon perfide,
J'amorce en badinant le poisson trop avide;
Ou d'un plomb qui suit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre & non magnifique
Nous présente un repas agréable & rustique.
Là, sans s'assujettir aux dogmes du Broussain,

---- *Aux dogmes du Broussain.*] René Brulart, Comte du Broussain, l'un des hommes de France qui se plaisoit, & s'entendoit le mieux à la bonne chere.

Tout ce qu'on boit est bon, tout ce qu'on mange est
sain.
La maison le fournit, la fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
O fortuné séjour! ô champs aimés des cieux!
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et connu de vous seuls oublier tout le monde!
Mais à peine du sein de vos vallons chéris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage,
Un cousin abusant d'un fâcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & sans me débotter,
Chez vingt juges pour lui j'aille solliciter.
Il faut voir de ce pas les plus considérables:

Et mieux que Bergerat.] Fameux Traiteur.

O fortuné séjour! ô champs, &c.] Hor. Sat. VI. Liv. II.

O rus, quando ego te aspiciam? quandoque licebit
Nunc veterum libris, nunc somno & inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ.

Un cousin abusant, &c.] Ce cousin se nommoit Baltazar Boileau. Il avoit eu des biens considérables, & entr'autres, trois charges de payeur des rentes; mais ces charges ayant été supprimées, il étoit obligé de solliciter le rembourfement de sa finance; & il avoit engagé notre Auteur dans ses sollicitations sur-tout auprès de M. Colbert.

L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la fatire.
Et le Roi, que dit-il ? Le Roi fe prit à rire.
Contre vos derniers vers on eft fort en courroux ;
Pradon a mis au jour un livre contre vous,
Et chez le chapelier du coin de notre place,
Autour d'un Caudebec j'en ai lû la préface.
L'autre jour fur un mot la Cour vous condamna,
Le bruit court qu'avant-hier on vous affaffina.
Un écrit fcandaleux fous votre nom fe donne.
D'un Pafquin qu'on a fait, au Louvre on vous foupçonne.
Moi ? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans font écoulés depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les effais de ma plume,
Donna pour mon malheur, un trop heureux volume ;
Toujours, depuis ce tems, en proie aux fots difcours,
Contre eux la vérité m'eft un foible fecours.

L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.] Horac. Epit. II. du Liv. II.

———— Cubat hîc in colle Quirini,
Hic extremo in Aventino : vifendus uterque,
Intervalla vides humanè commoda.

Douze ans font écoulés, &c.] Hor. Sat. VI. L. II.
Septimus octavo prior jam fugerit annus,
Ex quo Mecœnas me cœpit habere fuorum, &c.

Vient-il de la province une satire fade,
D'un plaisant du pays insipide boutade :
Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi ?
Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville :
Non; à d'autres, dit-il; on connoît votre stile.
Combien de tems ces vers vous ont-ils bien coûté?
Ils ne sont point de moi, Monsieur, en vérité.
Peut-on m'attribuer ces sottises étranges?
Ah! Monsieur, vos mépris vous servent de louanges.
Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, si toujours triste, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le tems de courtiser les muses.
Le monde cependant se rit de mes excuses,
Croit que pour m'inspirer sur chaque événement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roi va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne est entré comme un foudre;

Vient-il de la province une satire fade, &c.] Dans les éditions contrefaites des Œuvres de M. Despréaux, les Libraires ont inséré quantité de méchantes satires dont il n'est point l'Auteur, & qui sont indignes de lui. Telles sont les Satires contre *le Mariage*, contre *les Maltôtes ecclésiastiques*, contre *les Directeurs*, contre *les Abbés* : & plusieurs autres pieces de la même force. Quelque remarquable que soit la différence qu'il y a entre ces Satires & celles de notre Auteur, bien des gens qui n'avoient pas le discernement assez juste, ou qui n'en avoient pas du tout, ne laissoient pas de lui attribuer ces misérables pieces.

Et dans Valencienne.] Le Roi ayant fait investir la ville de Valencienne

Que Cambrai, des François l'épouvantable écueil,
A vû tomber enfin ses murs & son orgueil:
Que devant Saint-Omer, Nassau par sa défaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu fait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cageoler;
Et dans ce tems guerrier & fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

au commencement de Mars 1667; cette ville, après quelques jours de siége, fut emportée d'assaut en moins d'une demi-heure.

Que Cambrai, des François, l'épouvantable écueil.] Sous les régnes précédens, Cambrai avoit été assiégé inutilement par les François : mais après vingt jours de siége, le Roi se rendit maître de la ville & de la citadelle, le 17 d'Avril 1677.

De Philippe vainqueur, &c.] Philippe de France, Duc d'Orléans, fit le siége de Saint-Omer, pendant que le Roi assiégeoit Cambrai. Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, désespérant de sauver Cambrai, marcha avec trente mille hommes pour secourir Saint-Omer, & vint se poster sur les hauteurs de Cassel. Au bruit de sa marche, le Duc d'Orléans laissa des troupes devant la place; & quoiqu'inférieur en nombre, il alla au-devant de lui pour le combattre. Malgré le désavantage du nombre & du lieu, ce Prince remporta une victoire complette le 11 Avril 1677, & mit en fuite le Prince d'Orange avec ses troupes. Après la victoire de Cassel, le Duc d'Orléans rentra dans les lignes pour continuer le siége de Saint-Omer qui capitula le 20 du même mois.

Mais moi dont le génie est mort en ce moment,
Je ne sai que répondre à ce vain compliment:
Et justement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de soi-même en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée;
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir!
Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
Et du peuple inconstant il brave les caprices.
Mais nous autres faiseurs de livres & d'écrits,
Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,
Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
Sans un fâcheux éclat nous ne saurions déchoir.
Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajoûter merveilles sur merveilles.
Au comble parvenus, il veut que nous croissions:
Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
Cependant tout décroît, & moi-même à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ai besoin du silence & de l'ombre des bois.

Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.] C'est pour se plaindre de cette injustice qu'il a composé l'Epître X à ses vers.

Et moi-même à qui l'âge, &c.] Il étoit dans sa quarante-unieme année.

Ma muse qui se plaît dans leurs routes perdues,
Ne sauroit plus marcher sur le pavé des rues.
Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage,
Tout l'été loin de toi demeurant au village,
J'y passe obstinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris si peu de passion.
C'est à toi, Lamoignon, que le rang, la naissance,
Le mérite éclatant, & la haute éloquence
Appellent dans Paris aux sublimes emplois,
Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.
Tu dois-là tous tes soins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peus bannir que l'orphelin ne crie;
Que l'oppresseur ne montre un front audacieux;
Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.
Mais pour moi, de Paris citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile,
Il me faut du repos, des prés & des forêts.
Laisse-moi donc ici, sous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits

J'y passe obstinément les ardeurs du Lion.] Le mois de Juillet.

——— *Les ardeurs du Lion.*] Horace, Ep. X. Liv. I.

——— *Ubi gratior aura*
Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis.

Le vendangeur ravi de ployer ſous le faix,
Auſſi-tôt ton ami redoutant moins la ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif cavalier, galoper ſur ta trace.
Tantôt ſur l'herbe aſſis au pié de ces côteaux,
Où Policrene épand ſes libérales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquiétude,
Diſcourir des vertus dont tu fais ton étude:
Chercher quels ſont les biens véritables ou faux:
Si l'honnête homme en ſoi doit ſouffrir des défauts,
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte ſcience, ou la vertu ſolide:
C'eſt ainſi que chez toi tu ſauras m'attacher.
Heureux! ſi les fâcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuyeuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'hommes de toute eſ-
pece,

---- *Pour s'enfuir à Bâville.*] Terre qui appartenoit à M. de Lamoignon. Elle eſt à 9 lieues de Paris, du côté d'Etampes & de Chartres.

Où Policrene épand ſes libérales eaux.] Fontaine à une demi-lieue de Bâville, ainſi nommée par M. le Premier Préſident de Lamoignon.

Chercher quels ſont les biens, &c.] Horace, Sat. VIII. Liv. II.

—————— *Quod magis ad nos*
Pertinet, & neſcire malum eſt, agitamus, &c.

Que

Que sans cesse à Bâville attire le devoir;
Au lieu de quatre amis qu'on attendoit le soir,
Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'instant assiégent les allées.
Alors sauve qui peut, & quatre fois heureux,
Qui sait, pour s'échapper, quelque antre ignoré d'eux.



ÉPITRE VII.

À M. RACINE.

Le sujet de cette Epître est l'utilité qu'on peut retirer de la jalousie de ses ennemis, & en particulier des bonnes & des mauvaises critiques. Elle fut composée à l'occasion de la Tragedie de Phedre & Hyppolite, que M. Racine fit représenter pour la premiere fois, le premier Janvier 1677.

QUE tu sais bien, RACINE, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,

Que tu sais bien, Racine.] Jean Racine, l'un des plus célébres Poëtes du XVII siécle, naquit à la Ferté-Milon, le 11 Décembre 1639. Il fut élevé à Port-Royal, où il s'appliqua tellement à l'Etude des anciens Auteurs, que leur langue lui étoit devenue aussi familiere que la sienne propre. Il commença à 21 ans à donner des Piéces de théatre qui feront à jamais l'honneur de son siécle. A ces rares talens, il joignit dans les dernieres années de sa vie une piété solide & sincere, qui le fit renoncer aux Muses profanes, pour se consacrer à des objets plus dignes de lui; il fut reçu à l'Académie Françoise en 1673, & mourut le 22 Avril 1699.

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.
Ne croi pas toutefois par tes savans ouvrages,
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages,
Si-tôt que d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumiere importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice & l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,

En a fait sous son nom verser la Chanmeslé.] Célébre Actrice. M. Racine qui récitoit admirablement bien, avoit pris soin de la former. Elle mourut au mois de Juillet 1698, à Auteuil près de Paris, où elle étoit allé prendre l'air.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere, &c.] Moliere étant mort, les Comédiens se disposoient à lui faire un convoi magnifique: mais M. de Harlay, Archevêque, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. La femme de Moliere alla sur le champ à Versailles se jetter aux piés du Roi, pour se plaindre de l'injure que l'on faisoit à la mémoire de son mari en lui refusant la sépulture. Mais le Roi la renvoya en lui disant, que cette affaire dépendoit du ministere de M. l'Archevêque; & que c'étoit à lui qu'il falloit s'adresser. Cependant Sa Majesté fit dire à ce Prélat, qu'il fit en sorte d'éviter l'éclat & le scandale. M. l'Archevêque révoqua donc la défense, à condition

Pour jamais sous la tombe eut enfermé Moliere ;
Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance & l'erreur à ses naissantes pieces,
En habits de marquis, en robes de comtesses,
Venoient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secoüoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.
Le vicomte indigné sortoit au second acte.
L'un défenseur zélé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ses bons mots le condamnoit au feu.
L'autre, fougueux ami, lui déclarant la guerre,

que l'enterrement seroit fait sans pompe & sans bruit. Il fut fait par deux prêtres qui accompagnerent le corps, sans chanter : & on l'enterra dans le cimétiere qui est derriere la chapelle de Saint Joseph, dans la rue Montmartre. Tous ses amis y assisterent, ayant chacun un flambeau à la main. La Moliere s'écrioit par-tout : *Quoi ! l'on refusera la sépulture à un homme qui mérite des autels !*

A ses naissantes pieces.] *L'École des femmes*, qui est une des premieres comédies de Moliere, fut fort suivie, & encore plus critiquée.

Le Commandeur vouloit la scene plus exacte.] Le Commandeur de Souvré n'approuvoit pas la comédie de l'École des femmes.

Le Vicomte indigné sortoit au second acte.] Le Comte du Broussain, pour faire sa cour au Commandeur, sortit un jour au second acte de la comédie, disant qu'il ne savoit pas comment on avoit la patience d'écouter une piéce où l'on violoit ainsi les regles.

----- *Des bigots mis en jeu.*] Dans la comédie du Tartuffe.

L'autre fougueux Marquis.] Les *Marquis* ridicules de la Cour, auxquels

Vouloit venger la cour immolée au parterre,
Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains,
La parque l'eût rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.
Tel fut chez nous le sort du théatre comique.
Toi donc, qui t'élevant sur la scene tragique,
Suis les pas de Sophocle, & seul de tant d'esprits,
De corneille vieilli sais consoler Paris,
Cesse de t'étonner, si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envénimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit,
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse:
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;

ont succédé les *petits-Maîtres*, étoient extrêmement irrités contre Moliere, parce qu'il les jouoit & qu'il mettoit leurs propres mots aussi bien que leurs manieres, dans ses comédies.

La calomnie en main quelquefois te poursuit.] Madame Dès-Houlieres avoit fait un Sonnet satyrique contre la Phedre de M. Racine. Ce Sonnet fut rempli sur les mêmes rimes contre M. le Duc de Nevers, qui en accusa faussement M. Racine.

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vûe,
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis
De bonne heure a pourvû d'utiles ennemis :
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus, Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.] Ces deux vers désignent l'*Andromaque* & *Britannicus*, tragédies de Racine. Il avoit fait représenter l'*Andromaque* en 1668. Sur cette piéce l'on jugea que son Auteur qui etoit encore fort jeune, égaleroit un jour, & peut-être surpasseroit le grand Corneille. Néanmoins, l'Andromaque trouva des censeurs. On condamna sur-tout le caractere de Pyrrhus, qu'on trouvoit trop violent, trop emporté, trop farouche. Ce fut le jugement qu'en porterent quelques personnes judicieuses, particuliérement le grand Prince de Condé. On fit alors une critique de l'Andromaque en forme de comédie, dans laquelle on accusoit encore Pyrrhus de brutalité, & même d'être un mal-honnête homme, parce qu'il manquoit de parole à Hermione. M. Racine composa ensuite *Britannicus* ; & dans cette piéce, il s'attacha à donner dans le personnage de Burrhus, le caractere d'un parfaitement honnête homme.

Je sai sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-tôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sai leur répondre:
Et plus en criminel ils pensent m'ériger,
Plus croissant en vertu je songe à me venger.
Imite mon exemple, & lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine, & de leur mauvais sens,
Ris du bruit passager de leurs cris impuissans.
Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le parnasse françois, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.
Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phedre malgré soi perfide, incestueuse,
D'un si noble travail justement étonné.
Ne bénira d'abord le siecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?
  Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,

Et qu'importe à nos vers, &c.] Hor. Sat X. Liv. I.
Mea' moveat cimex Pantilius? aut crucier quod
Vellicet absentem Demetrius, &c.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?] Pierre Perrin, mauvais poëte dont il a été parlé sur le vers 44 de la Satire VII.

Que l'auteur du Jonas s'empresse pour les lire ;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du françois d'Amyot :
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des Grands, des provinces goû-
tées ;
Pourvu qu'ils puissent plaire au plus puissant des Rois ;
Qu'à Chantilli Condé les souffre quelquefois ;
Qu'Enguien en soit touché, que Colbert & Vivonne,
Que la Rochefoucault, Marsillac & Pomponne,
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer ?

Que l'auteur du Jonas.] Voyez la remarque sur le vers 91 de la Satire IX.

--- *De Senlis le poëte idiot.*] Liniere avoit la physionomie d'un idiot. Il ne réussissoit qu'à faire des chansons impies ; c'est pourquoi notre Auteur lui reprocha qu'il n'avoit de l'esprit que contre Dieu. On l'appelloit *l'Athée de Senlis.*

Ou le sec traducteur du françois d'Amyot.] Jacques Amyot, Auteur célébre, qui a traduit en françois toutes les Œuvres de Plutarque. L'Abbé Tallemant l'aîné, entreprit en 1665 d'en faire une nouvelle traduction, dans laquelle on prétend qu'il n'a fait que regratter celle d'Amyot, & la mettre en meilleur langage, sans consulter l'original Grec.

Que la Rochefoucault, Marsillac & Pompone.] M. le Duc de la Rochefoucault, aussi célébre par la beauté de son esprit, que par la noblesse de sa naissance. C'est l'Auteur du Livre des Maximes morales.

Marsillac : Le Prince de Marsillac, fils de M. le Duc de la Rochefoucault.

Pompone : Simon Arnaud, Marquis de *Pompone*, Ministre d'Etat.

Et plût au ciel encor, pour couronner l'ouvrage,
Que Montauzier voulût lui donner ſon ſuffrage:
C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles eſprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la place où Brioché préſide,
Sans chercher dans les vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſavoir de Pradon.

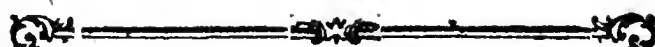
C'eſt à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.] Horace, au même endroit.

> *Complures alios, doctos ego quot & amicos*
> *Prudens prætereo*, &c.

Que Montauzier voulût lui donner ſon ſuffrage.] Le ſouhait obligeant & flateur qui eſt exprimé dans ce vers, produiſit ſur le cœur de M. le Duc de Montauzier tout l'effet que l'Auteur s'en étoit promis. Ce Duc paſſa de l'eſtime qu'il avoit pour M. Deſpréaux, à une véritable amitié qui a duré toute ſa vie.

Que non loin de la place où Brioché préſide] *Brioché*, fameux joueur de marionnettes, logé près des comédiens.





ÉPITRE VIII.

AU ROI.

L'Auteur appelloit ordinairement cette Epître-ci ſon remerciment. *En effet, il y marque plus particuliérement que dans le reſte de ſes ouvrages, la reconnoiſſance qu'il avoit des bienfaits dont Sa Majeſté l'avoit gratifié. Elle fut compoſée en* 1675; *mais il ne la fit paroître que l'année ſuivante.*

GRAND ROI, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'écrire.
Tu ſais bien que mon ſtyle eſt né pour la ſatire:
Mais mon eſprit contraint de la déſavouer,
Sous ton régne étonnant ne veut plus que louer.
Tantôt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode;
Tantôt d'une Enéide auteur ambitieux,
Je m'en forme déjà le plan audacieux.
Ainſi toujours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour dépérir mon génie;
Et mes vers en ce ſtyle, ennuyeux, ſans appas,
Déshonorent ma plume, & ne t'honorent pas.
Encor ſi ta valeur à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit pour le moins reſpirer une année,

Peut-être mon esprit, prompt à ressusciter,
Du tems qu'il a perdu sauroit se racquitter.
Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siecle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg sont forcés,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terrassés.
Ton courage affamé de péril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire:
Souvent ce qu'un seul jour te voit exécuter,
Nous laisse pour un an d'actions à conter.
Que si quelquefois las de forcer des murailles,
Le soin de tes sujets te rappelle à Versailles,
Tu viens m'embarrasser de mille autres vertus :
Te voyant de plus près, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un séjour plein de charmes,
Tu n'es pas moins héros qu'au milieu des alarmes.
De ton trône agrandi portant seul tout le faix,
Tu cultives les arts, tu répands les bienfaits;
Tu sais récompenser jusqu'aux muses critiques.
Ah! crois-moi, ç'en est trop. Nous autres satiriques,
Propres à relever les sottises du tems,
Nous sommes un peu nés pour être mécontens.
Notre muse, souvent paresseuse & stérile,
A besoin, pour marcher, de colere & de bile.
Notre stile languit dans un remerciment:
Mais, GRAND ROI, nous savons nous plaindre élégamment.
Oh! que si je vivois sous les regnes sinistres

De ces rois nés valets de leurs propres ministres ;
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur tems ne prêtoient que leur
nom ;
Que sans les fatiguer d'une louange vaine,
Aisément les bons mots couleroient de ma veine ;
Mais toujours sous ton régne il faut se récrier.
Toujours les yeux au ciel, il faut remercier.
Sans cesse à t'admirer ma critique forcée
N'a plus en écrivant de maligne pensée ;
Et mes chagrins sans fiel, & presqu'évanouis,
Font grace à tout le siecle en faveur de Louis.
En tous lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers, va la tête levée.
La licence par-tout régne dans les écrits.
Déjà le mauvais sens reprenant ses esprits,
Songe à nous redonner de poëmes épiques,
S'empare des discours mêmes académiques.
Perrin a dans ses vers obtenu le pardon,
Et la scene françoise est en proie à Pradon.
Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume ;
J'amasse de tes faits le pénible volume ;
Et ma muse occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoît plus que toi.
Tu le sais bien pourtant, cette ardeur empressée
N'est point en moi l'effet d'une ame intéressée.

De ces Rois nés valets de leurs propres ministres.] Les derniers Rois de la premiere race laissoient toute l'administration des affaires aux Maires du Palais.

La Pharsale approuvée.] La Pharsale de Brebeuf.

Avant que tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.
Je n'admirois que toi. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à louer au ſein de la ſatire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remors légitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, Grand Roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du même prix.
J'ai peur que l'univers, qui ſait ma récompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance;
Et que par tes préſens mon vers décrédité,
N'ait moins de poids pour toi dans la poſtérité.
Toutefois je ſais vaincre un remors qui te bleſſe:
Si tout ce qui reçoit des fruits de ta largeſſe,
A peindre tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! plutôt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le zele à mon eſprit tiendra lieu de génie.
Horace tant de fois dans mes vers imité,
De vapeurs, en ſon tems, comme moi tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſut égayer ſa bile.
Mais de la même main qui peignit Tullius,

—— *Qui peignit Tullius.*] Sénateur Romain. Céſar l'exclut du Sénat: mais il y rentra après la mort de cet Empereur. Voyez Hor. Liv. I. Sat. VI.

Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius;
Il fut fléchir Glycere, il fut vanter Auguste;
Et marquer fur fa lyre une cadence juste.
Suivons les pas fameux d'un fi noble Ecrivain.
A ces mots quelquefois prenant la lyre en main,
Au récit que pour toi je fuis prêt d'entreprendre,
Je crois voir les rochers accourir pour m'entendre;
Et déjà mon vers coule à flots précipités;
Quand j'entens le lecteur, qui me crie : Arrêtez:
Horace eut cent talens; mais la nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bifarre.
Vous paffez en audace & Perfe & Juvénal,
Mais fur le ton flatteur Pinchêne eft votre égal.
A ce difcours, GRAND ROI, que pourrois-je répondre ?
Je me fens fur ce point trop facile à confondre;
Et fans trop relever des reproches fi vrais,
Je m'arrête à l'inftant, j'admire, & je me tais.

——— *Couvrit Tigellius.*] Fameux muficien, le plus eftimé de fon tems, fort chéri d'Augufte. Voyez le commencement de la Satire III. Liv. I. d'Hor.

Il faut fléchir Glycere.] Sa Maîtreffe. Ode XIX. Liv. I.

Mais fur le ton flatteur Pinchêne eft votre égal.] Etienne Martin, Sieur de Pinchêne, neveu de Voiture.



ÉPITRE IX.

A MONSIEUR LE MARQUIS

DE SEIGNELAY,

SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

*Cette Epître contient l'*éloge du Vrai. *L'Auteur y fait voir que* rien n'est plus beau que le Vrai, *& que* le Vrai seul est aimable. *Le Poëte a fait briller ici tout son génie, & il a su réunir en cette piéce tout le sublime de la morale, avec toute la douceur de la poésie. Elle a été composée au commencement de l'année* 1675.

DANGEREUX ennemi de tout mauvais flatteur,
SEIGNELAY, c'est en vain qu'un ridicule auteur,
Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
Aussi-tôt ton esprit, prompt à se révolter,
S'échappe, & rompt le piége où l'on veut l'arrêter.
Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,

Seignelay, &c.] Jean-Baptiste Colbert, Marquis de Seignelay, Secrétaire d'Etat, fils aîné de M. Colbert.

---- *De l'Ebre jusqu'au Gange.*] Expression commune & usitée parmi les poëtes médiocres. *L'Ebre*, riviere d'Espagne. *Le Gange*, riviere des Indes.

Que tout flatteur endort au son de ses paroles ;
Qui dans un vain sonnet placés au rang des dieux,
Se plaisent à fouler l'Olympe radieux ;
Et fiers du haut étage, où la Serre les loge,
Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits
Qui regimbent toujours, quelque main qui les flate.
Tu souffres la louange adroite & délicate,
Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
Mais un auteur, novice à répandre l'encens,
Souvent à son héros, dans un bisarre ouvrage :
Donne de l'encensoir au travers du visage ;
Va louer Monterey, d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.

Et fiers du haut étage où la Serre les loge.] *La Serre*, fade Panégyriste, qui se flattoit d'être fort capable de composer des éloges, suivant l'usage où l'on étoit en ce tems-là de faire des portraits en vers ou en prose.

Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.] Horace, Sat. I. Liv. II.

Cui malè, si palpere, recalcitrat, undique tutus.

Donne de l'encensoir au travers du visage.] Ce vers est devenu proverbe.

Va louer Monterey, d'Oudenarde forcé.] Après la bataille de Senef gagnée par le Prince de Condé, les alliés voulurent effacer la honte de leur défaite par la prise de quelqu'une de nos villes. Le Comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas pour l'Espagne, & Général de l'armée Espagnole, assiégea Oudenarde. Mais le

Tout éloge imposteur blesse une ame sincere.
Si pour faire sa cour à ton illustre pere,
SEIGNELAY, quelque auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
Lui donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'égaler à Mécene,
Le comparoit au fils de Pélée ou d'Alcmene:
Ses yeux d'un tel discours foiblement éblouis,
Bientôt dans ce tableau reconnoîtroient LOUIS,
Et glaçant d'un regard la muse & le poëte,
Imposeroient silence à sa verve indiscrete.
Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui:
Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.

Prince de Condé marcha contre lui, & l'obligea de lever le siége avec beaucoup de précipitation, le 12 Septembre 1674.

On vante aux Electeurs Turenne repoussé.] Ce vers aussi-bien que le précédent, est une contre-vérité. Celui-ci désigne la bataille de Turkeim en Alsace, gagnée par M. de Turenne contre les Allemands, le 5 de Janvier 1675.

Si pour faire sa cour à ton illustre pere.] Ce vers & les dix suivans sont imités d'Horace, Ep. XVI. Liv. I.

Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, &c.

Que me ſert en effet qu'un admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade :
Si dans cet inſtant même, un feu ſéditieux
Fait bouillonner mon ſang, & pétiller mes yeux.
Rien n'eſt beau que le vrai. Le vrai ſeul eſt aimable.
Il doit régner par-tout, & même dans la fable :
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.
Sais-tu pourquoi mes vers ſont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple, & reçus chez les Princes ?
Ce n'eſt pas que leurs ſons agréables, nombreux,
Soient toujours à l'oreille également heureux :
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure ;
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure :
Mais c'eſt qu'en eux le vrai, du menſonge vainqueur,
Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur ;
Que le bien & le mal y ſont priſés au juſte ;
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguſte ;
Et que mon cœur toujours conduiſant ſon eſprit,
Ne dit rien aux lecteurs, qu'à ſoi-même il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par-tout s'offre & s'expoſe;
Et mon vers, bien ou mal, dit toujours quelque choſe.
C'eſt par-là quelquefois que ma rime ſurprend.

Que me ſert en effet, &c.] Horace, dans la même Ep. XVI.

Neu, ſi te populus ſanum, rectèque valentem
Dictitet, &c.

C'eſt-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, miroir d'amours, amitiés, amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſoutien,
Et qui, parlant beaucoup, ne diſent jamais rien.
Mais peut-être enivré des vapeurs de ma muſe,
Moi-même en ma faveur, SEIGNELAY, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par-là le plus ſincere aſſez ſouvent déplaît.
Rarement un eſprit oſe être ce qu'il eſt.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite,
Cet homme à toujours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut être folâtre, évaporé, plaiſant:
Il s'eſt fait de ſa joie une loi néceſſaire,

C'eſt-là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand.] Poëmes héroïques. Voyez le vers 91 de la Satire IX, & le vers 242 du Chant troiſieme de l'Art Poëtique.

Montre.] *La Montre*, petit ouvrage mêlé de vers & de proſe, par le ſieur de Bonnecorſe, de Marſeille, qui a exercé la charge de Conſul de la nation Françoiſe au grand Caire.

---- *Miroir d'amours, amitiés, amourettes.*] *Miroir d'amours:* ouvrage de Perraut, intitulé: *Le miroir, à Dorante.*

Amitiés, amourettes: Les Œuvres de *René le Pays*, ſont intitulées: *Amitiés, amours & amourettes.*

Et ne déplaît enfin que pour vouloir trop plaire.
La fimplicité plaît fans étude & fans art.
Tout charme en un enfant, dont la langue fans fard,
A peine du filet encor débarraffée,
Sait d'un air innocent bégayer fa penfée.
Le faux eft toujours fade, ennuyeux, languiffant:
Mais la nature eft vraie, & d'abord on la fent.
C'eft elle feule en tout qu'on admire & qu'on aime;
Un efprit né chagrin plaît par fon chagrin même.
Chacun pris dans fon air eft agréable en foi.
Ce n'eft que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis étoit né doux, commode, agréable,
On vantoit en tous lieux fon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,
Il a pris un faux air, une fotte hauteur,
Il ne veut plus parler que de rime & de profe.
Des auteurs décriés il prend en main la caufe.
Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
Et va voir l'opéra feulement pour les vers.
Voulant fe redreffer, foi-même on s'eftropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'ignorance vaut mieux qu'un favoir affecté.
Rien n'eft beau, je reviens, que par la vérité.
C'eft par elle qu'on plait, & qu'on peut long-tems plaire.
L'efprit laffe aifément, fi le cœur n'eft fincere.
En vain par fa grimace un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux.

Sait d'un air innocent bégayer fa penfée.] Perfe, Sat. I.

——— *Tenero fupplantat verba palato,*

Ses bons mots ont besoin de farine & de plâtre,
Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre,
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux.
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,
Et qui plaît d'autant plus, que plus il se découvre.
Mais la seule vertu peut souffrir la clarté.
Le vice toujours sombre aime l'obscurité.
Pour paroître au grand jour, il faut qu'il se déguise.
C'est lui qui de nos maux a banni la franchise.
Jadis l'homme vivoit au travail occupé;
Et ne trompant jamais, n'étoit jamais trompé.
On ne connoissoit point la ruse & l'imposture.
Le Normand même alors ignoroit le parjure.
Aucun Rhéteur encor arrangeant les discours,
N'avoit d'un art menteur enseigné les détours.
Mais si-tôt qu'aux humains, faciles à séduire,
L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
La mollesse amena la fausse vanité.
Chacun chercha pour plaire un visage emprunté.
Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
Affecta d'étaler une pompe insolente.
L'or éclata par-tout sur les riches habits.
On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
Et la laine & la soie, en cent façons nouvelles,
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte beauté monta sur des patins.
La coquette tendit ses lacs tous les matins;

Et la laine & la soie, &c.] Imitation de Virgile, Eglogue IV.

Nec varios discet mentiri lana colores.

Et mettant la céruse & le plâtre en usage ;
Composa de sa main les fleurs de son visage.
L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
Le courtisan n'eut plus de sentimens à soi.
Tout ne fut plus qu'erreur, que fard, que tromperie.
On vit par-tout régner la basse flatterie.
Le Parnasse sur-tout fécond en imposteurs,
Diffama le papier par ses propos menteurs.
De-là vint cet amas d'ouvrages mercénaires,
Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
Où toujours le héros passe pour sans-pareil ;
Et, fût-il louche & borgne, est réputé soleil.
Ne crois pas toutefois, sur ce discours bisarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers.
La louange agréable est l'ame des beaux vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
Et sans crainte à tes yeux l'on pourroit t'exalter.
Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
Il faudroit peindre en toi des vérités connues :
Décrire ton esprit ami de la raison ;
Ton ardeur pour ton Roi, puisée en ta maison ;

Et fût-il louche & borgne, est réputé soleil.] M. de Servien, Sur-Intendant des finances, n'avoit qu'un œil ; & on ne laissoit pas de le traiter de *Soleil* dans les épîtres dédicatoires, & les autres éloges qu'on lui adressoit.

A servir ses desseins, ta vigilance heureuse;
Ta probité sincere, utile, officieuse.
Tel, qui hait à se voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
Condé même, Condé, ce héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamands, aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenseroit pas si quelque adroit pinceau
Traçoit de ses exploits le fidéle tableau :
Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,
Ne désavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais malheur au poëte insipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier : *Premier Prince du monde,*
Courage sans pareil, lumiere sans seconde :
Ses vers jettés d'abord, sans tourner le feuillet,
Iroient dans l'anti-chambre amuser Pacolet.

Et dans Senef en feu.] La bataille de Senef en Flandre, gagnée par le Prince de Condé, le 11 d'Août 1664, contre les Espagnols, les Allemands & les Hollandois, au nombre de soixante mille hommes, commandés par le Prince d'Orange.

----*Premier Prince du monde*, &c.] Commencement du Poëme de Charlemagne, dont l'auteur est Louis le Laboureur; Trésorier de France & Bailli du Duché de Montmorenci.

---- *Amuser Pacolet.*] Valet-de-pié du Grand Prince de Condé.



PRÉFACE.

JE ne sais si les trois nouvelles Epîtres que je donne ici au public auront beaucoup d'approbateurs : mais je sais bien que mes censeurs y trouveront abondamment de quoi exercer leur critique. Car tout y est extrêmement hasardé. Dans le premier de ces trois ouvrages, sous prétexte de faire le procès à mes derniers vers, je fais moi-même mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut être dit à mon avantage. Dans le second, je m'entretiens avec mon Jardinier de choses très-basses & très-petites ; & dans le troisieme, je décide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire de l'amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces censeurs, pour attaquer en moi, & le poëte orgueilleux, & le villageois grossier, & le théologien téméraire. Quelque fortes pourtant que soient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme résolution que j'ai prise il y a long-tems, de ne rien répondre, au moins sur le ton sérieux, à tout ce qu'ils écriront contre moi.

A quoi bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes Epîtres sont mauvaises, tout ce que je dirai ne les fera pas trouver bonnes, & si elles sont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaises. Le public n'est pas un juge qu'on puisse corriger, ni qui se regle par les passions d'autrui.

Tout

Tout ce bruit, tous ces écrits qui se font ordinairement contre des ouvrages où l'on court, ne servent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le mérite. Il est de l'essence d'un bon livre d'avoir des censeurs; & la plus grande disgrace qui puisse arriver à un écrit qu'on met au jour, ce n'est pas que beaucoup de gens en disent du mal, c'est que personne n'en dise rien.

Je me garderai donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois épîtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que je les ai fort travaillées, & principalement celle de l'amour de Dieu, que j'ai retouchée plus d'une fois, & où j'avoue que j'ai employé tout le peu que je puis avoir d'esprit & de lumieres. J'avois dessein d'abord de la donner toute seule, les deux autres me paroissant trop frivoles, pour être présentées au grand jour de l'impression avec un ouvrage si sérieux. Mais des amis très-sensés m'ont fait comprendre que ces deux épîtres, quoique dans le style enjoué, étoient pourtant des épîtres morales, où il n'étoit rien enseigné que de vertueux: qu'ainsi étant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient même faire une diversité agréable; & que d'ailleurs beaucoup d'honnêtes gens souhaitant de les avoir toutes trois ensemble, je ne pouvois pas avec bienséance me dispenser de leur donner une si légere satisfaction. Je me suis rendu à ce sentiment, & on les trouvera rassemblées ici dans un même cahier. Cependant comme il y a des gens de piété qui peut-être ne se soucieront gueres de lire les entretiens que je puis avoir avec mon Jardinier

& avec mes vers, il est bon de les avertir qu'il y a ordre de leur distribuer à part la derniere, savoir celle qui traite de l'amour de Dieu; & que non-seulement je ne trouverai pas étrange qu'ils ne lisent que celle-là, mais que je me sens quelquefois moi-même en des dispositions d'esprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie composé que ce seul ouvrage, qui vraisemblablement sera la derniere piece de poésie qu'on aura de moi: mon génie pour les vers commençant à s'épuiser, & mes emplois historiques ne me laissant gueres le tems de m'appliquer à chercher & à ramasser des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux lecteurs. Néanmoins avant que de finir cette préface, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, de rassurer des personnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de théologie, douteront peut-être que tout ce que j'avance en mon épitre soit fort infaillible, & appréhenderont qu'en voulant les conduire, je ne les égare. Afin donc qu'elles marchent sûrement, je leur dirai, vanité à part, que j'ai lu plusieurs fois cette épitre à un fort grand nombre de docteurs de Sorbonne, de peres de l'Oratoire & de Jésuites très-célébres qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine très-saine & très-pure. Que beaucoup de Prélats illustres, à qui je l'ai récitée, en ont jugé comme eux. Que Monseigneur l'Evêque de Meaux (1), c'est-à-dire, une des plus grandes lumieres qui ayent

(1) *M. l'Evêque de Meaux.*] Jacques-Benigne Bossuet.

éclairé l'Eglise dans les derniers siecles, a eu long-tems mon ouvrage entre les mains; & qu'après l'avoir lu & relu plusieurs fois, il m'a non-seulement donné son approbation, mais a trouvé bon que je publiasse à tout le monde qu'il me la donnoit: enfin que pour mettre le comble à ma gloire, ce saint Archêveque (1) *dans le Diocese duquel j'ai le bonheur de me trouver, ce grand Prélat, dis-je, aussi éminent en doctrine & en vertus, qu'en dignité & en naissance, que le plus grand roi de l'univers, par un choix visiblement inspiré du ciel, a donné à la ville capitale de son royaume, pour assurer l'innocence & détruire l'erreur, Monseigneur l'Archevêque de Paris, en un mot, a bien daigné examiner soigneusement mon épître, & a eu même la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ai suivis, & m'a enfin accordé aussi son approbation, avec des éloges dont je suis également ravis & confus* (2).

(1) *Ce saint Archevêque.*] Louis-Antoine de Noailles, Archevêque de Paris, ensuite Cardinal.

(2) *Dont je suis également ravis & confus.*] Dans la premiere édition de cette Préface, qui parut en 1695, l'Auteur la finissoit par ce petit article, qu'il supprima dans l'édition suivante, & que je rapporte ici pour ne rien dérober à la postérité de ce que nous avons de lui.

» Je croyois n'avoir
» plus rien à dire au
» lecteur. Mais dans le
» tems même que cette
» Préface étoit sous la
» presse, on m'a apporté
» une misérable épître
» en vers que quelque

Au reste (3) *comme il y a des gens qui ont publié que mon épître n'étoit qu'une vaine déclamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun homme eût jamais avancé, je veux bien, pour l'intérêt de la vérité, mettre ici la proposition que j'y combats, dans la langue & dans les termes qu'on la soutient en plus d'une école. La voici :* Attritio gehennæ metu sufficit, etiam sine ullâ Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta & supernaturalis est.

C'est cette proposition que j'attaque & que je soutiens fausse, abominable, & plus contraire à la vraie religion, que le luthéranisme ni le calvinisme. Cependant je ne crois pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore soutenue depuis peu, & qu'on ne l'ait même insérée dans quelques cathéchismes, en des mots fort approchans des termes latins que je viens de rapporter.

» impertinent a fait imprimer, & qu'on veut faire passer pour mon ouvrage, sur l'Amour de Dieu. Je suis donc obligé d'ajouter cet article, afin d'avertir le public, que je n'ai fait d'épître sur l'Amour de Dieu, que celle qu'on trouvera ici; l'autre étant une pièce fausse & incomplette, composée de quelques vers qu'on m'a dérobés, & de plusieurs qu'on m'a ridiculement prêtés, aussi-bien que les notes téméraires qui y sont.

(3) *Au reste*, &c.] L'Auteur ajouta cet article dans l'édition de 1701.



ÉPITRE X.

À MES VERS.

L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette piéce, & il l'appelloit ordinairement ses inclinations. *Il la composa en l'année 1695, pour fermer la bouche à une infinité de vils rimeurs qui avoient osé censurer ses ouvrages, & particuliérement sa Satire X contre les Femmes. L'idée en est prise d'une Epître d'Horace, qui est la XX du Livre II.*

J'Ai beau vous arrêter, ma remontrance est vaine:
Allez, partez, mes vers, dernier fruit de ma veine,
C'est trop languir chez moi dans un obscur séjour.
La prison vous déplaît, vous cherchez le grand jour;
Et déjà chez Barbin, ambitieux libelles,
Vous brûlez d'étaler vos feuilles criminelles.
Vains & foibles enfans dans ma vieillesse nés,
Vous croyez sur les pas de vos heureux aînés,

J'ai beau vous arrêter, &c.] Horace commence ainsi l'Epître qu'on vient de citer :

Vertumnum, Janumque, Liber, spectare videris:
Scilicet ut, &c.

Et déjà chez Barbin, &c.] Libraire de Paris.

Voir bien-tôt vos bons mots, passant du peuple aux princes,
Charmer également la ville & les provinces;
Et par le prompt effet d'un sel réjouissant,
Devenir quelquefois proverbes en naissant.
Mais perdez cette erreur, dont l'appas vous amorce.
Le tems n'est plus, mes vers, où ma muse en sa force,
Du parnasse François formant les nourrissons,
De si riches couleurs habilloit ses leçons;
Quand mon esprit poussé d'un courroux légitime,
Vint devant la raison plaider contre la rime;
A tout le genre humain sut faire le procès,
Et s'attaqua soi-même avec tant de succès.

Devenir quelquefois proverbes en naissant.] Il y a des expressions heureuses qui renferment un grand sens en peu de paroles : elles sont ordinairement adoptées par le public, & deviennent bientôt proverbes. Tels sont la plupart des vers de notre Auteur.

J'appelle un chat un chat, &c. Sat. I.
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut. Sat. II.
Des sottises d'autrui nous vivons au Palais. Ep. II.
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire. Art poétique, C. I.
Un fat quelquefois ouvre un avis important. Ibid. C. IV.

De si riches couleurs habilloit ses leçons.] L'Art Poétique.

Vint devant la raison plaider contre la rime.] Satire deuxieme.

A tout le genre humain sut faire le procès.] Satire huitieme.

Et s'attaqua soi-même, &c.] Satire neuvieme.

Alors il n'étoit point de lecteur si sauvage,
Qui ne se déridât en lisant mon ouvrage;
Et qui pour s'égayer souvent dans ses discours,
D'un mot pris en mes vers n'empruntât le secours.
Mais aujourd'hui, qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jetté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets, surchargés de trois ans,
Cessez de présumer dans vos folles pensées,
Mes vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en mains, les lecteurs empressés.
Nos beaux jours sont finis, nos honneurs sont passés.
Dans peu vous allez voir vos froides rêveries
Exciter du public les justes moqueries;
Et leur auteur jadis à Regnier préféré,
A Pinchêne, à Liniere, à Perrin comparé.
Vous aurez beau crier: *O vieillesse ennemie!*
N'a-t-il donc tant vécu que pour cette infamie?
Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
Et sur vous & sur lui fondre de toutes parts.
Que veut-il, dira-t-on? Quelle fougue indiscrete
Ramene sur les rangs encor ce vain Athlete?
Quels pitoyables vers! Quel style languissant!

Mais aujourd'hui qu'enfin, &c.] Le jugement de l'Auteur sur ce vers & les trois suivans, est contenu dans une lettre qu'il écrivit à M. de Maucroix, insérée ci-après dans le II volume.

Onze lustres complets surchargés de trois ans.] Cinquante-huit ans.

——— *O vieillesse ennemie*, &c.] Vers du Cid, Acte 1. Sc. 4.

Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant,
De peur que tout-à-coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe en tombant ſon Maître ſur l'arene.
Ainſi s'expliqueront nos cenſeurs ſourcilleux ?
Et bientôt vous verrez mille auteurs pointilleux,
Piece à piece épluchant vos ſons & vos paroles
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout noble mot de terme haſardeux,
Et dans tous vos diſcours, comme monſtres hideux,
Huer la métaphore & la métonymie ;
(Grands mots que Pradon croit des termes de chymie :)
Vous ſoutenir qu'un lit ne peut être effronté,
Que nommer la luxure eſt une impureté.
En vain contre ce flot d'averſion publique

Malheureux laiſſe en paix, &c.] C'eſt la traduction de ces deux vers d'Horace, Ep. I. Liv. j.

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Que nommer la luxure eſt une impureté.] M. Perraut fit la critique de la Satire X dans la preface qu'il mit à ſon *Apologie des femmes*. Cet écrivain blâmoit M. Deſpréaux d'avoir parlé des *héros à voix luxurieuſe*, & de la *morale lubrique* des opéras, & condamnoit ces expreſſions comme contraires à la pudeur. Mais notre Auteur fut pleinement juſtifié de cette accuſation par M. Arnauld, dans une lettre que ce célébre Docteur écrivit à M. Perraut lui-même, & qui eſt inſérée à la fin des œuvres de M. Deſpréaux.

Vous tiendrez quelque tems ferme fur la boutique;
Vous irez à la fin honteufement exclus,
Trouver au magafin Pirame & Regulus,
Ou couvrir chez Thierry, d'une feuille encor neuve,
Les méditations de Buzée & d'Hayneuve;
Puis, en triftes lambeaux femés dans les marchés,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochés.
Mais quoi, de ces difcours bravant la vaine attaque;
Déja comme les vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la poftérité
Courir, marqués au coin de l'immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enivre.
Montrez-vous, j'y confens : mais du moins, dans mon livre
Commencez par vous joindre à mes premiers écrits.
C'eft-là qu'à la faveur de vos freres chéris,
Peut-être enfin foufferts comme enfans de ma plume,
Vous pourrez vous fauver, épars dans le volume.
Que fi mêmes un jour le lecteur gracieux,

----- *Pirame & Regulus.*] Piéces de théatre de Pradon.

Les méditations de Buzée & d'Hayneuve.] Notre Auteur étant un jour dans la boutique de Thierry fon Libraire, s'apperçut qu'on avoit employé les tragédies de Pradon à envelopper les méditations du P. *Julien Hayneuve*, Jéfuite. Le P. *Buzée*, autre Jéfuite, a fait auffi des méditations autrefois eftimées.

---- *Tous les affronts au Jonas reprochés.*] *Jonas*, Poëme héroïque, non vendu. Voyez le vers 91 de la Satire IX.

---- *De Cinna, d'Andromaque.*] *Cinna*, tragédie de Corneille : *Andromaque*, tragédie de Racine.

Amorcé par mon nom, fur vous tourne les yeux;
Pour m'en récompenfer, mes vers, avec ufure,
De votre auteur alors faites-lui la peinture;
Et fur tout prenez foin d'effacer bien les traits
Dont tant de peintres faux ont flétri mes portraits.
Dépofez hardiment, qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenfeur qu'ils ont peint fi noir & fi terrible,
Fut un efprit doux, fimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans fes vers la feule vérité,
Fit, fans être malin, fes plus grandes malices,
Et qu'enfin fa grandeur feule a fait tous fes vices.
Dites, que harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, bleffant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans fes difcours, mais pourtant toujours fage,
Affez foible de corps, affez doux de vifage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

Que fi quelqu'un, mes vers, alors vous importune,
Pour favoir mes parens, ma vie & ma fortune,

Dépofez hardiment, &c] L'Auteur a fait mettre ces vers au bas de fon portrait, en les difpofant ainfi:

Tu peux voir dans ces traits, qu'au fond cet homme horrible,
Ce cenfeur qu'on a cru fi noir & fi terrible,
Fut un efprit doux, fimple, ami de l'équité,
Qui cherchant dans fes vers la feule vérité,
Fit, fans être malin, fes plus grandes malices;
Et fa candeur fit tous fes vices.

Contez-lui, qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un pere greffier, né d'ayeux avocats;
Dès le berceau perdant une fort jeune mere,
Réduit seize ans après à pleurer mon vieux pere;
J'allai d'un pas hardi par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur & de Perse & d'Horace,
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse.
Que par un coup du sort au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la Cour entraîné,
Je fus, prenant l'essor par des routes nouvelles,
Elever assez haut mes poétiques aîles;
Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits:

--- *Allié d'assez hauts Magistrats.*] MM. de Bragelonne; Amelot, Président à la Cour des Aides; Gilbert, Président aux Enquêtes, gendre de M. Dongois; de Lionne, grand Audiencier de France, & plusieurs autres familles illustres dans la robe.

---- *Né d'ayeux avocats.*] Il tire son origine de *Jean Boileau*, Notaire & Sécrétaire du Roi, qui obtint des Lettres de Noblesse pour lui & pour sa postérité, au mois de Septembre 1331. *Jean Boileau* fut un des quatre nommés pour exercer sa charge près du Parlement; & *Henri Boileau* son petit-fils, fut reçu Avocat du Roi en la même Cour. Quelques-uns de leurs descendans ont été célébres avocats.

Dès le berceau perdant une fort jeune mere.] Il n'avoit qu'onze mois, quand *Anne Denielle* sa mere mourut âgée de 23 ans, en 1637.

Réduit seize ans après à pleurer mon vieux pere.] Il mourut en 1657, âgé de 73 ans.

--- *Crayonnât ses exploits.*] Il fut nommé pour écrire l'histoire du Roi avec M. Racine, au mois d'Octobre 1677.

Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vûe à Colbert inspiroit l'allegresse ;
Qu'aujourd'hui même encor de deux sens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli,
Plus d'un héros épris des fruits de mon étude,
Vient quelquefois chez moi goûter la solitude.
Mais des heureux regards de mon astre étonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,

Que plus d'un grand, &c.] Madame la Duchesse d'Orléans, premiere femme de M. le grand Prince de Condé, & M. le Prince son fils ; M. le Prince de Conti ; M. le Premier Président de Lamoignon ; M. le Maréchal de Vivonne, & Mesdames de Montespan & de Thiange ses sœurs : enfin toute la Cour, excepté M. le Duc de Montauzier : *præter atrocem animum Catonis.* Ce Duc lui donna même son amitié dans la suite.

— *De deux sens affoibli.*] De la vue & de l'ouie.

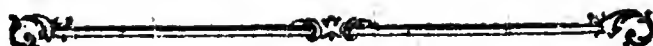
Retiré de la Cour, &c.] Il n'y alloit plus depuis l'année 1690, & il s'en étoit retiré pour jouir de la liberté & du repos. Après la mort de M. Racine, il alla voir le Roi pour lui apprendre cette mort, & recevoir ses ordres par rapport à son histoire dont il se trouvoit seul chargé. Sa Majesté le reçut avec bonté, & quand il voulut se retirer, le Roi, en lui faisant voir sa montre qu'il tenoit par hasard à la main, lui dit obligeamment : *Souvenez-vous que j'ai toujours à vous donner une heure par semaine, quand vous voudrez venir.*

Plus d'un héros, &c.] M. le Marquis de Termes, M. de Cavois, M. de Pontchartrin, M. Daguesseau, & plusieurs autres ; mais particuliérement M. le Duc, & M. le Prince de Conti, qui l'honoroient souvent de leurs visites à Auteuil.

Qui dans mon souvenir aura toujours sa place :
Que de tant d'écrivains de l'école d'Ignace,
Etant, comme je suis, ami si déclaré,
Ce docteur toutefois si craint, si révéré,
Qui contre eux de sa plume épuisa l'énergie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes vers pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'aurore en naissant voit l'Hydaspe,
Chercher pour l'y graver le plus precieux jaspe.
Sur-tout à mes rivaux, sachez bien l'étaler.
  Mais je vous retiens trop. C'est assez vous parler :
Déja plein du beau feu qui pour vous le transporte,
Barbin impatient chez moi frappe à la porte,
Il vient pour vous chercher. C'est lui : j'entens sa
    voix.
Adieu, mes vers, adieu pour la derniere fois.

---- *En naissant voit l'Hydaspe.*] Fleuve des Indes.





ÉPITRE XI.

À MON JARDINIER.

Dans cette épître l'Auteur s'entretient avec son Jardinier, & par des discours proportionnés aux connoissances d'un villageois, il lui explique les difficultés de la poësie, & la peine qu'il y a surtout d'exprimer noblement & avec élégance, les choses les plus communes & les plus seches. De-là il prend occasion de lui démontrer que le travail est nécessaire à l'homme pour être heureux. Cette épître fut composée en 1695. Horace a aussi adressé une épître à son fermier : c'est la quatorzieme du premier Livre.

LABORIEUX valet du plus commode maître,
Qui pour te rendre heureux ici-bas pouvoit naître ;
Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,

Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil.] Antoine Riquié, né à Paris. M. Despréaux l'avoit trouvé dans cette Maison lorsqu'il l'acheta en 1685, & l'a toujours gardé à son service. Voici ce qui donna occasion à l'Epître que son maître lui adressa. M. Despréaux travaillant à son Ode sur la prise de Namur, se promenoit souvent dans les allées de son jardin d'Auteuil. Là il tâchoit d'exciter son feu, & s'abandonnoit à l'enthou-

Qui diriges chez moi l'if & le chevre-feuil,
Et sur mes espaliers, industrieux génie,
Sais si bien exercer l'art de la Quintinie ;
O ! que de mon esprit triste & mal ordonné,
Ainsi que de ce champ par toi si bien orné,
Ne puis-je faire ôter les ronces, les épines,
Et de défauts sans nombre arracher les racines !

Mais parle : raisonnons. Quand du matin au soir,
Chez moi poussant la beche, ou portant l'arrosoir,
Tu fais d'un sable aride une terre fertile,
Et rends tout mon jardin à tes loix si docile ;
Que dis-tu, de m'y voir rêveur, capricieux,
Tantôt baissant le front, tantôt levant les yeux,
De paroles dans l'air par élans envolées,
Effrayer les oiseaux perchés dans mes allées ?
Ne soupçonnes-tu point, qu'agité du démon,

siasme. Un jour il s'apperçut que son jardinier l'écoutoit, & l'observoit au travers des feuillages. Le jardinier surpris ne savoit à quoi attribuer les transports de son maître, & peu s'en fallut qu'il ne le soupçonnât d'avoir perdu l'esprit. Les postures que le jardinier faisoit de son côté, & qui marquoient son étonnement, parurent fort plaisantes au maître : de sorte qu'ils se donnerent quelque tems la comédie l'un à l'autre sans s'en appercevoir.

---- *L'art de la Quintinie.*] Jean de la Quintinie, directeur des jardins fruitiers & potagers du Roi; il a réduit en art la culture des arbres fruitiers.

O ! que de mon esprit, &c.] Hor. Ep. XIV. L. I.
Certemus, spinas animone ego fortiùs, &c.

Ainſi que ce couſin des quatre Fils-Aimon ;
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire ;
Je rumine en marchant quelque endroit du grimoire?
Mais non : tu te ſouviens qu'au village on t'a dit,
Que ton maître eſt nommé, pour coucher par écrit
Les faits d'un roi plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-être en ce moment il prend Mons & Namur.

Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand chroniqueur des geſtes d'Alexandre,
Aujourd'hui méditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe démene, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-même en rimes inſenſées,
Un bifarre portrait de ſes folles penſées ?
Mon maître, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un prédicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines fornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces fauvettes,

Ainſi que ce couſin des quatre Fils-Aimon.] Maugis furnommé l'enchanteur, vaillant & preux Chevalier, lequel au monde n'avoit ſon pareil en l'art de Négromancie. L'hiſtoire que nous avons des quatre Fils-Aimon, eſt fort ancienne. Ces ſortes de romans ſont fort aimés du peuple groſſier, parce qu'ils contiennent des aventures merveilleuſes, & des prodiges inouis.

Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.] Il fait alluſion à un ouvrage intitulé : *La conquête de Charlemagne, grand Roi de France & des Eſpagnes : avec les faits & les geſtes des douze Pairs de France,* &c. Voyez les Recherches de Paſquier, Liv. II, Chap. 9 & 10.

S'il lui falloit toujours, comme moi s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, palisser,
Et dans l'eau de ces puits sans relâche tirée,
De ce sable étancher la soif démesurée.
Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans le jardin c'est toi.
O ! que tu changerois d'avis & de langage !
Si deux jours seulement libre du jardinage,
Tout-à-coup devenu poëte & bel esprit,
Tu t'allois engager à polir un écrit,
Qui dit, sans s'avilir, les plus petites choses ;
Fit des plus secs chardons, des œillets & des roses ;
Et sût même au discours de la rusticité
Donner de l'élégance & de la dignité ;
Un ouvrage en un mot, qui juste en tous ses termes,
Sût plaire à Daguesseau, sût satisfaire Termes :
Sût, dis-je, contenter en paroissant au jour,
Ce qu'ont d'esprit plus fins & la ville & la cour.
Bien-tôt de ce travail revenu sec & pâle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de hâle,
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau,
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau ;
Que d'aller follement, égaré dans les nues,
Me lasser à chercher des visions cornues ;
Et pour lier des mots si mal s'entr'accordans

Sût plaire à Daguesseau, &c.] Henri-François Daguesseau, alors Avocat général au Parlement de Paris, ensuite Procureur général, aujourd'hui Chancelier de France.

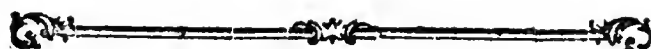
--- *Sût satisfaire Termes.*] Roger de Pardaillan de Gondrin, Marquis de Termes, mort au mois de Mars 1704.

Prendre dans ce jardin la lune avec les dents.

Approche-donc, & viens; qu'un pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue & que peine.
L'homme ici-bas, toujours inquiet & gêné,
Eſt, dans le repos même au travail condamné;
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux poëtes
Les neuf trompeuſes ſœurs, dans leurs douces retraites,
Promettant du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles bois pour eux plantés exprès,
La cadence auſſi-tôt, la rime, la céſure,
La riche expreſſion, la nombreuſe meſure,
Sorcieres, dont l'amour ſait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fins viennent les conſumer.
Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les lauriers haleter les Orphées.
Leur eſprit toutefois ſe plaît en ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un mortel ſans étude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Soutient dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une lâche indolence eſclave volontaire,
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire;
Vainement offuſqué de ſes penſers épais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux plaiſirs, enfans de la moleſſe,
Uſurpent ſur ſon ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux déſirs le viennent émouvoir,

Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triste infamie.
Puis sous leurs pas soudain arrivent les remords:
Et bientôt avec eux tous les fléaux du corps,
La pierre, la colique, & les goutes cruelles,
Guenaud, Rainssant, Brayer, presque aussi tristes qu'elles,
Chez l'indigne mortel courent tous s'assembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;
Sur le duvet d'un lit, théatre de ses gênes,
Lui font scier des rocs, lui font fendre des chênes;
Et le mettent au point d'envier ton emploi.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moi,
Que la pauvreté mâle, active & vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse & plus contente,
Que la richesse oisive au sein des voluptés.
Je te vais sur cela prouver deux vérités.
L'une que le travail aux hommes nécessaire,
Fait leur félicité plutôt que leur misere;
Et l'autre qu'il n'est point de coupable en repos.
C'est ce qu'il faut montrer ici en peu de mots.
Suis-moi donc. Mais je voi sur ce début de prône,
Que ta bouche déjà s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermés tu baisses le menton.
Ma foi le plus sûr est de finir ce sermon.
Aussi-bien j'apperçoi ces melons qui t'attendent;
Et ces fleurs qui là-bas entre elles se demandent,
S'il est fête au village, & pour quel saint nouveau
On les laisse aujourd'hui si long-tems manquer d'eau.

Guenaut, *Rainssant*, *Brayer*, &c.] Trois fameux Médecins de Paris.



ÉPITRE XII.

A MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT.

*Le sujet de cette épître est l'*AMOUR DE DIEU. *Le dessein de l'auteur en traitant cette matiere, a été de faire voir que la poésie, que bien des personnes regardent comme un amusement frivole, peut traiter les sujets les plus relevés. En effet, le Poëte soutient ici les sentimens de la plus saine théologie sur l'amour de Dieu, avec une vigueur & une noblesse digne de son sujet.*

DOCTE abbé, tu dis vrai, l'homme au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du péché.

Docte Abbé.] On ne doutera pas que cette épithete ne soit dûe à Messire Eusebe Renaudot, Prieur de Frossay en Bretagne, & de S. Christophe de Châteaufort, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & membre de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Les preuves de sa profonde érudition se voient dans les deux volumes qu'il a publiés sur la *Perpétuité de la Foi*, pour servir d'addition à l'ouvrage de M. Arnauld. Prévenu par la mort le premier Septembre 1720, il n'a pu donner au public beaucoup d'autres ouvra-

Toutefois, n'en déplaise aux transports frénétiques
Du fougueux moine auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'enfer la salutaire peur
N'est pas toujours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords sans fruit agitant le coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous pénétrer,
Vient souvent de la grace en nous prête d'entrer,
Qui veut dans notre cœur se rendre la plus forte,
Et pour se faire ouvrir, déja frappe à la porte.
Si le pécheur poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au sacrement,
Souvent Dieu tout-à-coup d'un vrai zele l'enflamme:
Le Saint-Esprit revient habiter en son ame,
Y convertit enfin les ténebres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la sagesse suprême,
Pour chasser le démon, se sert du démon même.
Mais lorsqu'en sa malice, un pécheur obstiné,
Des horreurs de l'enfer vainement étonné,
Loin d'aimer, humble fils, son véritable pere,

ges sur des matieres également savantes. Il a été regardé comme un des premiers hommes de son siécle, par la connoissance profonde qu'il avoit des langues étrangeres, & sur-tout des langues Orientales. Il étoit lié d'une étroite amitié avec M. Despréaux, à la gloire duquel il s'intéressoit particuliérement.

Du fougueux moine, &c.] Luther.

Craint & regarde Dieu comme un tyran févere,
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et fouhaite en fon cœur que ce Dieu ne foit pas:
En vain la peur fur lui remportant la victoire,
Aux pieds d'un prêtre il court décharger fa mémoire.
Vil efclave toujours fous le joug du péché,
Au démon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour effentiel à notre pénitence
Doit être l'heureux fruit de notre repentance.
Non, quoi que l'ignorance enfeigne fur ce point,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la peur nous difpofe & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'amour ne fuccede.
Ceffez de m'oppofer vos difcours impofteurs,
Confeffeurs infenfés, ignorans féducteurs,
Qui pleins de vains propos que l'erreur vous débite,
Vous figurez qu'en vous un pouvoir fans limite
Juftifie à coup sûr tout pécheur alarmé :
Et que fans aimer Dieu, l'on peut en être aimé.
Quoi donc, cher Renaudot, un chrétien effroyable,
Qui jamais, fervant Dieu, n'eut d'objet que le diable,
Pourra, marchant toujours dans des fentiers maudits,
Par des formalités gagner le paradis ;
Et parmi les élus dans la gloire éternelle,
Pour quelques facremens reçus fans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des faints épouvantés
Son ennemi mortel affis à fes côtés !
Peut-on fe figurer de fi folles chimeres ?
On voit pourtant, on voit des docteurs même aufteres,

Qui les ſemant par tout, s'en vont pieuſement
De toute piété ſaper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs ſi criminelles
Se diſent hautement les purs, les vrais fideles;
Traitant d'abord d'impie & d'hérétique affreux,
Quiconque oſe pour Dieu ſe déclarer contre eux.
De leur audace en vain les vrais chrétiens gémiſſent :
Prêts à la repouſſer les plus hardis molliſſent;
Et voyant contre Dieu le diable accrédité,
N'oſent qu'en bégayant prêcher la vérité.
Mollirons-nous auſſi ? Non, ſans peur, ſur ta trace;
Docte abbé, de ce pas j'irai leur dire en face :
Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oui, je vous le ſoutiens, il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoître un Dieu maître du monde,
Et qui regle à ſon gré le ciel, la terre & l'onde;
Qu'en avouant qu'il eſt, & qu'il ſut tout former,
D'oſer dire qu'on peut lui plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'éclairé paganiſme;
Et chérir les vrais biens, ſans en ſavoir l'auteur,
Vaut mieux que, ſans l'aimer, connoître un créateur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte,
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la crainte,
Je n'entens point ici ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports plein de joie & de raviſſement,
Qui font des bienheureux la juſte récompenſe :
Et qu'un cœur rarement goûte ici par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fécond en ſaints deſirs;

N'y produit pas toujours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le ſait pas lui-même.
Tel craint de n'aimer pas, qui ſincérement aime ;
Et tel croit au contraire être brûlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent myſtique,
Au milieu des péchés tranquille fanatique :
Du plus parfait amour penſe avoir l'heureux don,
Et croit poſſéder Dieu dans les bras du démon.
Voulez-vous donc ſavoir, ſi la foi dans votre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flamme :
Conſultez-vous vous-même. A ſes regles ſoumis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos ennemis ?
Combattez-vous vos ſens, domptez-vous vos foibleſſes ?
Dieu dans le pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa loi ?
Oui, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moi.
Qui fait exactement ce que ma loi commande,
A pour moi, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc, & ſûr, qu'il veut nous ſauver tous,
Ne vous alarmez point pour quelques vains dégouts,
Qu'en ſa faveur ſouvent la plus ſainte ame éprouve :
Marchez, courez à lui. Qui le cherche, le trouve.
Et plus de votre cœur il paroît s'écarter,

---- *Un indolent myſtique.*] Les Quiétiſtes, dont les erreurs ont été condamnées par les Papes Innocent XI & Innocent XII.

Plus

Plus par vos actions ſongez à l'arrêter.
Mais ne ſoutenez point cet horrible blaſphême ;
Qu'un ſacrement reçu, qu'un prêtre, que Dieu même,
Quoique vos faux docteurs oſent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puiſſent vous diſpenſer.
Mais s'il faut qu'avant tout dans une ame chrétienne,
Diront ces grands docteurs, l'amour de Dieu ſurvienne,
Puiſque ce ſeul amour ſuffit pour nous ſauver,
De quoi le ſacrement viendra-t-il nous laver ?
Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole ?
O le bel argument digne de leur école !
Quoi dans l'amour divin, en nos cœurs allumé,
Le vœu du ſacrement n'eſt-il pas renfermé ?
Un payen converti, qui croit un Dieu ſuprême,
Peut-il être chrétien qu'il n'aſpire au baptême ;
Ni le chrétien en pleurs être vraiment touché,
Qu'il ne veuille à l'égliſe avouer ſon péché ?
Du funeſte eſclavage où le démon nous traîne,
C'eſt le ſacrement ſeul qui peut rompre la chaîne.
Auſſi l'amour d'abord y court avidement :
Mais lui-même il en eſt l'ame & le fondement.
Lors qu'un pécheur émû d'une humble repentance,
Par les dégrés preſcrits court à la pénitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſait les ſuppoſer,
Le ſeul amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par lui que dans nous la grace fructifie :
C'eſt lui qui nous ranime, & qui nous vivifie.

Pour nous rejoindre à Dieu, lui seul est le lien;
Et sans lui, foi, vertus, sacremens, tout n'est rien.
A ces discours pressans que sauroit-on répondre?
Mais approchez; je veux encor mieux vous confondre;
Docteurs. Dites-moi donc. Quand nous sommes absous,
Le Saint-Esprit, est-il, ou n'est-il pas en nous?
S'il est en nous, peut-il, n'étant qu'amour lui-même,
Ne nous échauffer point de son amour suprême?
Et s'il n'est pas en nous, Satan toujours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maître de notre cœur?
Avouez donc qu'il faut qu'en nous l'amour renaisse;
Et n'allez point, pour fuir la raison qui vous presse,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un criminel la peur seule a formé.
L'ardeur qui justifie & que Dieu nous envoie,
Quoiqu'ici-bas souvent inquiete & sans joie,
Est pourtant cette ardeur, ce même feu d'amour,
Dont brûle un bienheureux en l'éternel séjour.
Dans le fatal instant qui borne notre vie,
Il faut que de ce feu notre ame soit remplie;
Et Dieu sourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus après notre trépas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs syllogismes;
Et ne prétendez plus par vos confus sophismes,
Pouvoir encor aux yeux du fidele éclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'école égaré.
Apprenez que la gloire, où le ciel nous appelle,
Un jour des vrais enfans doit couronner le zele,

Et non les froids remords d'un efclave craintif,
Où crut voir Abelli quelque amour négatif.
Mais quoi? J'entens déja plus d'un fier fcholaftique,
Qui me voyant ici fur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces points facrés,
Curieux me demande, où j'ai pris mes degrés:
Et fi, pour m'éclairer fur ces fombres matieres,
Deux cens auteurs extraits m'ont prêté leurs lumieres.
Non. Mais pour décider, que l'homme, qu'un chrétien
Eft obligé d'aimer l'unique auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naître,
Qui nous vint par fa mort donner un fecond être,
Faut-il avoir reçu le bonnet doctoral?
Avoir extrait Gamache, Ifambert & du Val?
Dieu dans fon livre faint, fans chercher d'autre ouvrage,
Ne l'a-t-il pas écrit lui-même à chaque page?
De vains docteurs encore, ô prodige honteux!
Oferons-nous en faire un problême douteux!
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anathême,
L'indifpenfable loi d'aimer Dieu pour lui-même;
Et par un dogme faux dans nos jours enfanté,

Où crut voir Abelli quelque amour négatif.] Louis Abelli, Auteur de la *Moelle théologique.*

---- *Gamache, Ifambert, & du Val.*] Philippe Gamache, Nicolas Ifambert, & André du Val, trois célébres docteurs de Sorbonne, & profeffeurs en theologie, dont les ouvrages font imprimés. Ils vivoient dans le XVII fiecle.

Des devoirs du chrétien rayer la charité !
Si j'allois consulter chez eux le moins févere,
Et lui difois : un fils doit-il aimer fon pere ?
Ah ! peut-on en douter, diroit-il brufquement ?
Et quand je leur demande en ce même moment :
L'homme ouvrage d'un Dieu feul bon & feul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu fon pere véritable ?
Le plus rigide auteur n'ofe le décider,
Et craint en l'affirmant de fe trop hafarder.
Je ne m'en puis défendre ; il faut que je t'écrive
La figure bifarre, & pourtant affez vive,
Que je fus l'autre jour employer dans fon lieu,
Et qui déconcerta ces ennemis de Dieu.
Au fujet d'un écrit qu'on nous venoit de lire,
Un d'entr'eux m'infulta, fur ce que j'ofai dire
Qu'il faut, pour être abfous d'un crime confeffé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce dogme, me dit-il, eft un pur calvinifme.
O ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le fchifme,
Et partant réprouvé. Mais, pourfuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les vivans & les morts,
Et des humbles agneaux, objet de fa tendreffe,
Séparera des boucs la troupe pécheresse,
A tous il nous dira, févere ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou juftes à fes yeux.
Selon vous donc, à moi réprouvé, bouc infame :
Vas brûler, dira-t-il, en l'éternelle flamme,
Malheureux, qui foutins que l'homme dût m'aimer ;

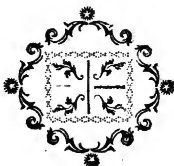
Et qui sur ce sujet, trop prompt à déclamer,
Prétendis, qu'il falloit pour fléchir ma justice,
Que le pécheur, touché de l'horreur de son vice,
De quelque ardeur pour moi sentit les mouvemens,
Et gardât le premier de mes commandemens.
Dieu, si je vous en croi, me tiendra ce langage.
Mais à vous, tendre agneau, son plus cher héritage,
Orthodoxe ennemi d'un dogme si blâmé:
Venez, vous dira-t-il, venez mon bien aimé:
Vous, qui dans les détours de vos raisons subtiles
Embarrassant les mots d'un des plus saints conciles,
Avez délivré l'homme, ô l'utile docteur!
De l'importun fardeau d'aimer son créateur:
Entrez au ciel: venez, comblé de mes louanges,
Du besoin d'aimer Dieu désabuser les anges.
A de tels mots, si Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moi je répondrois, je croi, sans l'offenser:
O! que pour vous mon cœur moins dur & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, hélas! parlé comme ma bouche!
Ce seroit ma réponse à ce Dieu fulminant.
Mais vous, de ses douceurs objet fort surprenant,
Je ne sai pas comment, ferme en votre doctrine,
Des ironiques mots de sa bouche divine
Vous pourriez, sans rougeur, & sans confusion,
Soutenir l'amertume, & la dérision.

——— *D'un des plus saints conciles.*] Le concile de Trente.

L'audace du docteur par ce discours frappée ;
Demeura sans réplique à ma prosopopée.
Il sortit tout-à-coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas ;
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce,
Sur l'heure à mes raisons chercher une réponse.

S'en alla chez Binsfeld, ou chez Basile Ponce.] Deux défenseurs de la fausse attribution. *Pierre Binsfeld* étoit suffragant de Treves, & docteur en théologie. *Basile Ponce* étoit de l'ordre de saint Augustin.

FIN DES EPITRES.



L'ART POÉTIQUE.

AVERTISSEMENT
SUR
L'ART POÉTIQUE.

C'Est à M. Despréaux principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui se font remarquer dans les ouvrages de nos bons écrivains. Ce sont ses premieres productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les poëtes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vue il forma le dessein de composer un Art Poétique.

Le célebre M. Patru, à qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'exécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les regles générales de la poésie, à l'exemple d'Horace; mais pour les regles particulieres, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en vers françois, & il eut assez mauvaise opinion de notre poésie, pour la croire incapable de se soutenir dans des matieres aussi seches que le sont de simples préceptes.

Néanmoins les difficultés que ce judicieux critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre poëte,

ne servirent qu'à l'animer, & lui donner une plus grande idée de son entreprise. Il commença dès-lors à travailler à son Art-Poétique, & quelque-tems après il en alla réciter le commencement à son ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre auteur entroit en matiere, changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusement à continuer.

L'Art-poétique passe communément pour le chef-d'œuvre de notre auteur. Trois choses principalement le rendent considérable : la difficulté de l'entreprise, la beauté des vers, & l'utilité de l'ouvrage.

On peut même lui donner une autre louange que sa modestie lui faisoit rejetter : c'est qu'il y a plus d'ordre dans sa poétique que dans celle d'Horace ; & qu'il est entré bien plus avant que cet ancien dans le détail des régles de la poésie.



L'ART POÉTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des regles générales pour la poésie; mais ces regles n'appartiennent point si proprement à cet art, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écritures. Une courte digression renferme l'histoire de la poésie françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.

C'Est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur,
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du ciel l'influence secrete,
Si son astre, en naissant, ne l'a formé poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phébus est sourd, & Pégase est rétif.

C'est en vain qu'au Parnasse, &c.] On ne peut être poëte sans génie. M. Despréaux plein de cette maxime, en fait dans son Art poétique le fondement de toutes ses regles.

Pour lui Phébus est sourd, &c.] Hor. *de Art. poët.* v. 385.

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuse,
Courez du bel esprit la carriere épineuse,
N'allez pas sur des vers sans fruit vous consumer,
Ni prendre pour génie un amour de rimer,
Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces;
Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.

La nature fertile en esprits excellens,
Sait entre les auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuse flamme:
L'autre d'un trait plaisant éguiser l'épigramme.
Malherbe d'un héros peut vanter les exploits;
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.
Mais souvent un esprit qui se flatte, & qui s'aime,
Méconnoît son génie, & s'ignore soi-même.
Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret

Et consultez long-tems votre esprit & vos forces.] Horace, Art poétique, v. 38.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus, &c.

Malherbe d'un héros peut vanter les exploits.] Les odes de Malherbe.

Racan chanter Philis, les bergers & les bois.] Les bergeries de Racan.

Ainsi tel autrefois.] Saint-Amant, auteur du *Moyse sauvé.*

— *Qu'on vit avec Faret.*] Nicolas Faret, de l'Académie Françoise, étoit ami particulier de Saint-Amant, qui l'a célébré dans ses vers comme un illustre débauché, quoiqu'il fût assez réglé dans ses mœurs. Mais la commodité de son nom qui rimoit à *Cabaret*, étoit en partie cause de ce *bruit* que Saint-Amant lui avoit donné. Ce sont les termes de M. Pelisson, dans son histoire de l'Académie Françoise.

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos, d'une voix insolente,
Chanter du peuple hébreu la fuite triomphante;
Et poursuivant Moyse au travers des déserts,
Court avec Pharaon se noyer dans les mers.
Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime;
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr;
La rime est une esclave, & ne doit qu'obéir.
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue,
L'esprit à la trouver aisément s'habitue.
Au joug de la raison sans peine elle fléchit,
Et loin de la gêner, la sert & l'enrichit.
Mais lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratrapper, le sens court après elle.
Aimez donc la raison. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle seule & leur lustre & leur prix.
La plûpart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiroient s'abaisser dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensoient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Evitons ces excès. Laissons à l'Italie

Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret.] Martial, épigramme 62.

Nigri fornicis ebrium Poetam,
Qui carbone rudi, &c.

De tous ces faux brillants l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon ſens : mais pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noie.
La raiſou, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voie.

Un auteur, quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un palais, il m'en dépeint la face :
Il me promene après de terraſſe en térraſſe.
Ici s'offre un perron ; là regne un corridor.
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales.
Je ſaute vingts feuillets pour en trouver la fin ;
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces auteurs l'abondance ſtérile ;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant :

S'il rencontre un palais, &c.] Scudéri, L. 3 de ſon *Alaric*, emploie ſeize grandes pages de 30 vers chacune, à la deſcription d'un palais : commençant par la façade, & finiſſant par le jardin.

Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.] Ce vers, à côté duquel on a mis dans toutes les éditions, *vers de Scuderi*, ſe lit ainſi dans l'*Alaric* :

Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont que couronnes.

Notre Auteur a changé ce dernier mot, pour faire mieux ſentir l'abondance ſtérile de ces faiſeurs de longues deſcriptions ; qui s'amuſent à décrire juſqu'aux plus petites circonſtances : car l'*Aſtragale* eſt une petite moulure ronde, qui entoure le haut fuſt d'une colonne.

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'est point trop fardé : mais sa muse est trop nue.
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours ?
Sans cesse en écrivant variez vos discours.
Un style trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux : il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs, nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.
Heureux qui dans ses vers fait d'une voix légere,

L'esprit rassasié le rejette à l'instant.] Horace, Art poétiq. v. 335.

Quidquid præcipies, esto brevis, ut citò dicta
Percipiant animi dociles, &c.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.] Horace, Art poétique, v. 31.

In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte.

J'évite d'être long & je deviens obscur.] Horace, Art poétique, v. 25.

——— ——— *Brevis esse laboro*,
Obscurus fio, *&c.*

Heureux qui dans ses vers, &c.] Horace, Art poétique, v. 342.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci, *&c.*

Passer du grave au doux, du plaisant au sévere;
Son livre aimé du ciel & chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoique vous écriviez, évitez la bassesse,
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté,
On ne vit plus en vers que pointes triviales.
Le Parnasse parla le langage des Hales.
La licence à rimer alors n'eut plus de frein.
Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les provinces,
Du clerc & du bougeois passa jusques aux princes.

Au mépris du bon sens, le burlesque, &c.] Le style burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier siécle jusques vers l'an 1660.

La licence à rimer alors n'eut plus de frein.] Elle alla si loin que l'on s'avisa de mettre la Passion de JESUS-CHRIST en vers burlesques.

Apollon travesti.] Allusion au *Virgile travesti*, de Scarron.

---- *Devint un Tabarin.*] Bouffon très-grossier, valet de Mondor. Ce Mondor étoit un Charlatan, ou vendeur de baume, qui établissoit son théatre dans la Place Dauphine, vers le commencement du dix-septieme siécle. Il rouloit aussi dans les autres villes du Royaume, avec *Tabarin*, le bouffon de sa troupe. Les plaisanteries de *Tabarin* ont été imprimées plusieurs fois, à Paris & à Lyon, avec privilége, sous le titre de *Recueil des questions & fantaisies tabariniques.* Elles ne roulent que sur des matieres d'une grossiéreté insupportable, & qui ne peuvent plaire qu'à la canaille.

Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.
Mais de ce style, enfin la cour désabusée,
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée;
Distingua le naïf du plat & du bouffon;
Et laissa la province admirer le Typhon.
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitons de Marot l'élégant badinage;
Et laissons le burlesque aux plaisans du pont-neuf.
Mais n'allez point aussi sur les pas de Brebeuf,

Et jusqu'à d'Assouci, tout trouva des lecteurs.] Charles Coypeau, Sieur d'Assouci, poëte fort méprisable, a mis en vers burlesques le *ravissement de Proserpine*, de Claudien, & une partie des métamorphoses d'Ovide, sous le titre d'*Ovide en belle humeur : d'Assouci* étoit fils d'un Avocat au Parlement; il naquit à Paris en 1604, & mourut âgé d'environ 75 ans, après avoir eu des aventures très-bisarres qu'il a publiées lui-même d'un style presque bouffon. M. Baile a pris soin de les recueillir dans un article de son Dictionnaire critique.

--- *Admirer le Typhon.*] Typhon, ou la Gigantomachie, poëme burlesque de Scarron, dans lequel il décrit la guerre des Géants contre les Dieux. Il parut en 1644. M. Despréaux convenoit que les premiers vers de ce poëme sont d'une plaisanterie assez fine.

Imitons de Marot l'élégant badinage.] On en verra une imitation dans l'épigramme que M. Despréaux, étant jeune, fit sur une personne fort connue; on la trouvera parmi les épigrammes, N°. X.

--- *Aux plaisans du Pont-neuf.*] Les vendeurs de Mitridate, & les joueurs de Marionnettes se placent depuis longtems sur le Pont-neuf.

Même en une Pharfale, entaffer fur les rives
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.
Prenez mieux votre ton. Soyez fimple avec art,
Sublime fans orgueil, agréable fans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire;
Ayez pour la cadence une oreille févere.
Que toujours dans vos vers, le fens coupant les mots,
Sufpende l'hémiftiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne foit d'une voyelle en fon chemin heurtée.
Il eft un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais fons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble penfée
Ne peut plaire à l'efprit, quand l'oreille eft bleffée.
Durant les premiers ans du Parnaffe François,
Le caprice tout feul faifoit toutes les loix.
La rime au bout des mots affemblés fans mefure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céfure.
Villon fut le premier, dans ces fiecles groffiers,

De morts & de mourans cent montagnes plaintives.] Vers de Brebeuf, dans fa Pharfale, L. VII.

Sufpende l'hémiftiche.] L'Auteur donne ici l'exemple avec le précepte: en parlant de la céfure, il l'a extrêmement marquée dans ce vers.

Gardez qu'une voyelle, &c.] Le concours vicieux de voyelles appellé *Hiatus*, ou bâillement.

Villon fut le premier.] François Corbeuil, furnommé *Villon*, vivoit dans le quinzieme fiécle, environ foixante ans avant Clément Marot.

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades;
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-tems eut un heureux destin.
Mais sa muse, en françois parlant grec & latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.
Ce poëte orgueilleux trébuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.

Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.] Les ouvrages de nos vieux poëtes françois sont confus & sans ordre. On en peut juger par le roman de la Roze, le plus estimé de tous.

Réglant tout, brouilla tout.] Ronsard conseilloit d'employer indifféremment *tous les Dialectes:* Préface sur la Franciade. *Et ne se faut soucier*, dit-il ailleurs, *si les vocables, sont Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux, Lyonnois, ou d'autres pays.* Abrégé de l'Art poétique.

---- *En françois parlant grec & latin.*] Ronsard a tellement chargé ses poésies d'exemples, d'allusions, & de mots tirés du grec & du latin, qu'il les a rendues presque inintelligibles, & même ridicules. M. Despréaux citoit ce vers de Ronsard, qui est à la fin du sonnet 68. L. I. comme un exemple de son affectation ridicule à parler grec en françois. Il dit à sa maîtresse :

Etes-vous pas ma seule Entelichie?

---- *Desportes & Bertaut.*] Philippe Desportes, Abbé de Tiron, & Jean Bertaut, Evêque de Séez, Poëtes assez estimés, vivoient sous les régnes d'Henri III & d'Henri IV.

Enfin Malherbe vint ; & le premier en France,
Fit ſentir dans les vers une juſte cadence :
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et réduiſit la muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les ſtances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix ; & ce guide fidele
Aux auteurs de ce tems ſert encor de modele.
Marchez donc ſur ſes pas ; aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre ;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un auteur qu'il faut toujours chercher.

Il eſt certains eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toujours embarraſſées.
Le jour de la raiſon ne le ſauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que nôtre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,

Ce que l'on conçoit bien, &c.] Horace, Art poétique, v. 40.

——— *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo,

Et vers 311. *Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.*

Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
  Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſa-
    crée.
En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux.
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux barbariſme;
Ni d'un vers empoulé l'orgueilleux ſolécíſme:
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.
  Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe:
Un ſtyle ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle arene,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrein fangeux.
Hâtez-vous lentement & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.

Travaillez à loiſir, &c.] Hor. Art poét. v. 388.
——— *Nonumque prematur in annum*, &c.

Hâtez-vous lentement.] Ce mot renferme un grand ſens. Il étoit familier à l'Empereur Auguſte, à l'Empereur Titus, & à pluſieurs grands hommes. Σπ[illegible] *Feſtina lentè*. Voyez les Adages d'Eraſme.

Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.] Horace, Art poétique, v. 272.
——— *Carmen reprehendite quod non*
Multa dies, & multa litura coercuit, &c.

Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'auteur,
Mais ſachez de l'ami diſcerner le flateur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.

Un flateur auſſi-tôt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin, aucun mot ne le bleſſe;
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe:
Il vous comble par-tout d'éloges faſtueux.
La vérité n'a point cet air impétueux.

Un ſage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits négligés.
Il renvoye en leur lieu les vers mal arrangés:
Il réprime des mots l'ambitieuſe emphaſe.
Ici le ſens le choque; & plus loin c'eſt la phraſe.

Mais ſachez de l'ami diſcerner le flateur.] Hor. dans ſon Art poétique, v. 424.

——— *Mirabor, ſi ſciet inter-*
Noſcere mendacem, verumque beatus amicum.

Un flatteur auſſi-tôt, &c.] Hor. au même endroit.

——— *Clamabit enim: pulchrè, benè, rectè:*
Palleſcet ſuper his.

Un ſage ami, &c.] Le même au même endroit, v. 445.

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes,
Culpabit duros, &c.

Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes vers, un auteur intraitable
A les protéger tous ſe croit intéreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce vers je vous demande grace;
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid:
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toujours conſtant à ne point ſe dédire;
Qu'un mot dans ſon ouvrage ait paru vous bleſſer,
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant à l'entendre il chérit la critique.
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.
Auſſi-tôt il vous quitte, & content de ſa muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots auteurs,
Notre ſiecle eſt fertile en ſots admirateurs:
Et ſans ceux que fournit la ville & la province,
Il en eſt chez le duc, il en eſt chez le prince.
L'ouvrage le plus plat a chez les courtiſans,
De tout tems rencontré de zélés partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de ſatire,
Un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.

Cependant à l'entendre il chérit la critique.] Perſe, Satire I. vers 55.

Et verum, inquis, amo: verum mihi dicite de me.

CHANT

CHANT II.

Dans ce second chant, & dans le troisieme, notre auteur explique le détail de la poésie françoise, & donne le caractere & les regles particulieres de chaque poëme. Le second chant est employé à décrire l'idylle, ou l'églogue, l'élégie, l'ode, le sonnet, l'épigramme, le rondeau, la ballade, le madrigal, la satire, & le vaudeville. L'auteur a su varier ici son style avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes especes de poésie, il emploie précisément le style qui convient à chaque espece en particulier.

Telle qu'une bergere, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens :
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille ;
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce style un rimeur aux abois,

Jette-là, de dépit, la flûte & le hautbois;
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes d'effroi, se cachent sous les eaux.
Au contraire, cet autre abject en son langage,
Fait parler ses bergers comme on parle au village.
Ses vers plats & grossiers, dépouillés d'agrément,
Toujours baisent la terre, & rampent tristement.
On diroit que Ronsard, sur ses *Pipeaux rustiques*,
Vient encore fredonner ses idylles gothiques;
Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot & Phylis en Toinon.
Entre ces deux excès la route est difficile.
Suivez pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits, par les Graces dictés,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls, dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art sans bassesse un auteur peut descendre;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers;
Des plaisirs de l'amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'églogue quelquefois

Lycidas en Pierrot & Philis en Toinon.] Ronsard dans ses églogues, appelle Henri II, *Henriot;* Charles IX, *Carlin;* Catherine de Médicis, *Catin.*

Rend dignes d'un consul la campagne & les bois.
Telle est de ce poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plantive élégie, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars gémir sur un cercueil.
Elle peint des amans la joie & la tristesse;
Flate, menace, irrite, appaise une maîtresse.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer, en amoureux transis:
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Ils ne savent jamais, que se charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,

Rend dignes d'un consul la campagne & les bois.] Virgile, Eglogue 4.
Si canimus sylvas, sylvæ sint consule dignæ.

La plaintive élégie.] Horace la décrit ainsi dans son Art poétique, v. 75.
Versibus impariter junctis, querimonia primum:
Post etiam inclusa est, &c.

Ils ne savent jamais que se charger de chaînes: Que bénir leur martyre, &c.] Cette critique regarde particuliérement Voiture, qui, dans le fameux sonnet d'Uranie, a dit, *Je bénis mon martyre & content de mourir*, &c.

Et faire quereller le ſens & la raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle?
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon art les charmantes leçons,
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'élégie.
L'ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Piſe elle ouvre la barriere,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriere;
Mene Achille tremblant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les feſtins, les danſes & les ris;
Vante un baiſer cueilli ſur les levres d'Iris
Qui mollement réſiſte, & par un doux caprice,

Qu'amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle.] Poëte fort tendre qui vivoit ſous Auguſte.

L'Ode avec plus d'éclat.] Deſcription de l'Ode dans Horace, Art poétique, v. 83.

Muſa dedit fidibus Divos, pueroſque Deorum,
Et pugilem victorem, &c.

Aux Athletes dans Piſe.] Ville de la Grece dans l'Elide, où l'on célébroit les Jeux Olympiques.

Qui mollement réſiſte, &c.] C'eſt la traduction de ces vers d'Horace, Ode XII du Liv. II.

Dum fragantia detorquet ad oſcula
Cervicem, &c.

Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son ſtyle impétueux ſouvent marche au haſard.
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'art.
Loin ces rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique,
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique;
Qui chantant d'un héros les progrès éclatans,
Maigres hiſtoriens, ſuivront l'ordre des tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vue.
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue;
Et que leur vers exact, ainſi que Mézeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu biſarre,
Voulant pouſſer à bout tous les rimeurs François,

Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit rendue.] *Lille & Courtray* furent pris en 1667, & *Dole* en 1668.

----- *Ainſi que Mézeray.*] Célébre hiſtorien, qui a écrit l'hiſtoire de France. Il étoit de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1683.

Voulant pouſſer à bout tous les rimeurs françois, Inventa du ſonnet, &c.] C'eſt-à-dire, que les Poëtes François ont inventé le ſonnet, ou du moins l'ont aſſujetti à de certaines regles. Bien des gens croient néanmoins que l'invention du ſonnet nous eſt venue des Italiens, & ſur-tout de Pétrarque, qui vivoit dans le quatorzieme ſiécle; parce que les premiers ſonnets qui aient paru en notre langue, ne furent faits que ſous le régne de François I, par les poëtes qui fleuriſſoient en ce tems-là. Mais il eſt certain que Pétrarque & les autres Italiens qui avoient fait des ſonnets avant nos poëtes François, en avoient emprunté l'uſage & le nom des anciens

Inventa du sonnet les rigoureuses loix ;
Voulut, qu'en deux quatrains de mesure pareille,
La rime avec deux sons frappât huit fois l'oreille ;
Et qu'ensuite, six vers artistement rangés,
Fussent en deux Tercets par le sens partagés.
Surtout de ce poëme il bannit la licence :
Lui-même en mesura le nombre & la cadence :
Défendit qu'un vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis osât s'y remontrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un sonnet sans défauts vaut seul un long poëme.
Mais en vain mille auteurs y pensent arriver ;
Et cet heureux phénix est encore à trouver.
A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville.
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.

poëtes Provençaux, connus jadis sous les noms de Trouverres, Chanterres, Jongleurs, & autres semblables, qui alloient par les cours des Princes, pour les réjouir, chantant leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades, & *Sonnets* : comme le Président Faucher l'a remarqué dans son recueil de l'origine de la Poésie Françoise, L. I, ch. 8. Pétrarque qui est regardé comme le pere du *Sonnet*, a composé presque toutes ses poésies à Vaucluse, près d'Avignon, dans un tems auquel les poëtes François ou Provençaux étoient en grande réputation, à cause de certaines assemblées galantes, qu'on appelloit les cours de parlement d'amour, & qui se tenoient dans quelques villes de Provence. *Voyez la Fresnaye-Vauquelin, dans son Art poét.* L. I. *Le Traité du Sonnet par Colletet. Les notes de Ménage sur Malherbe.*

A peine dans Gombaut, Mainard & Malleville.] Trois Académiciens célébres.

Le reste, aussi peu lu, que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un saut chez l'épicier.
Pour renfermer son sens dans la borne prescrite,
La mesure est toujours trop longue ou trop petite.
L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos auteurs les pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos vers attirées:
Le vulgaire ébloui de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le parnasse.
Le madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La tragédie en fit ses plus cheres délices.
L'élégie en orna ses douloureux caprices.
Un héros sur la scene eut soin de s'en parer,
Et sans pointe un amant n'osa plus soupirer.
On vit tous les bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la pointe, encor plus qu'à leurs belles.
Chaque mot eut toujours deux visages divers.
La prose la reçut aussi-bien que les vers.
L'avocat au Palais en hérissa son style,

N'a fait de chez Sercy.] Charles de Sercy, Libraire, dont la boutique étoit dans la grand'Salle du Palais.

N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.] Telle est cette épigramme de notre Poëte:

J'ai vu l'Agésilas.
Hélas!

Et le docteur en chaire en ſema l'Evangile.

La raiſon outragée enfin ouvrit les yeux ;
La chaſſa pour jamais des diſcours ſérieux ;
Et dans tous ſes écrits la déclarant infâme,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'épigramme :
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſerent.
Toutefois à la cour les Turlupins reſterent ;

Et le docteur en chaire en ſema l'Evangile.] Au commencement du ſiécle dans lequel notre Auteur a écrit, l'éloquence françoiſe étoit dans une étrange corruption. Un diſcours public n'étoit alors qu'un tiſſu biſarre de citations grecques & latines. A cet abus il en ſuccéda un autre plus contraire à la véritable éloquence. Les orateurs épuiſoient leur eſprit en pointes frivoles, en ornemens ſuperflus, en faux brillans. C'eſt ainſi que prêchoit M. Maſcaron, Evêque de Tulles : il ſe plaiſoit à ces jeux de mots & à ces pointes ; & les rieurs diſoient de ſes ſermons, que c'étoit un recueil d'épigrammes. Le petit Pere André Boulanger, Auguſtin, prêchoit de la même maniere.

Toutefois à la cour les Turlupins reſterent.] *Turlupin*, eſt le nom d'un comédien de Paris, qui divertiſſoit le peuple par de méchantes pointes, & par des jeux de mots qu'on a appellés *Turlupinades*. Ses imitateurs ont été nommés *Turlupins*. Il étoit le plaiſant de la farce dans la troupe des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, du tems que Belleroſe en étoit le chef. Pendant quelque tems on a vu régner en France le goût des *Turlupinades*, & la Cour même ſembloit être la ſource de cette corruption; mais Moliere vengea le bon goût & la raiſon par les ſanglantes railleries qu'il fit des *Tur-*

Insipides plaisans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.
Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine,
Sur un mot en passant ne joue & ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succès.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès ;
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queue une épigramme folle.
Tout poëme est brillant de sa propre beauté.
Le rondeau, né gaulois, a la naïveté.
La ballade, asservie à ses vieilles maximes,
Souvent doit tout son lustre au caprice des rimes.
Le madrigal plus simple, & plus noble en son tour,
Respire la douceur, la tendresse & l'amour.
L'ardeur de se montrer, & non pas de médire,
Arma la vérité du vers de la satire.
Lucile le premier osa la faire voir;

lupins & des *Turlupinades*. Le Marquis de *la critique de l'école des femmes*, est un de ces Turlupins.

Lucile le premier.] Hor. Sat. I, Liv. II.
——— *Est Lucilius ausus*
Primus in hunc operis componere carmina morem, &c.
Ense velut stricto, quoties Lucilius ardens,
Infremuit, &c. Juvénal, Sat. I.

Lucile le premier.] Caïus Lucilius, Chevalier Romain, fut l'inventeur de la satire, en tant qu'elle est un poëme dont la fin est de reprendre les vices des hommes : car bien que les Grecs aient

Aux vices des Romains présenta le miroir;
Vengea l'humble vertu de la richesse altiere,
Et l'honnête homme à pié du faquin en litiere.
Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni sot impunément:
Et, malheur à tout nom qui propre à la censure,
Pût entrer dans un vers sans rompre la mesure.
Perse en ses vers obscurs, mais serrés & pressans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de sens.
Juvenal élevé dans les cris de l'école,
Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages tout pleins d'affreuses vérités,
Etincelent pourtant de sublimes beautés.
Soit que sur un écrit arrivé de Caprée,
Il brise de Séjan la statue adorée;

composé des vers & des ouvrages satiriques, c'est-à-dire, mordans, il est certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractere ni le tour de la satire latine. C'est pour uoi Quintilien a dit : *Satira tota nostra est*; & Dioméde le Grammairien : *Satira est carmen, apud Romanos, non quidem apud Græcos, maledicum.*

Horace à cette aigreur mêla son enjoûment.] Perse, Sat. I, v. 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, &c.

Il brise de Séjan la statue adorée.] Juvénal, Satire X. v. 60 & suiv.

Soit qu'il faſſe au conſeil courir les ſénateurs,
D'un tyran ſoupçonneux, pâles adulateurs;
Ou que pouſſant à bout la luxure latine,
Aux portefaix de Rome il vende Meſſaline:
Ses écrits pleins de feu partout brillent aux yeux.

De ces maîtres ſavans, diſciple ingénieux,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modeles,
Dans ſon vieux ſtyle encore a des graces nouvelles;
Heureux ſi ſes diſcours craints du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.
Mais le lecteur françois veut être reſpecté:

Soit qu'il faſſe au conſeil courir les Sénateurs.] Sat. IV, v. 37, juſqu'à la fin.

D'un tyran ſoupçonneux pâles adulateurs.] La même, v. 74.

---- *Il vende Meſſaline.*] Satire VI, depuis le vers 115 juſqu'au 132.

Heureux ſi ſes diſcours craints du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'auteur.]

Ceci dénote pluſieurs endroits des ſatires de Regnier, & particuliérement la ſatire XI, où ce poëte décrit un lieu de débauche. M. Deſpréaux avoit mis ici:

Heureux! ſi moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel,
*Il n'avoit point traîné les Muſes au B**.*

Mais M. Arnauld qu'il conſultoit ſur tous ſes ouvrages, lui fit ſentir qu'il tomboit dans le même défaut que Regnier, & lui fournit ſur le champ les deux vers qui ſont ici. M. Deſpréaux les adopta en intention de mettre en marge qu'ils étoient de M. Arnauld; ce que ce docteur ne voulut point ſouffrir.

Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la satire un esprit de candeur;
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce poëme, en bons mots si fertile,
Le François né malin forma le vaudeville;
Agréable indiscret qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroît en marchant.
La liberté françoise en ses vers se déploie.
Cet enfant de plaisir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'athéïsme éleve,
Conduisent tristement le plaisant à la Greve.
Il faut, même en chansons, du bon sens & de l'art.
Mais pourtant on a vu le vin & le hasard
Inspirer quelquefois une muse grossiere,
Et fournir sans génie un couplet à Liniere.

Conduisent tristement le plaisant à la Greve.] Quelques années avant la publication de ce Poëme, un jeune homme fort bien fait, nommé *Petit*, fut surpris faisant imprimer des chansons impies & libertines de sa façon. On lui fit son procès, & il fut condamné à être pendu & brûlé, nonobstant de puissantes sollicitations qu'on fit agir en sa faveur.

Et fournir sans génie un couplet à Liniere.] Nous avons parlé de Liniere, sur le vers 89 de l'épître VII, où il est traité d'*idiot*; il exerça son talent contre M. Despréaux lui-même, qui lui répondit par ce couplet:

Liniere apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies:

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un sot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'auteur, altier de quelque chansonnette,
Au même instant prend droit de se croire poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet.
Il met tous les matins six impromptus au net.
Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
Si bientôt imprimant ses sottes rêveries,
Il ne se fait graver au-devant du recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

A quiconque en veut dans Paris
Il en présente des copies;
Mais ses couplets tous pleins d'ennui,
Seront brûlés même avant lui.

— *Par la main de Nanteuil.*] Fameux graveur de portraits, mort à Paris en 1678.





CHANT III.

Les regles de la tragédie, de la comédie, & du poëme épique, font la matiere du troisieme chant. Il est le plus beau de tous, soit par la grandeur du sujet, soit par la maniere dont l'auteur l'a traité.

IL n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
Ainsi pour nous charmer la tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs;
D'Oreste parricide exprima les allarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
 Vous donc, qui d'un beau feu pour le théatre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scene étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages;
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,

Il n'est point de serpent, &c.] Cette comparaison est empruntée d'Aristote, *ch. 4 de la Poétique, & ch. 2, prop. 28 du Liv. I de sa rhétorique.*

D'Œdipe tout sanglant.] Tragédie de Sophocle.

D'Oreste parricide.] Sujet de tragédie traité par Eschyle, Euripide & Sophocle.

Soient au bout de vingt ans encor redemandés :
Que dans tous vos discours la passion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *terreur*,
Ou n'excite en notre ame une *pitié* charmante :
En vain vous étalez une scene savante.
Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un spectateur, toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre rhétorique,
Justement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le secret est d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Que dès les premiers vers l'action préparée,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un auteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut d'abord, ne sait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertissement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât son nom,
Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon :
Que d'aller par un tas de confuses merveilles,
Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.

Soient au bout de vingt ans encor redemandés.]
Horace, Art Poëtique, v. 190.
Fabula quæ posci vult, & spectata reponi.

Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue.]
Horace, Liv. II, Ep. I, v. 211.
——— *Meum qui pectus inaniter angit,*
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.

Le sujet n'est jamais assez-tôt expliqué.

Que le lieu de la scene y soit fixe & marqué.
Un rimeur, sans péril, de-là les Pyrénées,
Sur la scene en un jour renferme des années.
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.
Mais nous, que la raison à ses regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'action se ménage:
Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théatre rempli.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Un rimeur....de-là les pyrénées.] Lope de Véga, poëte Espagnol, qui a composé un très-grand nombre de comédies: mais il avoit plus de fécondité que d'exactitude. Dans une de ses piéces il représente l'histoire de *Valentin* & *Orson*, qui naissent au premier acte, & sont fort âgés au dernier.

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli.] Ce vers est très-remarquable: il comprend les trois unités, du lieu, du tems & de l'action, & le complément de l'action.

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable.] Horace, v. 338 de l'Art Poétique.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris:
Nec quodcumque volet, poscat sibi fabula credi.

Ce qu'on ne doit point voir, qu'un récit nous
l'expose,
Les yeux en le voyant saisiroient mieux la chose;
Mais il est des objets, que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croissant de scene en
scene,
A son comble arrivé, se débrouille sans peine.
L'esprit ne se sent point plus vivement frappé,
Que lorsqu'en un sujet d'intrigue enveloppé,
D'un secret tout-à-coup la vérité connue,
Change tout, donne à tout une face imprévue.
La tragédie informe & grossiere en naissant,
N'étoit qu'un simple chœur, où chacun en dansant,
Et du Dieu des raisins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.

Ce qu'on ne doit point voir, &c.] Hor. au même endroit, v. 180.

Segniùs irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator, &c.

La tragédie informe, &c.] Ce qui est dit ici de la naissance & du progrès de la tragédie, est tiré d'Aristote & d'Horace, dans leurs Poétiques; & de Diogene Laërce, dans la vie de Solon.

Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.] Horace, Art Poétique, v. 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

Thespis fut le premier, qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Eschyle dans le chœur jetta les personnages;
D'un masque plus honnête habilla les visages:
Sur les ais d'un théatre en public exhaussé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chaussé.
Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie
Intéressa le chœur dans toute l'action,
Des vers trop raboteux polit l'expression;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.
Chez nos dévots ayeux, le théatre abhorré,
Fut long-tems dans la France un plaisir ignoré.
De pélérins, dit-on, une troupe grossiere
En public à Paris y monta la premiere,
Et sottement zélée en sa simplicité,

Thespis fut le premier, &c.] Hor. v. 275.
Ignotum tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur & plaustris vexisse poemata Thespis, &c.

Promena par les bourgs.] De l'Attique.

Eschyle dans le chœur, &c.] Horace, au même endroit.

Post hunc personæ pallæque repertor honestæ
Æschylus, &c.

Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le savoir, à la fin dissipant l'ignorance,
Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chassa ces docteurs prêchans sans mission.
On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les acteurs laissant le masque antique,
Le violon tint lieu de chœur & de musique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres sentimens,
S'empara du théâtre, ainsi que des romans.
De cette passion la sensible peinture
Est pour aller au cœur la route la plus sûre.
Peignez donc, j'y consens, les héros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrsis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:

Joua les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.] Avant que la comédie fût introduite en France, on représentoit les histoires de l'ancien & du nouveau testament, les martyres des Saints & autres sujets de piété. Nous avons encore plusieurs de ces piéces imprimées avec privilége.

On vit renaître Hector, &c.] Ce ne fut que sous le régne de Louis XIII que la tragédie commença à prendre une bonne forme en France. Voyez l'histoire de l'Académie Françoise.

--- *Les acteurs laissant le masque antique.*] Ce masque représentoit le personnage que l'on introduisoit sur la scene.

Le violon tint lieu de chœur & de musique.] Esther & Athalie, tragédies de l'illustre M. Racine, font connoître combien on a perdu en supprimant les chœurs & la musique.

N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene.] Artamene, ou le grand

Et que l'amour, souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse & non une vertu.
Des héros de roman fuyez les petitesses:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesses.
Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marqués dans sa peinture,
L'esprit avec plaisir reconnoît la nature;
Qu'il soit sur ce modele en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon soit fier, superbe, intéressé.
Que pour ses Dieux Enée ait un respect austere.
Conservez à chacun son propre caractere.
Des siecles, des pays, étudiez les mœurs.
Les climats font souvent les diverses humeurs.
Gardez donc de donner ainsi que dans Clélie,
L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie;
Et sous des noms romains faisant notre portrait,

Cyrus, roman de Mlle. de Scudéri. *Artamene* est un nom supposé que le roman donne à Cyrus, dans les voyages qu'on lui fait entreprendre. Mais le caractere de ce Prince n'est pas mieux conservé que son nom. *Voyez ci-après le dialogue entre les héros des romans.*

Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt. Horace, Art Poét. v. 120.

——— *Si fortè reponis Achillem,*
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer, &c.

——— *Ainsi que dans Clélie.*] Roman de Mlle. de Scudéri.

Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison :
Mais la scene demande une exacte raison.
L'étroite bienséance y veut être gardée.
D'un nouveau personnage inventez-vous l'idée ?
Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord,
Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.
Souvent, sans y penser, un écrivain qui s'aime,
Forme tous ses héros semblables à soi-même.
Tout a l'humeur gasconne en un auteur gascon.

Peindre Caton galant.] *Caton* surnommé *le censeur*. Il ne faut que lire le discours qu'il fit pour maintenir la loi *Oppia*, contre la parure des dames, pour voir qu'il n'étoit rien moins que galant. *Tite-Live, L.* xxxiv. *ch.* 2.

Ibid. ---- *Et Brutus Dameret.*] C'est Junius Brutus, qui chassa les Tarquins de Rome. Tous les historiens le dépeignent comme un homme qui avoit *les mœurs austeres de nature, & non adoucies par la raison*, suivant le langage d'Amyot ; jusques-là qu'il fit mourir ses propres enfans.

D'un nouveau personnage, &c.] Hor. Art Poét. v. 125.

Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam, &c.

Calprenede & Juba parlent du même ton.] *Juba*, héros du roman de Cléopatre, composé par le sieur de la Calprenede, gentilhomme du Périgord.

Calprenede & Juba parlent du même ton.
La nature est en nous plus diverse & plus sage.
Chaque passion parle un différent langage.
La colere est superbe & veut des mots altiers.
L'abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte empoulée,
Ni sans raison décrire, en quels affreux pays
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs :
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur, amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.

La nature est en nous plus diverse, &c.] Horace, au même endroit, v. 105.

——— *Tristia mæstum*
Vultum verba decent, &c.

Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.] Séneque le tragique, Troade, scene I. v. 9. *Septena Tanaïm ora pandentem bibit.*

Sont d'un déclamateur, &c.] Nôtre Auteur note Séneque le tragique, mais il avoit aussi en vue le grand Corneille, dans les tragédies duquel il y a quelques endroits qui sentent un peu la déclamation.

Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez.] Horace, vers 95 de l'Art Poétique.

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri, &c.

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.] Le même, vers 102.

——— *Si vis me flere, dolendum est,*
Primùm ipsi tibi.

Ces grands mots, dont alors l'acteur emplit sa bouche,
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.
Le théatre, fertile en censeurs pointilleux,
Chez nous pour se produire est un champ périlleux.
Un auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le siffler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de fat & d'ignorant.
C'est un droit qu'à la porte on achete en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il se replie;
Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie;
Qu'en nobles sentimens il soit par tout fécond,
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond:
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille:
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la tragédie agit, marche & s'explique.
D'un air plus grand encor la poësie épique,
Dans le vaste récit d'une longue action,
Se soutient par la fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout est mis en usage.
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage;
Chaque vertu devient une divinité.
Minerve est la prudence, & Vénus la beauté:
Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des matelots,

Trouve à le siffler, &c.] Horace, v. 109.
Aut dormitabo, aut ridebo.

C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe :
C'eſt une nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes,
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartés,
Soient aux bords Africains d'un orage emportés ;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune ;
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion :
Qu'Eole en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux vents mutinés les priſons d'Eolie,
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache ;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur ;
La poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur :
Le Poëte n'eſt plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid hiſtorien d'une fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement que nos auteurs déçus,

C'eſt donc bien vainement que nos auteurs déçus, &c.] Ce qui ſuit regarde M. Deſmaretz de S. Sorlin, auteur du poëme de Clovis, dans lequel il fait produire tout le merveilleux par l'intervention des démons, des anges & de Dieu même : au lieu d'y employer le miniſtere des divinités fabuleuſes ou allégoriques, ſuivant l'exemple des anciens.

Banniſſant

Banniſſant de leurs vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes ſaints & ſes prophetes,
Comme ces Dieux éclos du cerveau des poëtes,
Mettent à chaque pas le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les myſteres terribles
D'ornemens égayés ne ſont point ſuſceptibles.
L'évangile à l'eſprit n'offre de tous côtés,
Que pénitence à faire, & tourmens mérités:
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes vérités donne l'air d'une fable.

Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le diable toujours heurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balancer la victoire?
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccès.
Je ne veux point ici lui faire ſon procès:
Mais, quoique notre ſiecle à ſa gloire publie,
Il n'eut point de ſon livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage héros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede & ſa maîtreſſe,
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.

Ce n'eſt pas que j'approuve en un ſujet chrétien,
Un auteur follement idolâtre & payen.
Mais dans une profane & riante peinture,

Le Taſſe..... l'a fait avec ſuccès.] Dans ſon poëme de la Jéruſalem délivrée.

Un auteur follement, &c.] L'Arioſte.

Mais dans une profane & riante peinture.] Telle que la deſcription du paſſage du Rhin, dans l'Epître IV.

De n'oser de la fable employer la figure ;
De chasser les Tritons de l'empire des eaux,
D'ôter à Pan sa flûte, aux parques leurs ciseaux;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,
Ainsi que le berger, ne passe le monarque ;
C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement,
Et vouloir aux lecteurs plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la prudence,
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance ;
De figurer aux yeux la guerre au front d'airain,
Ou le tems qui s'enfuit une horloge à la main;
Et par-tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele iront chasser l'allégorie.
Laissons-les s'applaudir de leur pieuse erreur :
Mais pour nous, bannissons une vaine terreur ;
Et fabuleux chrétiens, n'allons point dans nos songes,
Du Dieu de vérité faire un Dieu de mensonges.
La fable offre à l'esprit mille agrémens divers.
Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers,
Ulisse, Agamemnon, Oreste, Idoménée,
Hélene, Ménelas, Paris, Hector, Enée.
O! le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur ou bisarre,

Qui de tant de héros, va choisir Childebrand.] C'est le héros d'un poëme héroïque, intitulé : *Les Sarrasins chassés de France*, composé par le sieur de Sainte-Garde, Conseiller & Aumônier du Roi.

Rend un poëme entier, ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne lasser?
Faites choix d'un héros propre à m'intéresser,
En valeur éclatant, en vertus magnifique;
Qu'en lui, jusqu'aux défauts, tout se montre héroïque:
Que ses faits surprenans soient dignes d'être oüis.
Qu'il soit tel que César, Alexandre, ou Loüis;
Non, tel que Polynice, & son perfide frere.
On s'ennuie aux exploits d'un conquérant vulgaire.
N'offrez pas un sujet d'incidens trop chargé.
Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.
Soyez vif & pressé dans vos narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos descriptions.
C'est-là qu'il faut des vers étaler l'élégance.
N'y présentez jamais de basse circonstance.
N'imitez pas ce fou, qui décrivant les mers,

Non tel que Polynice & son perfide frere.] Il indique la Thébaïde de Stace, dont le sujet est la haine funeste d'Eteocle & de Polynice, freres ennemis, auteurs de la guerre de Thebes. Il faut que l'action du poëme soit heureuse, pour laisser l'esprit du lecteur satisfait; & qu'elle soit louable, pour être un exemple public de vertu.

N'imitez pas ce fou.] Saint-Amant décrivant le passage de la mer-rouge, dans la cinquieme partie de son *Moyse sauvé*, met, pour ainsi dire, les poissons aux fenêtres, pour voir passer le peuple hébreu.

Et peignant, au milieu de leurs flots entr'ouverts,
L'hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
Met, pour le voir passer les poissons aux fenêtres;
Peint le petit enfant qui *va*, *saute*, *revient*,
Et joyeux à sa mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'est arrêter la vue.
Donnez à votre ouvrage une juste étendue.

Que le début soit simple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.
Que produira l'auteur après tous ces grands cris?
La montagne en travail enfante une souris.
O! que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux:
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa muse en arrivant ne met pas tout en feu;
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.
Bientôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du destin des latins prononcer les oracles;
De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrens;

Que le début soit simple, &c.] Ce précepte est tiré d'Horace, Art poét. v. 136.

Nec sic incipies ut scriptor cyclicus olim;
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum, &c.

Je chante le vainqueur, &c.] Premier vers du poëme d'Alaric, par M. de Scuderi.

Et déjà des Céfars dans l'Elyfée errans.
De figures fans nombre égayez votre ouvrage.
Que tout y faffe aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaifant;
Et je hais un fublime ennuyeux & péfant.
J'aime mieux Ariofte, & fes fables comiques,
Que ces auteurs toujours froids & mélancoliques,
Qui dans leur fombre humeur fe croiroient faire affront,
Si les graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inftruit par la nature,
Homere ait à Venus dérobé fa ceinture.
Son livre eft d'agrémens un fertile tréfor.
Tout ce qu'il a touché fe convertit en or.
Tout reçoit dans fes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laffe.
Une heureufe chaleur anime fes difcours.

J'aime mieux Ariofte.] Poëte Italien, auteur du poëme de Roland le Furieux, qui eft rempli de fictions ingénieufes, mais éloignées de toute vraifemblance.

Homere ait à Vénus dérobé fa ceinture.] Homere, Liv. 14 de l'Iliade, feint que Junon craignant que Jupiter ne favorife les Troyens, fait deffein de l'en empêcher. Pour y réuffir elle fe pare extraordinairement, & prie Vénus de lui prêter fon cefte, c'eft-à-dire, cette merveilleufe ceinture, *où fe trouvoient tous les charmes les plus féducteurs, les attraits, l'amour, les defirs, les amufemens, les entretiens fecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui infenfiblement furprend l'efprit & le cœur des plus fenfés.* Traduction de l'illuftre Madame Dacier.

Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ses vers un ordre méthodique,
Son sujet de soi-même & s'arrange & s'explique:
Tout, sans faire d'apprêts, s'y prépare aisément.
Chaque vers, chaque mot court à l'événement.
Aimez donc ses écrits, mais d'un amour sincere.
C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

Un poëme excellent, où tout marche & se suit,
N'est pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des soins; & ce pénible ouvrage
Jamais d'un écolier ne fut l'apprentissage.
Mais souvent parmi nous un poëte sans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hasard,
Enflant d'un vain orgueil son esprit chimérique,
Fiérement prend en main la trompette héroïque,
Sa muse déréglée, en ses vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par sauts & par bonds;
Et son feu, dépourvu de sens & de lecture,
S'éteint à chaque pas faute de nourriture.
Mais en vain le public, prompt à le mépriser,
De son mérite faux le veut désabuser:
Lui-même applaudissant à son maigre génie,
Se donne par ses mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention;
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le siecle se rebelle,
A la postérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le bon sens de retour,

——— *Court à l'événement.*] Hor. Art poét.
Semper ad eventum festinat.

Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leur tas au magazin, cachés à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entr'eux s'eſcrimer en repos;
Et ſans nous égarer ſuivons notre propos.
Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique,
Dans Athenes naquit la comédie antique.
Là, le grec né moqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtila le venin de ſes traits mépriſans.
Aux accès inſolans d'une bouffonne joie,
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie.
On vit par le public un poëte avoué
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans *un chœur de nuées*
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours,
Le magiſtrat, des loix emprunta le ſecours;
Et rendant par édit les poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms & les viſages.
Le théatre perdit ſon antique fureur.
La comédie apprit à rire ſans aigreur;
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre;

Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique, &c.] Poétique d'Horace, v. 281.

Succeſſit vetus his comœdia, non ſine multâ
Laude, &c.

Et Socrate par lui dans un chœur de Nuées.] Les Nuées, comédie d'Ariſtophane, *Acte I. Scene* 2 & 3.

Et plus innocemment dans les vers de Ménandre.
Chacun, peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaisir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare souvent tracé sur son modele;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait sur lui-même formé.

Que la nature donc soit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un esprit profond,
De tant de cœurs cachés à pénétré le fond;
Qui sait bien ce que c'est qu'un prodigue, un avare,
Un honnête homme, un fat, un jaloux, un bisarre,
Sur une scene heureuse il peut les étaler,

Et plus innocemment dans les vers de Ménandre.] La comédie a eu trois âges, ou trois états différents chez les Grecs. Dans l'ancienne comédie on se donnoit la liberté non-seulement de représenter des aventures véritables & connues, mais de nommer publiquement les gens. Socrate lui-même s'est entendu nommer, & s'est vu jouer sur le théatre d'Athenes. Cette licence fut réprimée par l'autorité des Magistrats; & les comédiens n'osant plus désigner les gens par leur nom, firent paroître des masques ressemblans aux personnes qu'ils jouoient, ou les désignerent de quelqu'autre maniere semblable. Ce fut la comédie moyenne. Ce nouvel abus presque aussi grand que le premier, fut encore défendu: on ne marqua plus *les noms ni les visages;* & la comédie se réduisit aux regles de la bienséance. C'est la comédie nouvelle, dont Ménandre fut l'auteur, du tems d'Alexandre le Grand.

Et les faire à nos yeux, vivre, agir & parler.
Présentez-en par-tout les images naïves :
Que chacun y soit peint des couleurs les plus vives.
La nature, féconde en bisarres portraits,
Dans chaque ame est marquée à de différens traits.
Un geste la découvre, un rien la fait paroître :
Mais tout esprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le tems qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit & ses mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ses caprices,
Est prompt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Rétif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'âge viril plus mûr, inspire un air plus sage;

Un jeune homme, &c.] Horace décrit ainsi les mœurs de la jeunesse : Poét. v. 161.

Imberbis juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, &c.

Un jeune homme, &c.] Notre auteur après Horace, décrit les mœurs & les caracteres des trois âges de l'homme : l'adolescence, l'âge viril, & la vieillesse. Horace a fait aussi la peinture de l'enfance : mais M. Despréaux l'a omise à dessein, parce qu'il arrive rarement que l'on fasse parler un enfant sur la scene.

L'âge viril plus mûr, &c.] Horace, au même endroit,

Conversis studiis, ætas animusque virilis
Quærit opes, &c.

Se pouffe auprès des grands, s'intrigue, fe ménage;
Contre les coups du fort fonge à fe maintenir;
Et loin dans le préfent regarde à l'avenir.
La vieilleffe chagrine inceffamment amaffe;
Garde, non pas pour foi, les tréfors qu'elle entaffe;
Marche en tous fes deffeins d'un pas lent & glacé;
Toujours plaint le préfent, & vante le paffé;
Inhabile aux plaifirs dont la jeuneffe abufe,
Blâme en eux les douceurs que l'âge lui refufe.
Ne faites point parler vos acteurs au hafard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.
Etudiez la cour & connoiffez la ville.
L'un & l'autre eft toujours en modeles fertile.
C'eft par-là que Moliere illuftrant fes écrits,
Peut-être de fon art eût remporté le prix;
Si moins ami du peuple, en fes doctes peintures,
Il n'eût point fait fouvent grimacer fes figures;

La vieilleffe chagrine, &c.] Suite du même endroit d'Horace.

Multa fenem circumveniunt incommoda; vel quod
Quærit & inventis mifer abftinet, &c.

Un vieillard en jeune homme, &c.] Hor. au même endroit.

——— *Ne fortè feniles*
Mandentur juveni partes, pueroque viriles, &c.

Peut-être de fon art eût remporté le prix.] De tous les auteurs modernes Moliere étoit celui que M. Defpréaux eftimoit & admiroit le plus; il le trouvoit plus parfait en fon genre, que Corneille & Racine dans le leur.

Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.

Le comique, ennemi des soupirs & des pleurs,
N'admet point en ses vers de tragiques douleurs;
Mais son emploi n'est pas d'aller dans une place,
De mots sales & bas charmer la populace.

Il faut que ses acteurs badinent noblement:
Que son nœud bien formé se dénoue aisément:
Que l'action, marchant où la raison la guide,
Ne se perde jamais dans une scene vuide;
Que son style humble & doux se releve à propos;
Que ses discours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de passions finement maniées;
Et les scenes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon sens gardez de plaisanter.
Jamais de la nature il ne faut s'écarter.
Contemplez de quel air un pere dans Terence

Si moins ami du peuple.] C'est-à-dire, *du parterre.*

---- *A Térence allié Tabarin.*] *Tabarin*, Voyez la note sur le vers 86 au premier Chant.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe.] Les Fourberies de Scapin, comédie de Moliere. Ce n'est pas Scapin qui s'enveloppe dans un sac: c'est le vieux Géronte à qui Scapin persuade de s'y envelopper. Mais cela est dit figurément dans ce vers, parce que Scapin est le héros de la piece.

---- *Un pere dans Térence.*] En plusieurs endroits de ses comédies, particuliérement dans l'*Héautontimorumenos*, acte I, scene j; & acte V, scene iv. Voyez Simon dans l'Andrienne, & Démée dans les Adelphes.

Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence:
De quel air cet amant écoute ses leçons,
Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.
Ce n'est pas un portrait, une image semblable;
C'est un amant, un fils, un pere véritable.
J'aime sur le théatre un agréable auteur,
Qui, sans se diffamer aux yeux du spectateur,
Plaît par la raison seule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaisant, à grossiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la saleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, sur deux treteaux monté,
Amusant le pont-neuf de ses sornettes fades,
Aux laquais assemblés jouer ses mascarades.

Et court chez sa maîtresse oublier ces chansons.] C'est ainsi que Clitiphon appelle les leçons que Chrèmes son pere vient de lui faire.

Mais pour un faux plaisant à grossiere équivoque.] Mont-Fleuri le jeune, auteur de *la Femme juge & partie*, & de quelques autres comédies semblables.

---- *Sur deux treteaux monté.*] A la maniere des charlatans, qui jouoient leurs farces à découvert, & en plein air, au milieu du Pont-neuf.



CHANT IV.

Dans le quatrieme chant, l'auteur revient aux préceptes généraux. Il s'attache à former les poëtes, & leur donne d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particuliere. Il explique ensuite, par forme de digression, l'histoire de la Poésie, son origine, son progrès, sa perfection & sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un médecin,
Savant hableur, dit-on, & célebre assassin.
Lui seul y fit long-tems la publique misere.
Là le fils orphelin lui redemande un pere.
Ici le frere pleure un frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie;
Et par lui la migraine est bien-tôt phrénésie;
Il quitte enfin la ville, en tous lieux detesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté,

Dans Florence jadis vivoit un médecin, &c.] Voyez ci-après une lettre de l'auteur à M. Vivonne. Cette métamorphose d'un médecin en architecte, désigne Claude Perraut, médecin de la Faculté de Paris. Il étoit un de ceux qui condamnoient le plus hautement les Satires de M. Despréaux.

Le mene en sa maison de superbe structure.
C'étoit un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin d'abord semble né dans cet art :
Déja de bâtimens parle comme Mansard.
D'un salon qu'on éleve, il condamne la face.
Au vestibule obscur il marque une autre place,
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son ami le conçoit, & mande son maçon.
Le maçon vient, écoute, approuve & se corrige.
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais la regle & l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De mechant médecin devient bon architecte.
  Son exemple est pour nous un précepte excellent.
Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent;
Ouvrier estimé dans un art nécessaire,
Qu'écrivain du commun, & poëte vulgaire.
Il est dans tout autre art des degrés différens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mair dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrés du médiocre au pire.
Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.
Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.

--- *De bâtimens parle comme Mansard.*] François Mansard, célébre architécte, sur-intendant des bâtimens du Roi, mourut en 1666.

Boyer est à Pinchêne égal pour le lecteur.] Claude *Boyer*, de l'Académie Françoise, auteur médiocre.

On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere :
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.
Un fou du moins fait rire, & peut nous égayer :
Mais un froid écrivain ne fait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.
Ne vous enivrez point des éloges flateurs,
Qu'un amas quelquefois de vains admirateurs
Vous donne en ces réduits, prompts à crier merveille :
Tel écrit récité se soutint à l'oreille,
Qui dans l'impression au grand jour se montrant,
Ne soutient pas des yeux le regard pénétrant.
On sait de cent auteurs l'aventure tragique :

On ne lit guere plus Rampale & Ménardiere.] *Rampale*, poëte qui vivoit sous le régne de Louis XIII.

Jules de la Ménardiere, autre poëte médiocre, étoit de l'Académie Françoise.

Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.] Misérables poëtes, dont il n'y a rien ici à dire qui puisse intéresser des lecteurs judicieux.

J'aime mieux Bergerac.] Cyrano Bergerac, auteur du voyage de la lune, & de quelques ouvrages, auxquels l'imagination paroît avoir eu plus de part que le jugement.

Que ces vers où Motin se morfond & nous glace.] Pierre Motin, natif de Bourges, a laissé quelques poésies qui sont imprimées dans des recueils, avec celles de Malherbe, de Racan, & autres poëtes de son tems.

Vous donne en ces réduits.] *Réduit :* Lieu particulier où s'assemblent des personnes choisies, & où quelquefois les auteurs vont réciter leurs ouvrages avant que de les publier.

Et Gombaut tant loué garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, affidu, confultant,
Un fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques vers toutefois qu'Apollon vous infpire,
En tous lieux auffi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce rimeur furieux,
Qui de fes vains écrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le falue,
Et pourfuit de fes vers les paffans dans la rue.
Il n'eft temple fi faint, des anges refpecté,
Qui foit contre fa mufe un lieu de fûreté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenfure;
Et fouple à la raifon, corrigez fans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un fot vous reprend.
Souvent dans fon orgueil un fubtil ignorant,
Par d'injuftes dégoûts combat toute une piece:
Blâme des plus beaux vers la noble hardieffe.
On a beau refuter fes vains raifonnemens:
Son efprit fe complaît dans fes faux jugemens;
Et fa foible raifon, de clarté dépourvue,
Penfe que rien n'échappe à fa débile vue.
Ses confeils font à craindre; & fi vous les croyez,

Et Gombaut tant loué.] Jean Ogier de Gombaut, de l'Académie Françoife.

--- Ce rimeur furieux.] Charles du Périer, d'Aix en Provence.

Aborde en récitant, &c.] Hor. Art poét. v. 474.
Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus, &c.

Je vous l'ai déja dit.] Dans le premier chant, vers 192. *Aimez qu'on vous confeille & non pas qu'on vous loue.*

Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la raiſon conduiſe, & le ſavoir éclaire ;
Et dont le crayon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules :
De votre eſprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira par quel transport heureux
Quelquefois dans ſa courſe un eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement
Tel s'eſt fait par ſes vers diſtinguer dans la ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions :
Qu'en ſavantes leçons votre muſe fertile

Faites choix d'un cenſeur ſolide & ſalutaire, &c.] Caractere de M. Patru, le plus habile & le plus ſévere critique de ſon ſiécle. Il étoit en réputation de ſi grande rigidité, que quand M. Racine faiſoit à M. Deſpréaux quelque obſervation un peu trop ſubtile ſur des endroits de ſes ouvrages, M. Deſpréaux, au lieu de lui dire le proverbe latin, *Ne ſis patruus mihi, N'ayez point pour moi la ſévérité d'un oncle ;* lui diſoit : *Ne ſis Patru mihi: N'ayez point pour moi la ſévérité de Patru.*

Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.] C'eſt M. Corneille l'aîné.

Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames déſerteurs,
Trahiſſant la vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes eſprits,

Par-tout joigne au plaiſant l'agréable & l'utile.] Art poétique d'Horace, v. 343.
Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci, &c.

Que votre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages.] Dans toutes les éditions l'auteur avoit mis, *peints dans tous vos ouvrages;* quoique ce mot, *peints*, qui eſt participe maſculin, ſe rapportât à *ame* & à *mœurs*, qui ſont deux mots féminins. M. Gibert, profeſſeur de Rhétorique au college des quatre Nations, eſt le premier qui ait fait appercevoir cette faute à l'auteur. Il en convint ſur le champ, & s'étonna fort qu'elle eût échappé pendant ſi long-tems à la critique de ſes amis & de ſes ennemis.

-- *De ces triſtes eſprits.*] M. Nicole, pour ſatisfaire, comme il le dit, au deſir d'une perſonne de très-grande condition, & d'une éminente piété, avoit fait un petit traité *de la Comédie*, dans lequel il ſe ſervoit de quelques exemples des tragédies de M. Corneille, pour prouver que, quoique ce grand Poëte eût tâché de purger le théatre des vices que l'on lui a le plus reprochés, ſes piéces ne laiſſoient pas d'être con-

Qui banniſſant l'amour de tous chaſtes écrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la ſcene :
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene,
L'amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvemens.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes,
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes

Un auteur vertueux dans ſes vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les ſens
Son feu n'allume point de criminelle flame.
Aimez donc la vertu, nourriſſez-en votre ame.
En vain l'eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du cœur.

Fuyez ſur-tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires eſprits malignes phrénéſies.
Un ſublime écrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la médiocrite.
Du mérite éclattant cette ſombre rivale
Contre lui chez les grands inceſſamment cabale;
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'honneur par de honteuſes brigues.

traires à l'Evangile : & qu'elles corrompent l'eſprit & le cœur, par les ſentiments payens & profanes qu'elles inſpirent. C'eſt à quoi fait alluſion le vers 100.

Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimène; où notre auteur déſigne la tragi-comédie du Cid, condamnée dans l'écrit de M. Nicole.

Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.
C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un livre;
Il faut ſavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre écrivain.
Je ſai qu'un noble eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces auteurs renommés,
Qui dégoûtés de gloire, & d'argent affamés,
Mettent leur Apollon aux gages d'un libraire;
Et font d'un art divin un métier mercenaire.
Avant que la raiſon s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des loix:
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere nature;
Diſperſés dans les bois couroient à la pâture.
La force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs & de remparts;
De l'aſpect du ſupplice effraya l'inſolence,
Et ſous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.

Que les vers ne ſoient pas votre éternel emploi.] M. de la Fontaine n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers: & ce talent ſi rare n'eſt pas celui qui fournit le plus de qualités pour la ſociété civile.

De-là sont nés ces bruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts
de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace :
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs thébains en ordre s'élevoient.
L'harmonie, en naissant, produisit ces miracles.
Depuis, le ciel en vers fit parler les oracles ;
Du sein d'un prêtre, émû d'une divine horreur,
Apollon par des vers exhala sa fureur.
Bien-tôt ressuscitant les héros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des vers, aux mortels annoncée ;
Et par-tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les muses révérées
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées ;
Et leur art attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cents lieux vit dresser des autels.
Mais enfin l'indigence amenant la bassesse,
Le parnasse oublia sa premiere noblesse.
Un vil amour du gain infectant les esprits,
De mensonges grossiers souilla tous les écrits ;
Et par-tout enfantant mille ouvrages frivoles,

Qu'aux accens, dont Orphée, &c.] Art poétique d'Horace, vers 391.

Sylvestres homines sacer, interpresque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus, &c.

Trafiqua du discours, & vendit les paroles.
Ne vous flétrissez point par un vice si bas.
Si l'or seul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arrose le Permesse.
Ce n'est point sur ses bords qu'habite la richesse.
Aux plus savans auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
Mais, quoi? dans la disette une muse affamée,
Ne peut pas, dira-t-on, subsister de fumée.
Un auteur, qui pressé d'un besoin importun,
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul, quand il voit les Menades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner, le succès d'un sonnet.
Il est vrai: mais enfin cette affreuse disgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnasse.
Et que craindre en ce siecle, où toujours les beaux arts
D'un astre favorable éprouvent les regards;
Où d'un prince éclairé la sage prévoyance
Fait par tout au mérite ignorer l'indigence?
Muses, dictez sa gloire à tous vos nourrissons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant son audace
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

Horace a bû son saoul, &c.] Juv. Sat. vij. v. 59. *Satur est cum dicit Horatius, ô he!*

Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes héros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'églogue en charme les forêts.
Que pour lui l'épigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux auteur, dans une autre Enéide,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſavante lyre au bruit de ſes exploits,

Benſerade... amuſe les ruelles.] M. de Benſerade s'étoit acquis à la cour une réputation fort brillante par ſes vers galans & par ſes chanſons, mais ſur-tout par les vers qu'il faiſoit pour les perſonnes de la cour qui danſoient dans les ballets du Roi: car dans ces vers il confondoit d'une maniere fort ingénieuſe, le caractere des perſonnes, avec celui des perſonnages qu'elles repréſentoient. Mais il étoit tellement borné à ce talent, que ſi-tôt qu'il a voulu l'abandonner, il n'a plus été le même. En effet les métamorphoſes d'Ovide qu'il mit en rondeaux, furent l'écueil de ſa réputation. Elles n'avoient pas encore paru quand notre auteur publia ſon Art Poétique; car après les rondeaux, il n'auroit plus oſé citer Benſerade comme un poëte galant, *chanté par la bouche des belles*. Il fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1674, & mourut en 1691.

Que Segrais dans l'églogue.] Segrais s'eſt particuliérement diſtingué par des églogues, & par un poëme paſtoral ſous le titre d'Athis, dans leſquels il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuſe ſimplicité qui fait le principal caractere de l'églogue. Jean Renaud de Segrais, de l'Académie Françoiſe, mourut dans la ville de Caën, ſa patrie, le 25 de Mars 1701.

Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même se noyant pour sortir du naufrage :
Dira les bataillons sous Mastricht enterrés,
Dans ces affreux assauts du soleil éclairés ?

Mais tandis que je parle, une gloire nouvelle
Vers ce vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dole & Salins sous le joug ont ployé.
Besançon fume encor sous son roc foudroyé.
Où sont ces grands guerriers, dont les fatales ligues

Soi-même se noyant pour sortir du naufrage.] Après le passage du Rhin, le Roi s'étoit rendu maître de presque toute la Hollande, & Amsterdam même se disposoit à lui envoyer ses clés. Les Hollandois, pour sauver le reste de leur pays, n'eurent d'autre ressource que de le submerger entiérement, en lâchant leurs écluses.

Dira les bataillons sous Mastricht enterrés, &c.] Mastricht étoit une des places les plus considérables qui restoient aux Hollandois après les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le Roi en fit le siége en personne ; & après plusieurs assauts, donnés en plein jour, & dans lesquels on avoit emporté tous les dehors l'épée à la main, cette forte place se rendit le 29 de Juin 1673, après 13 jours de tranchée ouverte.

Déjà Dole & Salins... Besançon fume encore.] Ce sont les trois principales villes de la Franche-Comté, dont le Roi se rendit le maître en 1674. *Besançon* fut assiégé & pris au mois de Mai : *Dole & Salins* se rendirent le mois suivant. Le Roi avoit déjà conquis une autre fois cette province en 1668.

Où sont ces grands guerriers dont les fatales ligues.] La ligue étoit composée de l'Empereur, des Rois d'Espagne & de

Devoient

Devoient à ce torrent oppofer tant de digues ?
Eft-ce encore, en fuyant, qu'ils penfent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir fû l'éviter ?
Que de remparts détruits ! que de villes forcées !
Que de moiffons de gloire en courant amaffées !
Auteurs, pour les chanter, redoublez vos tranfports ;
Le fujet ne veut pas de vulgaires efforts..
Pour moi, qui jufqu'ici nourri dans la fatire,
N'ofe encor manier la trompette & la lyre :
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux ;
Vous animer du moins de la voix & des yeux ;
Vous offrir ces leçons, que ma mufe au Parnaffe,
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos efprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auffi pardonnez, fi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obfervateur fidele,
Quelquefois du bon or je fépare le faux ;

Dannemarck, de la Hollande, & de toute l'Allemagne, excepté les Ducs de Baviere & d'Hanover.

Fiers du honteux honneur de l'avoir évité.] Montecuculli, général de l'armée d'Allemagne pour les alliés, évita le combat, & s'applaudit de la retraite avantageufe qu'il avoit faite.

---- *Quos opimus*
Fallere, & effugere eft
triumphus ;

dit Annibal dans Horace, parlant des Romains. L. IV. Ode IV. v. 51.

Et des auteurs groffiers j'attaque les défauts :
Cenfeur un peu fâcheux, mais fouvent néceffaire;
Plus enclin à blâmer, que favant à bien faire.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce premier Tome.

SATIRES.

EPITRES.

Fin de la Table du Tome premier.

